UN RESCAPÉ DE L'ENFER ATOMIQUE RACONTE... (36 pages 100 fr.)

L'EXPRESS

23 NOVEMBRE 1956. — N° 283 100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

MERLEAU-PONTY : Maladie sénile du communisme ?

Des articles de :
MENDÈS FRANCE
François MAURIAC
BEVAN, J. DANIEL
Maurice DUVERGER

LA ROUTE DU PÉTROLE EST COUPÉE.
On dit que l'expérience seule instruit ; mais il faut surmonter l'expérience et la gouverner.
(Alain.)

CETTE SEMAINE :

LES AFFAIRES POLITIQUES. — Boulangeries sans farine, usines sans matériel, médecins paralysés, morts sans sépulture, le désordre s'installe. Si on avait fait l'Europe ? Si on avait eu la bombe ? Les Anglais ont la bombe. Et l'Europe... Maurice Duverger dit comment elle eut réagi. Paradoxe : les pays étrangers, victimes involontaires, ont immédiatement adopté le plan de strict rationnement devant lequel le président du Conseil, chancelant, tergiverse. Et par des méthodes incompatibles avec ses buts, il a tué l'espoir. Les successeurs se placent, persuadés que ce jeu-là pourra continuer longtemps.

En somme, l'opération menée par MM. Mollet et Eden pour abattre Nasser a abattu M. Eden, ébranlé M. Mollet et consolidé M. Nasser que M. H. a trouvé intraitable, sous l'aile de ses deux puissants protecteurs.

A l'Est, Tito « casse le morceau », Gomulka a les reins solides. Les propositions de désarmement méritent-elles d'être considérées ? Bevan, le rebelle dont l'étoile monte, répond.

Assiste-t-on à la maladie sénile du communisme ? Quelles perspectives ouvrent, pour la gauche, les premiers effets de cette maladie ? Maurice Merleau-Ponty consacre une étude magistrale à ce problème, le plus important.

PARIS EN PARLE. — A ceux que tentent la guerre générale, un rescapé de l'enfer atomique répond, en un livre bouleversant. Les candidats aux prix littéraires, les athlètes qui s'affrontent aux Jeux Olympiques, Moby Dick la baleine ornent l'actualité.

(En page 3, le détail de notre sommaire.)

FUMEURS
LA CARTOUCHE FILTRANTE
DÉNICOTÉA
RETIENT LA NICOTINE
respecte l'arôme du tabac
et vous permet de FUMER
A LOISIR et SANS CRAINTE
Essayez-la ; elle vous surprendra !
DENICOTEA
En vente : Bureaux de Tabac DANS LE MONDE ENTIER

8, avenue Wagram
EMPIRE - FOURRURES
vous offre
UN VISON SAUVAGE
aux meilleures conditions
Place de l'Etoile CAR. 22-82

* * * * *

COURRIER

« L'EXPRESS »

91, *Champs-Elysées, Paris* (8e)
Téléphone : *ELYsées* 88 - 61

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER (rappelé)

●

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES
Pierre VIANSSON-PONTÉ
Jean DANIEL

ACTUALITES : Sylvain ZEGEL
PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET
LETTRES : François ERVAL
PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE
SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :
Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Djenane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :
Robert BARRAT, Jean BLOCH-MICHEL, J.-L. BORY, Jean-Claude BRISVILLE, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH

NOTRE COURRIER

Notre courrier a été particulièrement abondant cette semaine, et traduit divers sentiments dont nous essayons de donner le reflet ici. Il faut y ajouter :

● *L'étonnement douloureux de nombreux correspondants devant la position de Nehru. « C'est l'un des derniers phares moraux de l'humanité qui s'éteint », écrit M. A. P., de Sens. D'autres font cependant remarquer que si 50.000 Asiatiques avaient été massacrés dans la défense de leur liberté, les Occidentaux s'en seraient encore beaucoup moins émus que l'Inde, face à la tragédie hongroise.*

● *L'étonnement ironique de ceux qui constatent qu'il a fallu Budapest pour apporter des troubles de conscience à l'intelligentzia communiste.*

● *La dénonciation (par M. J. Tugault en particulier) de « l'orgueil incommensurable des intellectuels ».*

● *Quelques acerbes critiques mais beaucoup de félicitations à Françoise Sagan pour son article. M. Roger A..., professeur de lycée à Paris, remarque en particulier qu'à « cette époque qui peut compter sans doute parmi les plus effroyablement immorales que l'Histoire ait connues », il est révoltant qu'il se trouve « des gens pour ameuter l'opinion parce qu'une jeune fille de 20 ans se permet de faire vivre des personnages d'une vie sexuelle un peu libre. Les classes dirigeantes, ajoute-t-il, devraient se féliciter d'avoir de tels os à jeter aux chiens ».*

● ***Enfin de nombreux cris de détresse : « rappelés » mal nourris non équipés contre la pluie et le froid, et « musulmans » qui désespèrent de voir le bout du tunnel.***

La machine fatale

Alors il paraît que le gouvernement Guy Mollet est complètement discrédité. Il ne l'a pas volé, c'est bien certain, mais pourquoi est-on si peu pressé de le remplacer ?

Il y aurait le général de Gaulle... Mais il préfère rester à la campagne. Il faut d'abord qu'on lui change le système. « Changez-moi le système, et en vitesse, vous me préviendrez quand ça sera fait. »

Il y aurait Mendès France. Il a son idée. En 1924, le cartel des gauches disait : « Toutes les places et tout de suite. » Et lui : « Filons et tout de suite. » Il avait son idée. Maintenant il ne sait plus. (...)

Les bandes fascistes font de l'exercice ; le marché noir recherche ses experts et ses techniciens ; les communistes ne veulent pas qu'on touche à la doctrine et ils ont raison, mais leurs chefs s'imaginent qu'ils en sont dépositaires et là ils se trompent. (...)

Vous cherchez la vérité, vous voulez dire la vérité. Ça suffit. Nous en sommes saturés de la vérité des journaux et hebdomadaires indépendants, et des analyses, et des tribunes libres. Dites-nous ce qu'il faut faire pour enrayer la machine fatale.

Docteur PAUL CARRETTE,
Paris.

Où aller ?

Je suis un militant progressiste et j'attendais depuis longtemps une déclaration semblable à celle de l'écrivain communiste J.-F. Rolland. Je regrette amèrement que ce soit un hebdomadaire capitaliste — politiquement parlant — qui ait permis ce premier contact entre le communisme d'hier et, il faut l'espérer, celui de demain. Car, inévitablement, les êtres comme J.-F. Rolland et moi-même seront toujours vos adversaires déclarés. Mais votre recherche intelligente dans la limitation des frontières du séparatisme mérite indiscutablement un vif remerciement. C'est ce que je fais à votre égard, sincèrement, et ce n'est pas sans en être peiné, croyez-le bien. (...)

L'anticommunisme stupide de ces dernières années empêche logiquement les militants ouvriers de se séparer de leurs chefs pourtant psychologiquement faibles et maladroits. Quant à la fraction des membres intellectuels qui va quitter le parti ou se faire exclure par une commission exemplaire de discipline, que va-t-elle devenir ? Certes, nous irions tous dès à présent vers une source nouvelle de lumière et de confiance, mais laquelle ?

La position des J.-F. Rolland, Claude Roy, Césaire risque d'être tragique dans un avenir plus ou moins reculé. Nous resterons, malgré tout, de véritables communistes. Nous serons peut-être, un jour ou l'autre, écrasés — j'allais dire assassinés — *par ceux qui ne nous pardonneront jamais* ou par les hommes de l'avenir qui comme vous agiront alors en robespierristes intransigeants.

H. BOURDONNEAU,
Bordeaux.

Et l'action ?

Tout le monde espère l'explosion à l'intérieur du P.C., elle ne se réalise pas, parce qu'en France il n'y a plus personne pour représenter simultanément la raison et l'action.

Je suis allé écouter P. M. F. hier à la salle des Horticulteurs ; on n'insistera jamais assez sur ce qui a été dit (accord parfait sur ce point) mais tout cela c'est le passé décevant ; nous attendions avec beaucoup de camarades un grand cri vers l'action immédiate ; ce parti radical va-t-il rester un parti inerte, stagnant ?

Nous sommes des militants de base ; nous recherchons des contacts nombreux et variés. La presse, il y a environ deux mois, a relaté des contacts P. M. F.-de Gaulle ; n'y a-t-il rien à tenter dans ce sens ? Bien présentée, l'affaire rallierait même des progressistes car il ne faut pas oublier le statut de l'Algérie et l'accession des communistes au gouvernement dont le général est à l'origine sans compter les éléments sociaux qui avaient adopté ce mouvement et approuvé les accords de Genève.

R. MAYEUX,
Villemomble.

Pour rien...

Il y a beaucoup de noblesse, mais une mortelle illusion dans l'attitude de votre correspondant P. S., fidèle au Parti communiste et y demeurant dans l'espoir que ses militants pourront le transformer à leur image. Le Parti Communiste Français démontre chaque jour son imperméabilité à toute réforme, et son appareil est parfaitement outillé pour résister au désir de renouveau de ses militants les plus conscients. Y demeurer, c'est travailler, non pas pour la révolution, mais pour l'avènement d'un stalinisme français, ou, en mettant les choses au mieux, pour rien.

Les communistes écœurés qui se refusent à tirer les conséquences de leur révolte seraient plus efficaces à la S.F.I.O., non moins imparfaite, mais perfectible.

A. J.,
Bourg-la-Reine.

Amender le capitalisme ?

Le spectacle est bien affligeant de ces intellectuels, évidemment sincères, pour lesquels la condamnation d'un système aux délices duquel ils se sont abandonnés nécessite au préalable la destruction de tout un peuple (...).

Système qui, malgré toutes les théories et dialectiques savantes, porte en son sein le germe même de sa maladie : où, quand, a-t-on vu des hommes (en dehors de quelques âmes d'élite) poussés par un autre mobile que leur intérêt personnel ? (...).

Et si le capitalisme comporte des abus et des tares inévitables, pourquoi devrait-il être condamné en bloc et non point amendé ?

Docteur J. BONHOMME,
Caussade (Tarn-et-Garonne).

Sommes-nous des bannis ?

Réserviste, j'achève aujourd'hui mon cinquième mois. Désireux de poursuivre des études de droit, la Faculté de Paris vient de me faire connaître que la présence de tout élève est indispensable pour l'inscription. J'ai demandé une permission de quelques jours pour prendre un avion à Oran (à mes frais), afin de venir accomplir cette formalité. Je n'ai même pas été reçu, et bien entendu un refus a sanctionné cette démarche. Ce « non » me retarde d'un an et m'empêche de me présenter à l'examen de juin 1957.

Fusilier marin X...,
Nemours.

La relève

A l'heure où un grand nombre de fonctionnaires français démissionnent ou demandent leur réintégration, il faut que les jeunes Français et Françaises qui sont sur le point de se faire une situation sachent combien ils devront se méfier d'une propagande visant à les empêcher de venir au Maroc

De même, s'ils viennent — et des tâches intéressantes les attendent— ils devront se méfier de toute provocation pouvant les amener à une démission.

Je souhaite vivement avec les Français de bonne foi que la « relève » des fonctionnaires se fasse le plus rapidement possible.

ANDRÉE FLORIN,
Infirmière,
Meknès.

Pierre Charpy approuve

A la suite de la reproduction dans « L'Express » d'un article de Pierre Charpy, celui-ci nous écrit .

Cet article était un essai de bilan provisoire de l'action franco-britannique en Egypte. Or, vous avez cité uniquement la partie de l'article dans laquelle je relevais les éléments inscrits au passif de l'action franco-britannique. De plus, vous avez présenté ce texte comme reflétant le jugement de notre journal sur l'opération de Suez.

Je vous prie de faire savoir à vos lecteurs que l'article cité comportait une deuxième partie analysant les avantages acquis et une conclusion qui ne pouvait nullement être interprétée comme une condamnation de l'initiative gouvernementale.

[*Pierre Charpy a raison. Mais la partie de son article que nous avons reproduite était précédée d'une phrase indiquant qu'il s'agissait de « constatations ».*

Tandis que la seconde commençait ainsi :

« Le gouvernement s'est soucié de réfuter cette thèse. Voici, en substance, cette argumentation. »

Suivait l'énumération de « ce qui est acquis », selon l'équipe gouvernementale.

Il ne sautait pas aux yeux que Pierre Charpy avait adopté la même optique. Puisque c'est le cas, nous donnons bien volontiers acte à Pierre Charpy de la fidélité qu'il tient à manifester au gouvernement.]

« L'Express » à l'étranger

La nouvelle formule de votre estimé journal en fait vraiment un journal complet. (...)

Mais pourquoi faut-il que vous ayez porté le prix de vente suisse à 2 francs ? Si votre prix français de 100 francs peut sembler justifié par l'importance de votre nouvelle présentation, je ne comprends pas que vous ayez doublé également le prix suisse. (...)

J'espère que vous pourrez remédier à cet état de choses.

ALBERT LUTHI,
La Chaux-de-Fonds (Suisse).

[*Le prix de vente de l'ensemble des journaux français en Suisse, aussi bien qu'en Belgique, est en effet très élevé par suite des remises importantes qui sont consenties aux dépositaires et intermédiaires étrangers. Nous ne pouvons que conseiller à nos lecteurs suisses ou belges de s'abonner à « L'Express », au prix de 3.500 francs français, ce qui réduit le prix d'achat par numéro à 67 francs.*]

La méthode de Niehans

La thérapeutique de Niehans qui semble bien n'être pas sans efficacité dans diverses affections, ne soulèverait en France aucune difficulté d'application, si les médecins français pouvaient avoir à leur disposition les préparations stables pendant plusieurs années, telles que les fabrique depuis 1954 un important laboratoire industriel de Rhénanie. (...)

Si cette thérapeutique est encore très discutée en Allemagne malgré le nombre et la qualité de ses partisans, je m'expliquerais mal que la plupart des médecins français puissent, ainsi que vous l'écrivez, la considérer comme du charlatanisme alors qu'elle ne semble pas jusqu'à présent avoir fait l'objet d'une expérimentation biologique et clinique dans des centres de recherches officiels, ni même de publications détaillées dans la presse scientifique médicale.

Docteur JEAN WALTZ,
Lyon.

19.625 fr. par mois

On parle et on prend la défense des étudiants pauvres, des ouvriers d'usine, mais il est une catégorie laborieuse toujours oubliée dans les projets et lors des meetings, ou dans les prières gouvernementales : celle de l'ouvrier agricole qui vit (ou plutôt vivote) dans une insécurité pécuniaire presque continuelle. (...)

Jugez vous-mêmes : sept heures de travail (ici c'est la coutume) à 120 fr. Assurances déduites, il reste 19.625 francs par mois (pour 30 ou 31 jours). (...)

Les heures supplémentaires majorées sont ignorées dans l'agriculture, bien que, souvent, en période chargée, nous travaillions 45 heures et quelquefois le dimanche.

HENRI ERLICH,
Conas (Hérault).

[*Nous prions nos correspondants de nous donner lisiblement leur nom et leur adresse. Faute de quoi il nous est impossible de tenir compte de leurs lettres et, à fortiori, de leur répondre directement.*]

« Les deux photographies parues dans notre numéro 278, page 27, du chef d'orchestre André Cluytens, sont extraites du livre consacré à cet artiste par MM. Roger Hauert et Bernard Gavoty dans leur collection « Les Grands Interprètes ». René Kister, éditeur, Genève. »

« CHOCOLATES FOR BREAKFAST », de Pamela Moore, dont nous avons publié des extraits dans notre précédent numéro, paraîtra incessamment aux éditions René Julliard.

Mots croisés N° 58

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2						■		
3								
4				■				
5							■	
6		■						
7					■			
8			■					
9		■						
10						■		

HORIZONTALEMENT. — 1. La blonde n'est pas de Paris. — 2. Sa vaisselle est largement dépassée. En épelant : au côté de Pagnol. — 3. Conseiller néfaste d'un futur parricide. — 4. Son champ ne rapporte rien. Arrose les Ripagériens. — 5. N'a pas grande défense. — 6. Franchi glorieusement, puis tristement, par Napoléon. — 7. Donnèrent à un petit rongeur une excellente occasion de prouver sa reconnaissance. Pour faire marcher Fritz. — 8. Déjà loin de la quarantaine. — Entoure parfois le monde. — 9. Précurseur norvégien de Paul-Emile Victor. — 10. Complément inévitable, dit-on, d'une beauté éphémère. Encadrent une sinueuse.

VERTICALEMENT. — I. Est souvent sur les dents. — II. Venait de Cornouailles, vient de Malaisie. S'entend dans les Andes, comme dans l'Atlas. — III. Exposent. Epelé, dans un moment d'impatience. — IV. Plus indiqué au Palais Royal qu'à l'Opéra. Piètre défense contre une bombe H. — V. Pas toujours appréciée des cruciverbistes. Sa coiffure a été plus rare dans les classes laborieuses. — VI. Son four n'intéresse ni les boulangers, ni les auteurs dramatiques. — VII. Commence plusieurs noms de crime. Son utilisation posthume est plus fréquente à la Saint-Sylvestre qu'à la Saint-Jean. — VIII. Coulent ou font bondir.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	E	L	L	E	B	O	R	E
2	P	I	E	D	■	M	O	T
3	E	N	T	E	R	I	N	E
4	L	I	T	■	A	S	E	R
5	L	E	R	O	T	■	O	N
6	A	R	E	T	I	N	■	U
7	T	E	■	E	S	O	P	E
8	I	■	R	E	S	E	A	U
9	O	U	I	■	E	M	I	S
10	N	E	P	H	R	I	T	E

Solution du n° 57

Recherchons
pour achat propriétés agrément ou rapport
Agence LAGRANGE, 34, rue Pasquier, PARIS

Commerçante avec vendeuse 1er ordre possédant beau magasin grande artère Paris rech. FABRICANTS sérieux pouvant confier exclusivité CHEMISERIE, BONNETERIE, TRICOTS DE LUXE. Ecr. HAVAS 1482-590 rue Vivienne, 17 - PARIS

Etudes rapides
Métier rémunérateur
Placement assuré
STÉNOTYPIE-DACTYLOGRAPHIE
■
INSTITUT GRANDJEAN
15, RUE SOUFFLOT
ODEon 46-72

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
Tirage des I.P.R. (R. Séguin)
10, r. du Faub.-Montmartre, PARIS

Vous trouverez dans ce numéro :

Les affaires françaises

- Economie, Etat ...... p. 3
- Partis .... p. 4
- Des méthodes qui tuent l'espoir, par *Jean Daniel*....p. 4
- Communistes ....p. 5
- Bourguiba saisi; Algérie.... .... p. 6

- **AU MOINS, UN PEU D'ORDRE par *Pierre MENDES FRANCE*...... p. 5**

Les affaires étrangères

- L'EUROPE ET LA BOMBE, par *Maurice Duverger* .... p. 6
- Pologne; En deux mots .... p. 7
- LA VOIE NOUVELLE, par *A. Bevan* ......p. 8
- Allemagne; Moyen-Orient .. .. p. 9
- L'homme de la semaine : Bevan le rebelle ....pp. 9, 10, 11

Actualités

- Faits divers; Radio; Sports .... p. 12
- Presse, Le Test ......p. 25
- Etudiants; Je, tu, il....p. 26

La marche des idées

- **REFORME, OU MALADIE SENILE DU COMMUNISME ? par *MERLEAU-PONTY* .. .... pp. 13, 14, 15, 16, 17**
- La place des Français dans le débat olympique .... pp. 18, 19
- Tito lève le rideau de fer .. .. p. 20
- Le courrier de J.-P. Sartre.. .... p. 21
- L'ESSENTIEL D'UN LIVRE : UN RESCAPE D'T L'ENFER ATOMIQUE RACONTE... .... pp. 22, 23, 24

Paris en parle

- La semaine; Théâtre; Expositions .... p. 27
- Cinéma .... p. 28
- Opéra; Variétés; Disques .. .. p. 29

Lettres

- On vous en parlera; Pour les prix; Humour........ p. 30
- Un géant du passé.... p. 31
- Essais; Traductions.. p. 31
- Correspondance; Revues ... . p. 32
- Le prophète terrifié... p. 32

Les pages au féminin

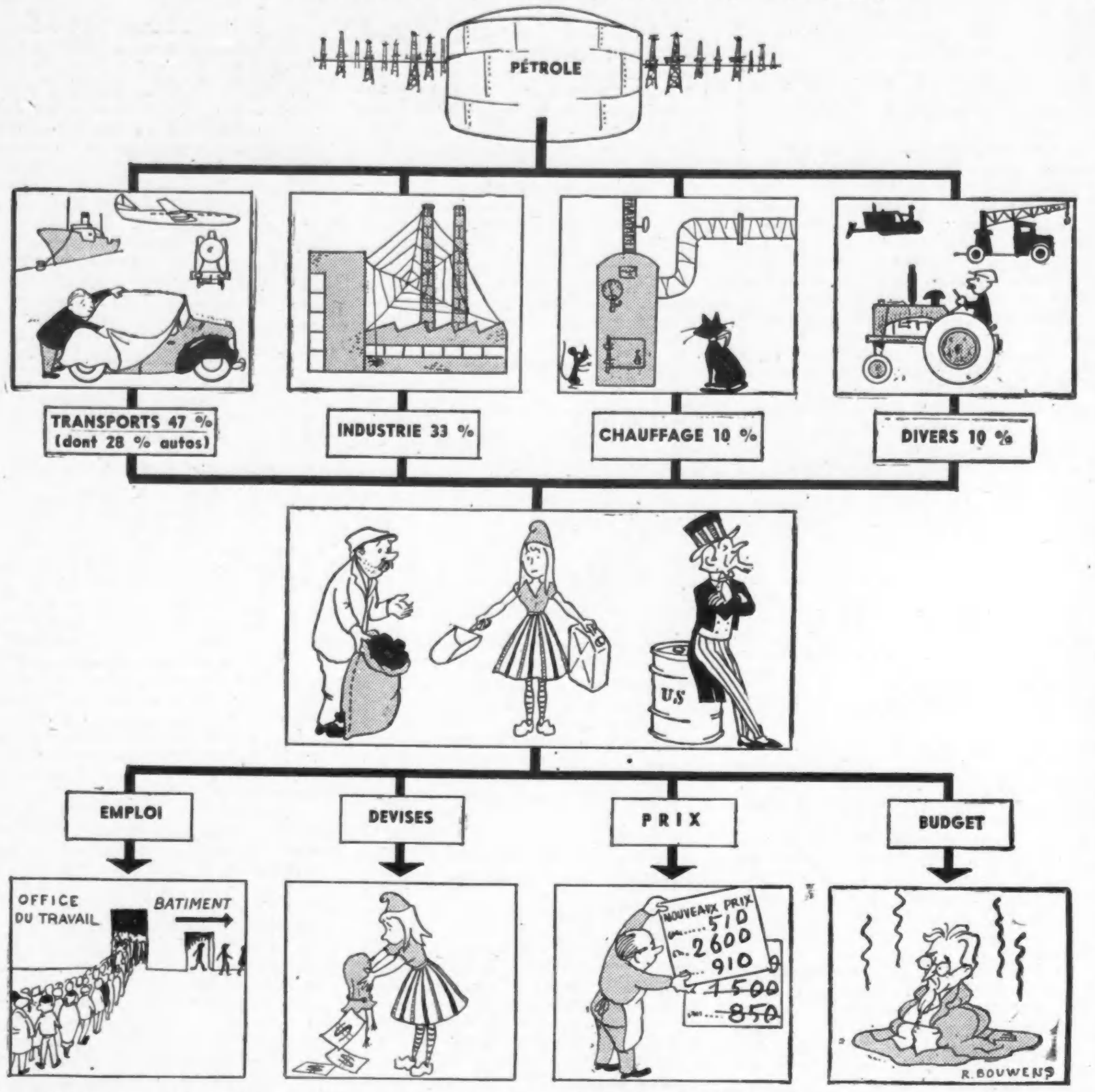
- Enfants; Médecine.... p. 33
- Travail; Essais; Pas cher.. .... p. 34
- Maison ; Recette ; Mode .. .. p. 35

Et

- **LE BLOC-NOTES de *François MAURIAC* .... p. 36**

23 NOVEMBRE 1956 **L'EXPRESS** • ANNEE. — N° 283

ÉCONOMIE : Le robinet fermé



COMPLEXES, les répercussions sur l'économie française de la crise pétrolière déclenchée par l'expédition d'Egypte, sont encore impossibles à mesurer exactement. La consommation des quatre grandes catégories d'utilisateurs a d'ores et déjà été amputée d'environ 30 %.

Pour son approvisionnement, la France dépend des Etats-Unis, qui font pour le moment la sourde oreille. Et le charbon, aussi, manque : il faudra en importer et payer en devises.

Dans ces conditions, les conséquences de l'actuelle pénurie paraissent devoir se développer sur quatre terrains :

- LA MAIN-D'ŒUVRE : le reclassement dans d'autres branches (comme le bâtiment) des salariés dégagés par l'industrie automobile et les autres secteurs atteints sera évidemment long et délicat.

- LES DEVISES ETRANGERES : déjà, nous ne pouvions payer, en 1957, les importations nécessaires à la poursuite de l'expansion qu'au prix d'un redressement sensible de notre commerce extérieur ; il faut maintenant payer tout notre pétrole en dollars.

- LES PRIX : les risques d'inflation s'aggravent dangereusement en raison du déplacement de la consommation vers des secteurs où l'offre de produits est déjà insuffisante ; l'augmentation prochaine du prix des produits pétroliers viendra s'y ajouter.

- LE BUDGET : alourdi par les frais de l'expédition d'Egypte, le déficit budgétaire va s'accroître encore de la diminution des recettes prélevées sur les carburants, puis sur l'activité générale.

ÉTAT

La fin des illusions

« **L**E *gouvernement français*, disait M. Guy Mollet, *est conscient de la gravité des décisions qu'il vient de prendre. Il est conscient aussi, plus encore, de la gravité des conséquences qu'une absence de décisions aurait entraînées.* »

Le *Journal officiel* notait après cette formule : « *Vifs applaudissements à gauche, au centre, à droite et sur plusieurs bancs poujadistes.* »

C'était il y a trois semaines à peine, au début de cette soirée du 31 octobre qui devait s'achever à l'Assemblée nationale par un vote massif en faveur de l'expédition d'Egypte : 368 voix contre 182.

Aujourd'hui, une sorte de course contre la montre s'est engagée entre la crise économique amorcée par la pénurie pétrolière, la crise politique qui menace le gouvernement, et peut-être le régime et — seul élément positif — une crise de conscience qui s'esquisse enfin dans l'opinion.

● Voici, schématiquement, comment s'établit la situation politique au lendemain de l'expédition d'Egypte, en laissant de côté ses éléments économiques (lire à ce sujet l'article de Pierre Mendès France) :

● *GOUVERNEMENT.* — Un débat devra s'ouvrir tôt ou tard à l'Assemblée nationale sur « la riposte » choisie et conduite par le président du Conseil. En moins d'une semaine, la situation parlementaire du gouvernement s'est à ce point dégradée que les observateurs prédisent sa chute prochaine. Les candidats à sa succession, si discrets il y a peu, ont commencé à faire campagne. MM. Pleven, dont on vante les ami-

→

DES MÉTHODES QUI TUENT L'ESPOIR

par Jean DANIEL

NOUS nous indignons, condamnons, crions au scandale et parfois même au crime et pourtant nos désaccords portent souvent bien davantage sur les méthodes que sur les objectifs des gouvernements. Nous avons soutenu par exemple que l'indépendance marocaine était, sans aucun doute, souhaitable, mais qu'il ne fallait pas y arriver de cette façon; qu'il était absolument nécessaire d'envoyer des renforts en Algérie, mais que ceux-ci ne devaient pas être utilisés de cette façon; qu'enfin une réplique à Nasser s'imposait de toute évidence mais qu'il est désastreux qu'elle ait été opérée de cette façon.

Que contient cette expression « de cette façon » ? Justifie-t-elle notre sévérité ? De bons esprit s'inquiètent : ne s'agirait-il pas, au fond, pour nous, de questions d'hommes et non d'idées ? De préventions personnelles et non de souci du bien public ?

Le plus singulier est à vrai dire que ces inquiétudes viennent à l'esprit de certains amis qui admettent l'échec des méthodes gouvernementales; et ceci témoigne de la confusion dans laquelle est tombée la gauche française. En France, le goût de l'efficacité, le sens de l'autorité de l'Etat, la réalisation des programmes — bref, tout ce par quoi se définit l'exercice réel de la politique — passent pour être liés aux régimes autoritaires.

Un gouvernement réactionnaire serait celui qui réussit, mais dans le mal; un gouvernement de gauche, celui qui échoue dans le bien. Tout se passe comme si l'idéalisme immobile, la bonne volonté inefficace, les intentions généreuses et non réalisées, donnaient aux hommes de gauche une telle bonne conscience, qu'ils se croient presque autorisés à ne pas réussir. Et l'on nous dit : « Comment pouvez-vous être si sévères à l'égard d'hommes qui, tout de même, sont « de gauche » ?

Or le drame est précisément là. La gauche française ne manque assurément ni d'idéal, ni d'objectifs lointains. Elle manque de préparation à l'exercice du pouvoir, d'information sur les détails, c'est-à-dire, exactement, de méthodes.

Lorsque vient l'heure des responsabilités, elle se révèle écartelée entre une nostalgie de fidélité aux principes et la tentation, par carence, de se réinstaller dans les ornières de la droite.

Car à l'intérieur d'une idéologie, les méthodes ne constituent pas l'un des aspects de la politique : elles sont la politique même. Au point qu'elles peuvent arriver à détruire l'idéologie. Il y a des moyens qui détournent de la fin, en reculent la réalisation et même la rendent irréalisable.

Aussi, plus grave encore que le colonialisme nous paraît l'anticolonialisme qui ne sait pas réussir; plus grave que les contradictions capitalistes, le socialisme qui hésite; et plus grave que le défaitisme, l'activisme qui sombre dans la défaite. En ce sens, nous justifions notre sévérité, non pas bien qu'elle ne s'adresse qu'aux méthodes, mais parce qu'elle concerne les méthodes.

Les circonstances de l'octroi de l'indépendance marocaine ont eu en Afrique du Nord des conséquences trop

Une idée qui pouvait être l'aventure la plus excitante du XX^e siècle

évidentes pour qu'on y revienne, mais l'on n'a pas assez dit combien elles ont achevé de donner à la France des complexes de peuple humilié.

Après le drame indochinois, la France était devenue ce grand corps écorché, cette grande âme vulnérable à qui il était clair qu'il fallait redonner confiance dans ses destinées. Le problème était de concilier cette exigence avec la nécessité de faire face aux événements sociologiques les plus importants de notre civilisation : la renaissance des nationalismes islamiques et la décolonisation. Il fallait donc (comme cela avait été fait pour la Tunisie) donner un aspect positif et dynamique à la décolonisation. On pouvait trouver les conditions d'une initiative française : au-delà du colonialisme périmé, et de la décolonisation humiliante, il y avait l'association qui est une idée neuve, une conquête commune que l'on pouvait présenter aux jeunes Français comme l'aventure la plus excitante du XX^e siècle.

Ici, lorsqu'on en mesure les conséquences actuelles, on peut dire qu'il y a eu crime et qu'il a consisté à présenter la décolonisation du Maroc comme une humiliation supplémentaire infligée au peuple français. La France ne s'en est pas remise, et c'est en Algérie qu'elle a voulu retrouver un sursaut. Et c'est ce même besoin du sursaut qui, n'ayant pu trouver en Algérie, son exutoire, est à l'origine de la récente expédition d'Egypte.

Sans doute a-t-on à faire, en Algérie, à un problème infiniment plus complexe. Mais, du fait même de sa complexité, les méthodes employées pour le résoudre ont une importance considérable : en fait ce sont elles qui ont contenu, surtout ces deux dernières années, la totalité des objectifs.

Le principe général d'une politique libérale en Algérie était d'arriver dans un délai record à réaliser une communauté algérienne égalitaire, c'est-à-dire qui revienne avec éclat sur toutes les erreurs passées, mais qui protège aussi la minorité européenne d'un colonialisme à rebours. Ni M. Soustelle ni M. Lacoste, dont c'étaient les buts, n'ont tenté la réalisation de cette communauté.

Aujourd'hui le F.L.N. vient de proclamer clairement ce qu'il veut faire de l'Algérie : un Etat arabo-musulman fédéré à la Tunisie et au Maroc et confédéré à la France, mais où la minorité européenne devrait s'intégrer, c'est-à-dire qu'il propose aux Français d'Algérie ce qu'il refusait à la France : l'intégration. Il se peut que ce soit là le salut ou le désir des masses algériennes. Pour ma part, je ne le pense pas : elles ont été conduites à cet extrémisme par l'exaspération d'un nationalisme trop longtemps étouffé et qui ne peut se poser qu'en s'opposant. Mais, en tout cas, c'est évidemment pour les Français d'Algérie, la pire solution.

C'est pourtant le moment où l'on entend dire à Paris dans les milieux les plus inattendus qu'il faut se résigner à l'unité nord-africaine et rapatrier les Français d'Algérie. Or, lorsqu'on pense que c'est au nom de la défense des intérêts de ces Français d'Algérie que MM. Soustelle et Lacoste ont refusé les méthodes de la Table Ronde, puis de la trêve, puis des contacts, puis des réformes de l'administration et de la police, on peut se demander si les manifestants du 6 février, qui n'ont pas tous la possibilité de s'expatrier, vont rester longtemps encore aveugles sur l'identité de leurs vrais ennemis.

On sent venir le moment où tous ceux qui ont échoué dans le colonialisme rétrograde vont se réfugier dans l'anticolionalisme démissionnaire, et l'affreux échec de l'expédition d'Egypte précipite ce moment.

Aurait-on voulu mener au fascisme ce pays humilié qu'on ne s'y serait pas pris autrement. Tout est critiquable, désarmant, dans cette expédition : depuis les prétextes hypocrites jusqu'aux honteux résultats. Sans doute, la France brûlait-elle de recouvrer sa dignité par un sursaut : mais on ne vient de lui offrir qu'une conscience accrue de son infériorité, de sa nouvelle sujétion : la conscience que son sort ne lui appartient plus et se joue ailleurs. Répétons que nous n'avons aucune sympathie pour le colonel Nasser, et que cet homme qui s'est davantage préoccupé d'avoir des tanks que des tracteurs, nous paraît mener le peuple égyptien à sa perte et constituer un danger pour tout le monde. Il fallait lui répliquer, et, bien sûr, tout faire pour assurer la survie de l'Etat d'Israël. Mais qu'a-t-on fait qui ne se retourne précisément contre les objectifs que l'on s'était proposés ?

Devant ce déprimant bilan de méthodes funestes, la question se pose alors pour certains de savoir si l'opinion française est en mesure de l'affronter sans malaise; si les Français sont encore assez forts pour tirer profit de la vérité sans en être accablés (« démoralisés » comme disent les tartufes).

Ce pessimisme à l'égard du peuple français, nous avons quelques raisons de ne pas le partager; et, c'est précisément parce que nous sommes foncièrement optimistes sur la France, que nous sommes sévères à l'égard des fautes des gouvernements.

C'est enfin et surtout un devoir pour ceux qui pensent que la réalisation des objectifs du gouvernement était possible, que d'en critiquer les méthodes. Sans quoi, on laisserait s'accréditer l'idée que l'idéal de la gauche française est une utopie dangereuse. On laisserait penser aux hommes de bonne foi non informés qu'après l'échec du gouvernement socialiste, il n'y a plus de recours en France que dans un régime autoritaire. Sans quoi on laisserait ces méthodes tuer l'espoir.

---

tiés américaines, Pflimlin, Soustelle, Pinay, et même MM. Billères et Bourgès-Maunoury ne sont pas parmi les moins résolus.

● ***DIPLOMATIE.*** — Tout le réseau de nos alliances extérieures et tout notre prestige national sur la scène mondiale se trouvent mis en cause. La rencontre, pour porter condamnation contre la France, des Américains et des Russes, pour la première fois dans le même camp aux Nations Unies, en témoigne. A cette surprenante unité des deux « Grands » s'ajoute l'unanimité impressionnante des peuples de Bandoeng contre nous. Jamais sans doute nous n'avons été aussi isolés; le prochain débat de l'O.N.U. sur l'Algérie risque d'officialiser cette mise au ban des nations. Pour les peuples arabes, l'U.R.S.S. est maintenant le recours.

● ***OPINION.*** — Le désarroi et l'extrême sensibilité de l'opinion française devant la crise ont surpris. Tout, cependant, et d'abord les constants mensonges et les constants échecs de ceux qui lui disent aujourd'hui qu'il n'y a aucune raison de s'inquiéter, rendait cette réaction prévisible.

Mais on ne s'attendait pas que la psychose de stockage et de spéculation retrouve en si peu d'heures, et jusque sur les terrains les plus imprévus, la même vigueur qu'aux pires années de l'occupation. « L'opération-civisme » tentée sur les automobilistes n'était qu'un facile alibi pour retarder encore un peu l'entrée en application du rationnement de l'essence. Le rush sur les denrées alimentaires est plus inquiétant.

● Mais l'échec de la folle expédition d'Egypte, survenant après tant de déceptions et de mécomptes, doit avoir, au milieu des conséquences les plus funestes, au moins une suite heureuse : le voile se déchire enfin, qui dissimulait la vétusté et le désordre de notre système. Tout se passe comme si, à la manière d'un révélateur, la guerre de Suez avait mis soudain en pleine lumière la situation véritable que le complot des mystificateurs s'efforçait, non sans succès, depuis des années, de dissimuler à une opinion qui trouvait au demeurant plus confortable de ne pas écouter ceux que M. Guy Mollet lui-même appelait récemment encore « des Cassandre, toujours acharnés à prédire des catastrophes imaginaires ».

Aujourd'hui, tandis qu'une fraction heureusement décroissante de l'opinion cherche un dernier refuge dans un accès d'aveugle chauvinisme, l'heure des illusions est passée. Celle des comptes, et demain celle du courage, sonne.

PARTIS

Un socialiste juge le gouvernement

LA condamnation la plus cinglante qui ait jamais été formulée contre la politique du gouvernement Mollet est tombée cette semaine de la plume d'une personnalité socialiste, M. André Philip.

Par une lettre ouverte, M. Philip a averti le 13 novembre le secrétaire général de la S.F.I.O., M. Pierre Commin, que, devant le refus opposé par le comité directeur à la convocation d'un congrès extraordinaire et à la création d'une tribune libre à l'intérieur du parti, il réservait sa liberté d'expression. Une longue note, dont le texte intégral a été publié dans la presse quotidienne (1), était jointe à cette lettre à l'intention de l'Internationale Socialiste. Toutes les thèses de la minorité socialiste, dont les principaux animateurs envisagent de leur côté une démarche collective auprès de M. Guy Mollet, sont résumées en termes incisifs dans ce document, dont voici les passages essentiels :

« Nous l'avons fait pour eux »

● *Le moment attendu par nous depuis quarante ans est arrivé : celui où nous pourrions reconquérir la classe ouvrière. Hélas ! nous ne pouvons pas en profiter. Ceux qui abandonnent le parti communiste ne viendront pas au parti responsable de la prolongation de la guerre de l'Algérie et de l'expédition de Suez.*

Le parti socialiste se révèle incapable de remplir sa fonction : celle de donner à un peuple déçu une nouvelle espérance.

● *Le gouvernement socialiste a échoué. Le Front Républicain avait promis la paix en Algérie. On nous apporte avec Suez une guerre supplémentaire.*

M. André Philip expose ici pourquoi et comment « *en Algérie la situation s'est aggravée* », stigmatise le « *déshonorant kidnapping de l'avion*

(1) « Le Monde », daté du 22 novembre.

marocain » transportant les cinq chefs du F.L.N.

Nous avons abouti, poursuit-il, *à une rupture avec la Tunisie et le Maroc et l'on ne voit pas comment une collaboration amicale pourrait être rétablie avec les gouvernements de ces pays.*

Quant à la « *guerre de Suez* », elle a « *porté un coup à l'Europe* », « *réalisé contre nous l'unanimité des pays sous-développés* », « *rompu la solidarité avec les Etats-Unis* », « *violé tous les engagements internationaux dont la France s'était faite jusqu'ici la protagoniste* », et cela au moment où avaient déjà commencé les événements de Pologne et de Hongrie, où « *les forces matérielles, économiques et morales du monde occidental devaient être concentrées sur l'appui à donner aux combattants de la liberté* ». Les Russes s'efforçaient vainement, depuis des années, de gagner à eux les pays sous-développés et de séparer l'Europe de l'Amérique. « *Ce qu'ils n'avaient pu obtenir, nous l'avons fait pour eux.* »

Qui est responsable ?

Comment, se demande alors M. Philip, un gouvernement socialiste a-t-il pu nous conduire à ce « désastre diplomatique sans précédent » ? Il répond :

● *Il y a à la base une erreur dont nous sommes tous responsables. Aussitôt après les élections, nous avons cru à un règlement pacifique rapide de l'affaire d'Algérie et à la possibilité de progrès décisifs dans la réunification de l'Europe. Nous avons voulu en réserver le bénéfice à notre parti en désignant notre secrétaire général pour former le gouvernement. Il est certain que, si la politique actuelle avait été suivie par un autre gouvernement, le parti serait entré dans l'opposition.*

● *Aujourd'hui, les responsabilités gouvernementales ont tout absorbé; le parti n'a plus d'existence et n'est devenu qu'un organe de propagande au service de la politique gouvernementale. La liberté de discussion est aujourd'hui étouffée parce que le parti est tenu en main par un appareil entièrement passé au service du gouvernement.*

Le sursaut républicain

Absence de politique aussi :

● *Qu'il s'agisse de l'Algérie ou de l'Egypte, les déclarations officielles dénotent une méconnaissance totale des données les plus élémentaires du problème posé.*

● *On a pratiqué le kidnapping et le mensonge en disant : « L'essentiel, c'est d'être vainqueurs. » Or, vainqueurs, nous ne le sommes pas.*

Et M. Philip formule son verdict en ces termes :

● *C'est un désastre lorsqu'un gouvernement qui se dit socialiste ne consulte pas le parti avant d'agir; lorsqu'un gouvernement qui se dit européen met les autres peuples de l'Europe devant le fait accompli ; quand un gouvernement qui se dit partisan de la sécurité collective détruit les fondations de l'O.N.U. et se moque de l'opinion mondiale; quand un gouvernement qui se dit internationaliste dresse contre lui tous les partis socialistes ; quand un gouvernement qui se dit prolétarien abandonne les prolétaires luttant pour leur liberté.*

Malgré tout, il continue à penser que :

● *Le sursaut républicain ne peut, en réalité, se faire qu'autour du parti socialiste, d'un parti qui doit retrouver le sens profond et traditionnel du socialisme humaniste de Jaurès et de Blum.*

AU MOINS, UN PEU D'ORDRE !

par Pierre MENDÈS FRANCE

LE pays voit avec une surprise mêlée d'inquiétude sa vie quotidienne affectée par un désordre nouveau dont la pénurie d'essence et la réapparition du marché noir sont les aspects les plus visibles.

Comment est-ce possible alors que l'expédition d'Egypte a été préparée pendant trois mois ? Se serait-elle soldée par un succès, au lieu d'un échec, qu'on devait de toute façon envisager la probabilité — explicitement annoncée par Nasser — d'une fermeture du canal et d'un sabotage des pipe-lines, donc de l'interruption de notre ravitaillement en pétrole... par l'effet d'une sorte de blocus dont nous serions victimes après en avoir été en quelque sorte les artisans.

Que ces éventualités n'aient pas été prévues, c'est ce qu'à elle seule, la surprenante continuation de nos exportations d'essence, durant ces derniers mois, suffit à prouver.

∴

DANS un avenir immédiat, une série de problèmes vont se poser, qui mettront en cause l'activité générale du pays, le gagne-pain des ouvriers, le niveau de vie de la population. Et les entraves anarchiques à la circulation routière sont loin d'être les éléments les plus préoccupants de la situation (1).

La disette du fuel indispensable à la marche de tant d'industries est d'ores et déjà aiguë ; elle persistera pendant des mois, même dans l'hypothèse la plus favorable (celle où les Etats-Unis, dont nous allons dépendre plus que jamais, nous consentiraient une aide maximum en pétrole et en dollars). Il faudra faire face à un déficit d'énergie d'au moins 10 % par rapport aux prévisions.

D'où une diminution de l'emploi ; moins d'heures de travail et même pour certains la menace du chômage ; des feuilles de paye réduites, notamment par l'amputation des heures supplémentaires qui sont les mieux rétribuées ; avec les conséquences de toute nature qu'entraîne la diminution du pouvoir d'achat. Dans le même temps, la hausse du coût des transports maritimes, fluviaux et terrestres, ainsi que de plusieurs matières premières implantées tendra à faire monter les prix.

Et le déficit budgétaire sera aggravé par des moins-values de recettes (la seule réduction de la consommation de l'essence coûtera 100 milliards au Trésor ; sans parler de la diminution des rentrées au titre de l'impôt sur les salaires, des taxes sur les affaires, etc.)

> **Tout manque de courage peut porter atteinte à des activités vitales**

∴

CES conséquences — et d'autres encore qui touchent notre balance commerciale, notre programme d'importation et notre monnaie — prendront des proportions d'autant plus graves qu'on tardera davantage à mettre sur pied un plan d'urgence pour les limiter.

Car ce serait une lourde erreur de croire qu'un équilibre se réalisera de lui-même, et tant bien que mal, au moyen d'une réduction légère et à peu près uniforme des activités de tous les utilisateurs de combustibles liquides. Chacun comprend bien, par exemple, que la marine marchande, dont les parcours vont être allongés, ne saurait subir des restrictions d'approvisionnement en fuel mais devra au contraire recevoir des attributions accrues ; celles d'Electricité de France ne peuvent être rognées ; celles de la S.N.C.F. ne peuvent souffrir que de faibles compressions. Les sacrifices des autres secteurs en seront d'autant plus grands.

D'où la nécessité de dire immédiatement quels secteurs, quelles priorités, quelles restrictions.

∴

TOUT manque de courage et tout retard dans les décisions, toute erreur dans les calculs peuvent créer de nouveaux désordres et porter atteinte à des activités vitales.

Le pays croyait en avoir fini avec la pénurie et ses maux, avec les privations et leurs tourments. Il est bien vrai qu'elles auraient pu, qu'elles auraient dû lui être épargnées. Mais inutile de revenir sur le passé ; aujourd'hui, il faut dire la vérité et agir.

Agir pour que l'épreuve soit moins dure et plus brève, pour qu'elle ne comporte pas d'inutiles incidences économiques et d'injustes incidences sociales.

Enfin, pour l'avenir tirons au moins la leçon de cette crise, prenons conscience que l'un de nos premiers problèmes consiste à mettre en œuvre toutes nos ressources d'énergie — charbon, gaz, pétrole, houille blanche, uranium — pour réduire la dépendance de la France à l'égard de l'étranger et pour qu'elle reprenne très vite sa marche vers l'expansion et le progrès.

P. M. F.

(Copyright « L'Express ».)

(1) *Encore qu'il serait bien léger d'en sous-estimer les conséquences : l'impossibilité par exemple pour les transporteurs routiers d'effectuer certaines livraisons essentielles, pour les médecins de se déplacer ,est matière à scandale quand d'autres peuvent rouler inutilement !*

COMMUNISTES

On demande un Congrès

SAMEDI dernier, à l'occasion de la publication du livre d'Hubert Juin: *Aimé Césaire, poète noir,* le député de la Martinique, qui vient de rompre spectaculairement avec le parti communiste, signait ses propres ouvrages à la librairie de l'Escalier, rue Monsieur-le-Prince.

L'occasion était ainsi donnée à Césaire de compter ses amis avant son départ pour la Martinique. Ses compatriotes étaient venus nombreux, mais on remarquait aussi plusieurs personnalités en vue du parti communiste français qui, sans l'avoir quitté, se trouvent actuellement en état de semi-dissidence. Ils ont prié les représentants de la presse de ne pas donner leurs noms.

Cet état de demi-dissidence (et de quasi-clandestinité au sein du P.C.) pourra-t-il durer longtemps encore ?

Après Rolland, Picasso

J.-F. Rolland, qui vient d'être, « pour l'exemple », exclu du P.C., Claude Roy, Roger Vailland et Claude Morgan, en donnant publiquement leur avis, au cours de ces dernières semaines, sur l'intervention soviétique en Hongrie, n'ont fait que cristalliser un mouvement profond parmi les communistes.

Cette semaine, Pablo Picasso et neuf autres intellectuels « de marque », dont le professeur Wallon et Francis Jourdain, président du C.N.E., ont pris la relève de Rolland et de ses trois amis. Dans une lettre rendue publique mercredi dernier, les dix cosignataires, qui représentent chacun l'une des grandes branches du monde universitaire, médical et artistique, constatent que « *les semaines qui viennent de s'écouler ont posé aux communistes de brûlants problèmes de conscience que ni le Comité central ni* l'Humanité *ne les ont aidés à résoudre* ».

« *Travailleurs intellectuels,* poursuivaient-ils, *et faisant profession de chercher la vérité, dans nos œuvres et nos travaux, aux côtés de la classe ouvrière; communistes et ne pouvant rester indifférents à tout ce qui se fait, se dit et s'écrit en ce nom, nous élevons la voix à notre tour pour demander la convocation d'un Congrès extraordinaire dans les plus brefs délais, au cours duquel seront débattus, dans leur réalité et dans leur vérité, les problèmes aujourd'hui innombrables qui se posent aux communistes.* »

« *Si ces camarades ne sont pas satisfaits,* a répondu M. Garaudy au cours de la réunion du Comité Central du P.C. à Ivry, mercredi dernier, *peut-être est-ce parce qu'ils ont une conception très particulière sur les sources d'information.* » Il les a même accusés de défendre une « *position de classe* » et de vouloir « *se constituer en fraction organisée avec une plateforme politique d'opposition* ».

Hommes-sandwiches

Le Comité Central n'a en effet pas voulu reconnaître, comme le pensent Picasso et ses neuf cosignataires (ainsi que très probablement la grande majorité des militants de base), que des « *atteintes à la probité révolutionnaire ont pris corps dès le XX[e] Congrès, dès l'apparition sur la scène nationale et internationale du rapport Kroutchev* ». Et que « *les interprétations données des événements de Pologne et de Hongrie ont enfin porté à son comble un désarroi dont les conséquences n'ont pas tardé à se faire sentir dans l'ensemble des rangs du parti* ».

En face de cette « rébellion », le Comité Central, par la voix de son rapporteur M. Raymond Guyot, qui fut, pendant de longues années, à Moscou, secrétaire de l'Internationale des Jeunesses communistes, a pris la décision de « durcir » sa position et de refuser toute discussion « avec des gens qui ont perdu le sens de la lutte des classes ».

M. Maurice Thorez, plus nuancé et plus subtil que le rapporteur, a cependant tenu à tirer lui-même les conclusions du comité central.

Il estime, en effet, que « *le parti sortira encore renforcé de cette dure bataille à la fois contre l'ennemi de l'extérieur et, à l'intérieur de ses rangs, contre l'opportunisme droitier et contre le sectarisme prétendu « de gauche ». Les militants vont acquérir une trempe nouvelle et une meilleure formation idéologique et politique.* »

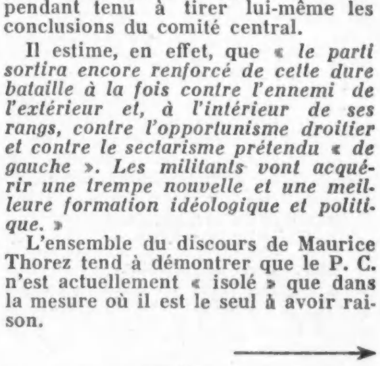
L'ensemble du discours de Maurice Thorez tend à démontrer que le P. C. n'est actuellement « isolé » que dans la mesure où il est le seul à avoir raison.

→

Pardessus importés d'Italie. Modèles exclusifs depuis 19.900 F.

GARY

73, Champs-Élysées, 73
Paris - ELY. 77-76



L'EUROPE ET LA BOMBE

par Maurice DUVERGER

MAURICE DUVERGER.

LES diplomates et les stratèges qui ont préparé l'expédition d'Egypte tirent la leçon de leur échec : il prouve, paraît-il, la nécessité pour la France de « faire l'Europe » et de construire la bombe atomique. Ainsi trouverons-nous les armes et les alliés qui nous ont manqué au moment décisif.

La Grande-Bretagne possède la bombe : elle a cédé plus vite que nous, malgré tout. Munis d'armes atomiques, aurions-nous pu nous-mêmes riposter au défi de l'U.R.S.S. et déclencher une guerre mondiale ? Evidemment non. Même avec la bombe, une nation moyenne ne peut s'opposer militairement à l'un des deux géants, sans l'appui de l'autre. La bombe ne nous donnera pas la liberté de pratiquer une politique de force vis-à-vis des Etats plus petits, si les grands ne le veulent pas. Et s'ils le veulent, nous n'aurons pas besoin de la bombe. Si Paris, comme Londres, avait eu la bombe, l'expédition d'Egypte eût connu le même dénouement : nous aurions dû céder dans les mêmes délais.

L'Europe sans pétrole

Si l'Europe avait été faite, nous aurions dû céder plus tôt. Car l'Allemagne et l'Italie, nos deux grands alliés dans la communauté à six, les seuls qui fassent le poids, étaient hostiles dès le début à toute politique de force vis-à-vis de Nasser. Après la nationalisation du canal, leurs réactions furent plus proches de celles de Washington que des nôtres. Si l'Europe avait été faite, il est probable que la France n'aurait pu déclencher l'expédition d'Egypte, et qu'elle aurait dû se plier à un compromis pour Suez. On peut penser que ce résultat eût été meilleur que ceux obtenus par la diplomatie Eden-Mollet ; mais on ne peut oublier qu'il est diamétralement opposé à ceux que font miroiter les partisans de l'Europe.

Faire l'Europe ne fournit aucun élément de solution au problème immédiat qui se pose aux nations du Vieux-Monde : retrouver l'accès des pétroles du Moyen-Orient, source naturelle d'approvisionnement de l'Europe, que les pétroles américains peuvent remplacer provisoirement, mais non définitivement. Additionner des pénuries n'y porte pas remède. Faire l'Europe ne nous donnera pas une goutte de pétrole en plus. Sans doute, le développement de l'énergie atomique résoudra la question dans vingt ou trente ans : dans la mesure (qui reste à préciser) où l'Euratom aiderait ce développement, faire l'Europe trouverait une certaine utilité. Mais il s'agit d'une moindre urgence : il faut se soucier d'abord de la période intermédiaire. (Si l'on fabrique la bombe, d'ailleurs, on freinera d'autant, évidemment, l'utilisation industrielle de l'atome.)

Le problème numéro 1

Faire l'Europe ne résoudra pas le problème crucial de la France : celui de l'Afrique. La plus urgente des communautés à constituer, c'est celle qui devrait unir les nations nées de la transformation de notre empire colonial en Commonwealth français. Tout ce qui détourne notre attention de l'Afrique, à l'heure actuelle, est contraire à notre intérêt le plus profond. L'Europe à six ne compenserait pas la perte de notre rayonnement outre-mer. Chaque jour, chaque heure que des débats européens feront perdre à la recherche d'une solution algérienne, à la construction d'une Fédération nord-africaine, à la généralisation en Afrique noire de la solution togolaise, compromettent l'avenir même de la France.

Faire l'Europe (sous la forme où on l'envisage) présenterait d'ailleurs un grave danger, dans la nouvelle phase des rapports internationaux qui vient de s'ouvrir. Dans cette situation fluide, où l'on ne sait pas si la coexistence va continuer, ou si va renaître la guerre froide, l'Europe à six pourrait faire pencher la balance dans le deuxième sens. En figeant la division du continent européen en deux parties, elle rendrait moins faciles les expériences de type polonais. Certes, une autre Europe pourrait aboutir à des résultats inverses : une Europe neutre et ouverte, par exemple. Mais ce n'est point d'elle que rêvent MM. Mollet et Adenauer.

Une nation « moyenne »

En définitive, le débats sur l'Europe vont servir, une fois de plus, à masquer les vrais problèmes. L'expédition d'Egypte a profondément ébranlé les bases de l'alliance occidentale. Beaucoup de Français, déçus par l'Amérique, rêvent de reprendre leur liberté à son égard : mais ils n'acceptent pas l'alliance russe. L'actuelle relance européenne procède de ce double refus. Elle entretient un mirage : celui d'une communauté qui permettrait de tenir tête aux deux grands. Sur le papier, où l'on additionne des potentiels d'industries et des chiffres de population, cela semble possible : mais, dans la réalité, l'Europe ne pourra jamais être si profondément unie qu'elle constitue une seule nation, comme l'Amérique ou la Russie.

Faire l'Europe ne fera pas échapper la France à sa condition de nation moyenne (à moins que la France ne disparaisse totalement dans le creuset européen, ce qui n'est ni possible ni souhaitable). Une nation moyenne ne peut pas pratiquer une politique de force à l'égard des petites sans l'accord d'un des deux géants : cela signifie que la politique de force la conduit à la situation de satellite. Une nation moyenne ne peut pratiquer une diplomatie indépendante à l'égard des grandes que dans la mesure où elle cherche l'appui des petites nations. Si la France du XX[e] siècle se faisait, comme celle du XIX[e], le champion des « nationalités », elle retrouverait un rôle et un rayonnement dans le monde. Ce n'est point à cela que songent ceux qui veulent construire l'Europe et la bombe. Dans cette perspective, une relance européenne de type nouveau serait possible : ce n'est point celle qu'on nous offre.

M. D.

(Copyright « L'Express »).

→

C'est pourquoi, tout en combattant le désarroi qui règne dans les rangs de son parti, et qu'il ne nie pas, M. Maurice Thorez n'en continue pas moins de s'adresser aux « gens de gauche ». Il souhaite que ces derniers comprennent *« qu'on ne peut pas invoquer la gauche, la cause de la démocratie, en portant des coups à la classe ouvrière et à son parti, qui est l'âme de toute lutte pour la République et pour le progrès. »*

Les militants récalcitrants, parce qu'ils portent eux aussi, par leur attitude, « des coups au parti de la classe ouvrière », sont, d'autre part, considérés, en bonne logique stalinienne, comme des « agents conscients ou inconscients de la bourgeoisie capitaliste ».

Dans ces conditions, la « fraction » oppositionnelle continuera-t-elle d'exister au sein du parti ou en sera-t-elle expulsée, même au prix d'une perte considérable de militants ?

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE SECRÉTARIAT

prépare
en UNE ou DEUX ANNEES à

TOUTES LES CARRIERES DU SECRETARIAT

MEDICAL (Secrétaire et Assistante)
COMMERCIAL - JURIDIQUE
SECRETARIAT DE DIRECTION

Tous nos programmes comportent, en même temps que deux langues étrangères, l'étude simultanée de la sténographie et de la sténotypie, sans lesquelles on ne saurait former de véritable secrétaire

40, RUE DE LIEGE
PARIS (8[e]) - EURope 58-83

Métro : Saint-Lazare et Europe

ALGÉRIE

Le dernier quart d'heure

SOUVENT M. Robert Lacoste avait eu l'occasion d'afficher un optimisme réconfortant sur la situation algérienne. Jamais pourtant il ne l'avait fait avec autant d'assurance, de conviction et de tranquillité que mercredi dernier pendant la demi-heure qui précédait la fin du Conseil des Ministres. Selon le ministre résidant en Algérie, nous en sommes au « dernier quart d'heure ». Le dernier quart d'heure avant la pacification totale, la réconciliation des esprits et la disparition des insurgés.

L'ordre du jour du Conseil des Ministres avait été chargé; il était très tard : peu de questions furent posées à M. Lacoste. Pourtant, M. François Mitterrand, courtoisement sceptique, et M. Gaston Defferre, fermement inquiet, demandèrent des précisions : leurs informations ne leur paraissaient pas recouper l'exposé de M. Lacoste. Le garde des Sceaux avait reçu, deux jours auparavant, M. Farès, ex-président de l'Assemblée algérienne, qui lui avait brossé un bien sombre tableau. Quant au ministre de la France d'outre-mer, il ne pouvait pas rester indifférent à toutes les manifestations d'hostilité de ses amis socialistes les plus proches à l'égard de la politique algérienne de M. Robert Lacoste. Mais ce dernier tenait bon. Il répétait que l'arrestation de Ben Bella et de ses compagnons, la découverte des réseaux communistes et même, malgré son échec relatif, l'expédition d'Egypte avaient permis l'écrasement de la rébellion. Si nous savons attendre, assurait-il, c'est-à-dire continuer dans la voie actuelle, la victoire complète est au bout.

Saisies et arrestations

M. Robert Lacoste n'est pas seul à tenir ces propos rassurants. Les préfets d'Algérie se sont distingués cette semaine et, en particulier, le préfet Lambert, d'Oran, membre de la S.F.I.O.

MM. Lacoste et Lambert croient ce qu'ils disent et ils ont tellement l'impression d'avoir le vent en poupe qu'ils ne prennent plus de formes dans certaines mesures policières.

Ce climat policier a d'ailleurs gagné la France où, depuis dix jours, des professeurs ont été inculpés et où, surtout, le professeur Mandouze, dont le gouvernement s'était servi pour des conversations avec le F.L.N., a été arrêté.

Le professeur André Mandouze est une personnalité qui affichait ses idées politiques; il déclarait qu'il avait de fréquents entretiens avec les nationalistes et avait eu, ès qualités, des rapports avec le gouvernement français. Tout dépend du moment, avec M. Guy Mollet : le professeur Mandouze avait eu des conversations au moment où M. Guy Mollet, sous la pression de certains de ses amis, avait envie de négocier. Ce moment est passé, et l'on arrête André Mandouze.

Une lassitude réelle

Mais que se passe-t-il réellement en Algérie ? Plusieurs choses, et qui ne sont contradictoires qu'en apparence. Il est bien vrai que les populations, algériennes aussi bien que françaises d'ailleurs, sont lasses de la rébellion et de la répression. Cette lassitude est réelle, profonde, incontestable.

Il est vrai, en outre, que l'arraisonnement du bateau-pirate *Athos*, l'arrestation des chefs algériens, certaines divisions intérieures aux maquis, ont porté des coups non négligeables au F.L.N.

Mais peut-on honnêtement parler d'« écrasement » ? Entre le 17 et le 21 novembre, *les services officiels déclarent que* 300 *rebelles ont été abattus.* Les embuscades n'ont pas cessé; le terrorisme urbain n'a pas diminué : simplement il est devenu plus aveugle, plus atrocement *nihiliste,* au point que, dans la petite ville de Blida, au cours d'un même week-end, un hospice de vieillards était attaqué, et un jeune médecin français, ami des musulmans, était assassiné, alors qu'il se rendait au chevet d'un malade musulman. Ces deux faits survenaient au moment même où le F.L.N. venait de donner de sévères consignes pour le respect des civils, des femmes, des vieillards et des enfants.

Une action nihiliste

Cela signifie qu'à supposer que l'organisation même du F.L.N. ait été atteinte — ce qui n'est pas encore prouvé — les soldats de l'Armée de Libération n'en sont pas devenus pour autant pacifiques et pro-français. Une ère nihiliste pourrait bien commencer en Algérie, qui serait alors plus inquiétante et plus tragique que celle de l'insurrection organisée. Et ce ne sont pas les tracts d'origine douteuse demandant la reddition des soldats de l'A.L.N. ou les interviews de certains chefs secondaires faits prisonniers, qui peuvent rassurer sur ce point. A vrai dire, dans toutes ces affaires, un seul langage a sonné authentique, et c'est celui tenu à la radio d'Alger par Mohamed Bentaleb, chef de section de l'A.L.N., arrêté à Affreville. En se rendant, Bentaleb déclarait :

> *Aujourd'hui je continue à penser ce que j'ai toujours pensé, l'injustice doit cesser... dans la mesure où les promesses faites seraient tenues, je demande à mes camarades de se rendre... Mais si, une fois encore, je devais être déçu, je ferais tout pour prendre le maquis. Je le reprendrais dix fois, et même cent fois, pour que les yeux s'ouvrent.*

Peut-être l'une des preuves de l'authenticité de ce témoignage est-elle contenue dans la protestation du Conseil Général d'Alger contre l'émission radiophonique qui diffusa l'interview de Bentaleb. En même temps cette protestation en dit long sur l'évolution des ultras d'Algérie...

En somme, M. Robert Lacoste a raison de dire que, pour l'Algérie, c'est « le dernier quart d'heure ». Mais évidemment pour des raisons diamétralement opposées aux siennes. C'est le dernier quart d'heure pour tenter l'ultime chance, pour opérer une reconversion des esprits et des méthodes, pour inviter des populations lasses à une construction commune. Mais ce n'est pas le dernier quart d'heure de la rébellion. Avec l'appui moral et matériel de la Tunisie et du Maroc, le jugement des Nations Unies, et la remontée de Nasser, il pourrait y avoir encore bien des heures pour les massacres.

BOURGUIBA saisi en Algérie

« L'EXPRESS » a été saisi la semaine dernière sur tout le territoire en Algérie. La semaine précédente, M. le préfet Lambert avait interdit la vente de notre journal dans le département d'Oran. Les services officiels du gouvernement général nous ont déclaré qu'ils croyaient que cette saisie était motivée par la publication de la « Lettre aux Français » du président Habib Bourguiba. Nous rappelons que, dans cette lettre, le chef du gouvernement tunisien regrettait d'avoir à voter contre la France aux Nations Unies et réaffirmait son attachement à la France.

Nous nous excusons vivement auprès de nos lecteurs d'Algérie. Nous étions naïfs et imprévoyants : nous ne savions pas que M. Robert Lacoste en était réduit à ces signes évidents de faiblesse et d'égarement. Il est vrai qu'il est allé jusqu'à rendre victime d'une même mesure notre confrère « L'Espoir » qui poursuit à Alger un combat méritoire et dont l'existence servait à M. Lacoste de caution libérale au temps du congrès de la S.F.I.O.

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS.

DANS un camp militaire français, des aviateurs israéliens s'entraînaient à piloter les Mystères, avant l'expédition d'Egypte.

Dans le même camp, au même moment, des officiers égyptiens s'entraînaient à l'utilisation des appareils de radar.

★

A RABAT, tandis que les manifestations de la Fête du Trône revêtaient le caractère solennel habituel à tout ce qui entoure le palais impérial, un Français libéral s'entretient avec un ministre marocain :

LE MINISTRE : « Il faudrait que les Français restent au Maroc, puisque le Sultan vient de les rassurer. Or 13.000 sont déjà partis, et 10.000 s'apprêtent à partir. »

LE FRANÇAIS : « Monsieur le ministre, je le regrette autant que vous. Mais, il y a eu Meknès... »

LE MINISTRE : « Nous avons pris toutes les mesures pour qu'il n'y ait plus de Meknès. Mais il faudrait régler l'affaire Ben Bella. »

LE FRANÇAIS : « Ne peut-on séparer enfin les deux affaires ? Vous avez dit que les cinq chefs algériens étaient les hôtes d'honneur du Sultan, mais nous, Français, ne sommes-nous pas aussi vos hôtes d'honneur ? Si vous liez les deux affaires, c'est qu'en réalité, nous risquons d'être des otages... »

★

LA lettre que M. André Philip vient d'envoyer à M. Pierre Commin a eu un très grand retentissement à l'intérieur du parti socialiste. Une certaine détente vis-à-vis des autres partis s'est immédiatement fait sentir.

Il y a quatre mois, par exemple, le président radical de la Seine, M. Perrier, avait envoyé une lettre à sa collègue socialiste Mme Mireille Osmin, pour lui demander une entrevue au cours de laquelle serait envisagée une action commune des deux fédérations.

Cette semaine, après ces longs mois de silence, Mme Mireille Osmin, après avoir consulté les instances suprêmes de la S.F.I.O., a accepté officiellement cette rencontre. Ainsi, dans les jours qui viennent pourrait être élaboré un plan d'action commun pour le parti radical et le parti socialiste dans la Seine.

★

DEPUIS quelque temps Robert Lacoste confiait à certains de ses interlocuteurs, au cours d'entretiens privés, qu'il était évidemment très inquiet sur la situation en Algérie. Pourtant il est revenu à Paris, cette semaine, plus optimiste que jamais. On se perdait en conjectures sur les raisons véritables de cet optimisme, lorsqu'une personnalité socialiste déclara en avoir découvert le secret : Robert Lacoste joue le gouvernement perdant, il est persuadé qu'une crise ministérielle pourrait survenir avant quinze jours. Il veut donc proclamer « urbi et orbi » qu'il laisse à son successeur une Algérie à deux doigts de la pacification totale.

B. G.

Vient de paraître

L'AVENTURE DE LA COLONISATION ALGÉRIENNE

L.-R. Nougier et R. Robert

QUI DONC DÉCOUVRIT ROUFFIGNAC ?

parmi 15 articles, tous inédits au sommaire de

MIROIR DE L'HISTOIRE

En vente partout : 100 francs

MM. KROUTCHEV ET GOMULKA (1).
Contre mauvaise fortune, bon cœur.

POLOGNE

« Qu'il vive cent ans ! »

LES manifestations spontanées sont devenues une habitude à Varsovie depuis les journées d'octobre. Lundi, de nouveau, les travailleurs ont interrompu le travail et se sont rendus en foule à la gare centrale pour fêter le retour de Moscou de Gomulka. Le communiqué signé à Moscou avait été connu dès le matin à Varsovie et il explique à lui seul la double joie des Polonais. D'abord, ceux qui craignaient pour la vie même de Gomulka ont été rassurés. Moscou ne l'a pas kidnappé. Les Russes se sont rendu compte — bien qu'avec un certain retard — qu'il vaut mieux avoir en Pologne un gouvernement populaire et amical plutôt qu'une occupation déguisée qui risque d'exploser à la première occasion. Ils ont réaffirmé par conséquent la déclaration du 30 octobre par laquelle le gouvernement de l'U.R.S.S. s'engageait à respecter la souveraineté de la Pologne.

D'autre part, Gomulka a obtenu de Moscou des avantages économiques qu'aucun gouvernement polonais n'avait jamais su décrocher. La Russie a accepté d'annuler toutes les dettes polonaises — qui s'élèvent à 1 milliard 700 millions de roubles — en dédommagement du charbon polonais livré pendant sept ans à un prix nettement inférieur à celui du marché mondial. Elle s'est engagée à fournir à la Pologne 1 million 400.000 tonnes de blé et à lui ouvrir des crédits nouveaux pour 700 millions de roubles.

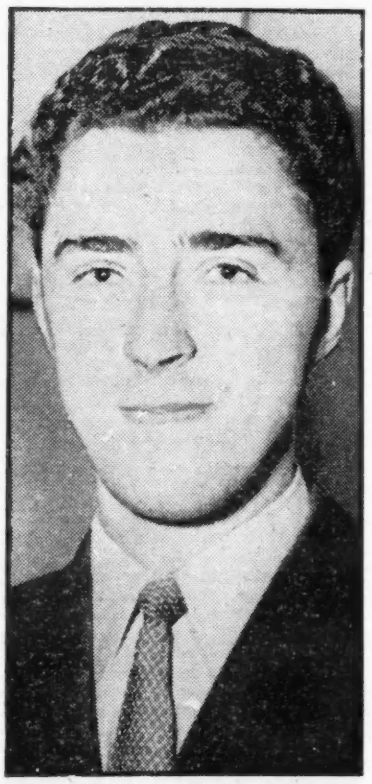
Concessions

Au mois de juillet, quand Kroutchev et Boulganine étaient à Varsovie, le gouvernement polonais de l'époque avait sollicité des crédits de 250 millions de roubles et attiré l'attention des Russes sur les difficultés économiques du pays, dont Poznan avait été une conséquence. Les Russes ont fait la sourde oreille et prétendu que 100 millions de roubles était la somme maximum qu'ils pouvaient envisager. Dimanche dernier, ils ont soudain accordé sept fois plus. Ils ont fait ainsi eux-mêmes la démonstration qu'il vaut mieux être leur partenaire que leur satellite.

A côté de ces résultats qui justifient l'euphorie générale à Varsovie et les chants (*Qu'il vive cent ans !*) entonnés en l'honneur de Gomulka, il y a des points plus obscurs. Les troupes soviétiques stationneront toujours en Pologne. Mais si leur présence, accordée en vertu du pacte de Varsovie et pour protéger les lignes de transports entre l'Allemagne de l'Est et l'U.R.S.S., a été temporairement acceptée par les Polonais, leur nombre et leurs mouvements seront dorénavant déterminés par un accord bilatéral russo-polonais. Les mouvements des tanks soviétiques — comme ceux qui ont eu lieu les 19 et 20 octobre sous prétexte de manœuvres — ne pourront plus jamais avoir lieu, à moins que la Russie ne viole les accords qu'elle a signés solennellement dimanche au Kremlin et qu'elle ne déclenche une guerre ouverte contre la Pologne. Il ne semble pas qu'une telle perspective puisse être envisagée, bien que les positions idéologiques des deux plus grands pays de l'Europe de l'Est divergent sensiblement.

Apres discussions

Gomulka et Kroutchev ont dû discuter âprement leur version respective des événements de Hongrie. Pour le premier, la responsabilité entière retombe sur les dirigeants staliniens de



M. ANDRÉ STIL.
Un mystère pour les Polonais.

ce pays, comme la responsabilité de Poznan a été attribuée par lui au parti communiste polonais. Pour Kroutchev, par contre, qui semble, de plus en plus, devoir tenir compte des avis des « durs » comme Molotov, lequel vient de se voir attribuer les importantes fonctions de ministre du contrôle d'Etat, aussi bien Poznan que Budapest n'ont été qu'un vaste complot impérialiste fomenté par « *les ennemis bourgeois dans un dernier soubresaut avant la mort* ». Apparemment, chacun est resté sur son point de vue, car le communiqué publié à l'issue des conversations de Moscou passe pratiquement sous silence les causes et le déroulement de la tragédie hongroise, et il se borne à exprimer l'espoir que Kadar saura se rendre populaire dans son pays.

Ces divergences dans l'interprétation de l'affaire hongroise sont devenues un test qui sépare les antistaliniens de ceux qui s'accrochent désespérément aux dogmes anciens. Le bref passage de M. André Stil à Varsovie a permis aux Polonais de prendre conscience du chemin parcouru depuis la fin de Staline. Plus d'un Polonais m'a dit, en s'étonnant lui-même : « *Et dire que moi, j'étais aussi comme ça il y a quelque temps !...* »

La conversation d'André Stil

On m'a cité une conversation typique de M. André Stil avec un dirigeant polonais.

« *Je ne peux pas comprendre pourquoi vous ne voulez pas accepter les avis des camarades soviétiques sur la composition de la direction de votre parti* », disait le rédacteur en chef de *L'Humanité*.

« *Parce que vous, vous accepteriez en France que les dirigeants soviétiques vous suggèrent les noms de ceux qui doivent siéger au bureau politique ou qui doivent en être éliminés ?* » a répondu le dirigeant polonais.

« *Bien sûr, nous prendrions cela comme le signe d'une aide paternelle !* » s'exclama Stil.

« *Est-ce que vous pouvez apporter la même aide aux dirigeants soviétiques et leur donner des conseils sur le choix des membres du bureau politique?* », demanda le Polonais.

« *Je me refuse à répondre à de telles questions* », dit Stil qui, décidément, se sentait en terrain ennemi.

Un autre dirigeant polonais a eu avec lui une conversation non moins révélatrice sur les rapports entre pays socialistes.

« *Supposons que la France et la Belgique soient toutes deux des pays socialistes, trouveriez-vous normal que des tanks français marchent sur Bruxelles pour maintenir au pouvoir une*

→

(1) Signant l'accord russo-polonais la semaine dernière à Moscou. A gauche, le maréchal Boulganine. Derrière, les dirigeants soviétiques, parmi lesquels on reconnaît Molotov et Mikoyan.

HOLMES

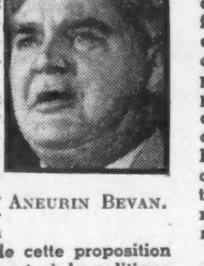
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.

CHAUDS ET LEGERS, telles sont les qualités des Pardessus français et importés qu'HOLMES vous invite à choisir dans la Collection la plus élégante de Paris

22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

IL FAUT TROUVER UNE VOIE NOUVELLE

par Aneurin BEVAN


ANEURIN BEVAN.

LA proposition russe d'une nouvelle conférence sur le désarmement sera vraisemblablement repoussée comme simple manœuvre de propagande. S'il en est ainsi, il faudra voir là un nouvel exemple des maladresses de la diplomatie occidentale. Sans doute la propagande est-elle un élément important de cette proposition qui vient à un moment où la politique soviétique est attaquée de toutes parts et où les dirigeants russes utilisent toutes les possibilités de diversion. Le fait qu'aucun sondage préalable n'ait été effectué pour déterminer la réaction probable des autres puissances confirme d'autre part que les Russes n'ont pas cru un seul instant que leurs propositions seraient prises en considération.

Mais l'Occident devrait maintenant connaître les méthodes soviétiques : la proposition russe s'adresse autant aux peuples qu'aux gouvernements. Si ce procédé peut paraître « grossier » à des Occidentaux habitués à des mœurs diplomatiques plus classiques, notre irritation ne doit pas nous masquer les réalités que recouvrent ces méthodes.

Une preuve de faiblesse

Je suis convaincu que le but des propositions soviétiques n'est pas seulement de propagande. C'est une erreur de considérer les dirigeants russes comme une bande de scélérats d'une égale noirceur et unanimement satisfaits de l'évolution actuelle de la politique soviétique. Tout indique au contraire, comme l'a noté le maréchal Tito, qu'il existe de profondes divergences d'opinion à l'intérieur du Kremlin. Le devoir de l'Occident n'est pas tant d'exploiter ces divisions que de favoriser par son attitude les éléments du gouvernement soviétique qui cherchent à revenir à la politique de coexistence pacifique.

Les violences verbales de M. Kroutchev ne doivent pas être prises pour argent comptant. Ses menaces ne sont pas une preuve de force mais de faiblesse. Depuis 1950, les puissances occidentales n'ont cessé de surestimer la puissance soviétique et n'ont pas su comprendre ce qu'elles considèrent comme « l'agressivité soviétique ». S'il ne fait aucun doute que la machine de guerre soviétique est une formidable organisation, rien n'indique que le peuple russe lui-même soit préparé à une guerre d'agression. Les récents événements ont montré que les tensions ne cessaient de croître à l'intérieur de la société soviétique.

Quelque chose de sérieux

Ce serait une grave erreur de croire que l'opposition à la politique soviétique ne se manifeste que dans les Etats d'Europe orientale. Elle s'exprime aussi en Russie même, bien qu'avec moins d'intensité faute de pouvoir s'appuyer sur le ferment du nationalisme. On doit cependant tenir pour acquis qu'une fraction importante de la société soviétique lutte d'une façon ou d'une autre pour une modification du régime.

Dans ces conditions, quelle doit être la politique de l'Occident ? Deux thèses s'affrontent. L'une consiste à ne rien faire et à attendre que le processus de désintégration s'étende de lui-même; l'autre, à fomenter des troubles dans les Etats limitrophes et en Russie elle-même afin d'ajouter aux embarras et aux difficultés des dirigeants soviétiques. Je considère ces deux politiques comme des crimes contre l'humanité.

Lorsque M. Kroutchev annonce qu'il est prêt à retirer les forces soviétiques des Etats satellites si les Américains font de même en Europe occidentale, il dit quelque chose de si sérieux, de si chargé d'espoirs, que nous ne pouvons pas l'ignorer. Les dirigeants russes sont parfaitement conscients de la nécessité de trouver une alternative à la politique de répression qu'ils appliquent en Hongrie. Gomulka lui-même peut craindre que son acceptation du maintien des troupes russes sur le sol polonais ne lui fasse perdre le soutien des masses populaires.

Une occasion

L'annonce de mouvements de troupes en Bulgarie, les déclarations fracassantes des dirigeants tchécoslovaques affirmant qu'ils approuvent entièrement la politique soviétique, prouvent simplement que l'agitation persiste. Le maréchal Tito se joint à cette foule anxieuse. L'arrestation de Milovan Djilas doit-elle être interprétée comme un geste de Tito pour se concilier les dirigeants soviétiques ? Djilas est en effet connu comme le critique le plus violent de la politique stalinienne. Mais comment Tito pense-t-il que l'Occident interprétera son action ? On nous avait fait croire que Djilas n'était rien; que son influence sur l'opinion yougoslave était si faible qu'il n'était même pas nécessaire de prendre des mesures contre lui. Aujourd'hui, il est arrêté et le monde entier voudra savoir pourquoi. A défaut de toute explication meilleure, cette arrestation doit être considérée comme un nouvel effort de Tito pour se réconcilier simultanément avec l'Union soviétique et les puissances occidentales.

Tous ces éléments offrent à la diplomatie occidentale une occasion comme elle n'en a pas eue depuis des années. C'est précisément parce que les perspectives paraissent si sombres que les possibilités qui s'offrent sont si grandes C'est parce que les gouvernements sont troublés, parce qu'ils doutent de leur politique passée et craignent pour l'avenir, qu'une chance leur est offerte de prendre un nouveau départ.

La réponse des Occidentaux aux propositions de désarmement soviétiques ne doit pas être purement négative. Ils doivent étudier des contre-propositions destinées non seulement à assurer un certain désarmement mais à permettre une refonte complète de leur politique.

La revision

M. Nehru a fait remarquer que le système actuel d'alliances et de traités était en train de s'effondrer. Le pacte de Bagdad est mort. Le pacte de Varsovie ne vaut guère mieux. L'OTASE n'a jamais vu le jour et l'OTAN continue de végéter. Que va-t-on mettre à la place de tout cela ? De nouvelles alliances ? Ou allons-nous réexaminer la situation d'un œil neuf et essayer de découvrir des formules correspondant mieux aux réalités de l'heure ?

Le président Eisenhower vient de s'engager à ne rien faire que par l'intermédiaire des Nations Unies. C'est une décision louable mais les Nations Unies peuvent rester une organisation stérile si les puissances qui la composent ne lui redonnent pas vie. Si le président Eisenhower veut échapper au reproche de chercher uniquement à éviter les ennuis au lieu de travailler activement à consolider la paix, il devra — soit par l'intermédiaire des Nations Unies, soit directement — chercher une nouvelle voie pour sortir de la dangereuse impasse dans laquelle les nations du monde se sont enfoncées.

A. B.

(Copyright «L'Express.»)

→

direction communiste impopulaire ? »

« Bien sûr. Surtout s'il y a un danger de contre-révolution dans ce pays », répondit de nouveau Stil.

« Dans ce cas, publiez ce que vous venez de dire dans L'Humanité *et nous allons voir quelle sera la réaction de vos camarades belges ou même français. »*

Le P.C. français et la Pologne

Des conversations de ce genre, on pourrait en citer à l'infini. C'était en permanence un dialogue de sourds ; et le rédacteur en chef du journal yougoslave *Borba*, qui a pu assister à quelques-unes d'entre elles, m'a exprimé son indignation devant l'attitude stupide prise par André Stil à Varsovie.

S'il n'y avait pas eu la visite du rédacteur en chef de *L'Humanité* dans la capitale polonaise, le rapport d'Etienne Fajon, il y a dix jours, et celui de Raymond Guyot, mardi dernier, auraient suffi à édifier les Polonais sur la connaissance que les communistes français ont des problèmes de l'Europe de l'Est.

Mais l'obstination stalinienne du parti communiste français n'est qu'un mince sujet d'inquiétude pour les Polonais. Ils sont certains que la partie essentielle se joue maintenant à Moscou, et qu'une déstalinisation profonde en U.R.S.S. portera un coup décisif aux staliniens de Paris. C'est pourquoi on s'est réjoui à Varsovie en apprenant que les étudiants moscovites avaient manifesté en portant le portrait de Gomulka, et que les journaux polonais et yougoslaves, qui avaient manqué pendant quelques jours dans les kiosques à Moscou, ont dû être réimportés devant la vague d'indignation provoquée par leur suppression.

K. S. K.

ALLEMAGNE

Au paradis des grévistes

(*De notre correspondant à Bonn.*)

DANS les foires du Schleswig-Holstein, l'Allemagne du Nord, les enfants se voient distribuer depuis plusieurs semaines des bons gratuits pour un tour de manège, un « hot dog », un sac de bonbons. Ceux qui les leur tendent ne sont pas des forains ; à leurs vêtements, à leurs mains calleuses et lourdes, on reconnaît des ouvriers. Et les enfants que cette générosité étonne trouvent au dos des vignettes ce poème inattendu:

Ton argent de poche est bien [maigre
Mais raisonnable tu seras
Car c'est aussi pour toi que ton [papa fait grève
Et cela, tu le comprendras.

Depuis le 24 octobre, en effet, 32.000 métallos du Schleswig-Holstein sont en grève. Attendu, préparé pendant des mois, ce conflit est la plus sévère épreuve de force entre patronat et syndicats ouvriers depuis 1945.

Le bon terrain

Les syndicats ont bien choisi leur terrain. Evitant d'affronter les géants de la Ruhr, ils ont déclenché l'offensive dans la province reculée du Schleswig-Holstein où les entreprises sont plus petites, moins rentables, plus vulnérables. Les revendications ouvrières leur avaient été transmises le 21 avril dernier : versement intégral du salaire pendant six semaines en cas de maladie ; allongement des congés payés ; versement pendant ces congés d'une prime de vacance de 750 francs par jour.

Décidés à ne pas céder, les patrons firent trainer l'affaire afin de pouvoir se préparer à la lutte.

« Nous devons dire une bonne fois « non » aux syndicats », déclara le président de la Fédération du Patronat allemand, M. Berg. Et il demanda aussitôt à toutes les entreprises de contribuer bénévolement à la constitution d'un formidable trésor de guerre. Les houillères, par exemple, doivent verser un pfennig (un franc) par tonne de charbon extraite. Ces fonds permettent aujourd'hui aux patrons du Schleswig-Holstein de régler leurs frais fixes et même les dédommagements dus à leurs clients pour retard dans les livraisons.

Mais leurs adversaires ne sont pas moins riches. A l'argent des patrons, les syndicats opposent leurs immenses ressources financières: les six millions de membres de la Confédération des syndicats allemands (centrale unique) versent en effet une cotisation minimum de 500 francs par mois.

Signe de la prospérité allemande, on dépense sans compter, d'un côté comme de l'autre, pour gagner cette bataille décisive.

« Joyeux Noël ! »

« Joyeux Noël ! », ont crié les ouvriers à leurs employeurs en quittant le travail le 23 octobre. Ils savaient que la grève serait longue et qu'ils avaient les moyens de « tenir ».

Non seulement les syndicats versent aux grévistes des secours qui atteignent parfois les deux tiers du salaire mais ils ont monté une fantastique « opération Père Noël ». L'ennemi n° 1 des grévistes — la misère — ayant été vaincu, il s'agissait de combattre le second: l'ennui des journées vides, la lassitude, le découragement.

A Kiel, à Lübeck, à Rendsburg, huit salles de cinéma ont été louées par le « comité de grève ». A partir de 9 h. 30 du matin, des séances gratuites sont données pour les grévistes et leurs épouses. Pour ceux qui habitent la campagne, des projections également gratuites sont organisées dans les cafés de village, le matériel étant apporté par camion.

La troupe d'un excellent cabaret de Berlin-Ouest, « Les Frontaliers », a été engagée pour toute la durée du conflit et présente tous les soirs un programme spécialement composé pour l'occasion, « La grande parade de la grève », au cours duquel les patrons sont sévèrement malmenés. Aux applaudissements du public, les chansonniers dénoncent le scandale des confortables pensions versées aux anciens nazis alors que l'on refuse aux travailleurs les quelques francs supplémentaires qui leur permettraient de prendre des vacances au soleil. Le syndicat de la métallurgie est allé jusqu'à engager un chanteur et un orchestre de jazz.

Travail au jardin

Mais le succès d'une grève dépend dans une large mesure de l'attitude et du moral des femmes. Rien ne les exaspère plus que de voir leur homme désœuvré rôder autour d'elles dans la maison. Le grand maître de la grève, Herbert Sührig, ne les a pas oubliées. Dans le quotidien « Nouvelles de la grève », spécialement édité par les syndicats, il a lancé une campagne sur le thème : « Les collègues » (on ne dit pas « camarades ») « doivent travailler au jardin ».

Pour permettre aux femmes d'échapper quelques heures à leurs maris, on a organisé pour elles des « causeries » avec café et gâteaux gratuits, un théâtre de marionnettes assurant pendant ce temps la distraction des enfants.

Ni les patrons ni les grévistes ne semblent pressés et aucune tentative sérieuse n'a été faite pour reprendre les négociations. Il s'écoulera longtemps avant que les réserves de l'un ou l'autre camp commencent à s'épuiser et chacun estime que « la grève verra la nouvelle année ».

MOYEN-ORIENT

Le colonel abat ses atouts

LORSQUE M. Dag Hammarskjoeld (prononcez H. ou Amarcheulde) débarqua lundi dernier sur l'aérodrome de New-York au retour de sa mission au Caire, les journalistes eurent la surprise de se voir renvoyer presque brutalement par cet homme connu pour sa placidité et sa correction exemplaire. Le secrétaire général de l'O.N.U. était de fort mauvaise humeur. Il n'avait rien obtenu au Caire

AGRESSION MANQUEE

La veuve de l'amiral Thomas de Miseyne vit retirée dans un château poitevin. Profitant de l'absence des domestiques un malandrin réussit l'autre nuit à pénétrer jusque dans la chambre de la vieille dame qui, courageusement, fit face à son adversaire en braquant sur lui la lumière de son boîtier Wonder. Craignant sans doute d'être reconnu celui-ci n'insista pas et prit la fuite. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Adjud. Ch. Not. Paris 18 décembre, 14 heures

MAISON A PARIS - 16e
25, RUE DE L'ANNONCIATION

REVENU ANNUEL - 667.464 FRANCS
MISE A PRIX 7.500.000 FRANCS

S'adr. Me **DELAPALME**, not. Paris, 28, rue Scheffer, dépos. cahier charges, Pr vis. sur pl.

de ce qu'il était allé y chercher et il avait trouvé en face de lui un interlo-cuter deux problèmes avec Nasser : découragé.

Le secrétaire de l'O.N.U. venait discuter deux problèmes avec Nasser : celui du rôle de la force internationale de l'O.N.U. et celui des conditions de la remise en état du canal de Suez. Selon la thèse occidentale, les troupes de l'O.N.U. devaient rester en Egypte jusqu'au règlement final du conflit israélo-égyptien et contrôler tous les travaux de déblaiement du canal. De son côté, Nasser soutenait que la force des Nations Unies ne devait être qu'un corps d'observateurs chargé de surveiller le retrait des troupes françaises, anglaises et israéliennes.

Le Bikbachi, oubliant apparemment que M. H. venait négocier au nom d'une organisation internationale qui avait pris la défense de l'Egypte, le traita comme un représentant des « agresseurs » occidentaux et le prit tout de suite de très haut.

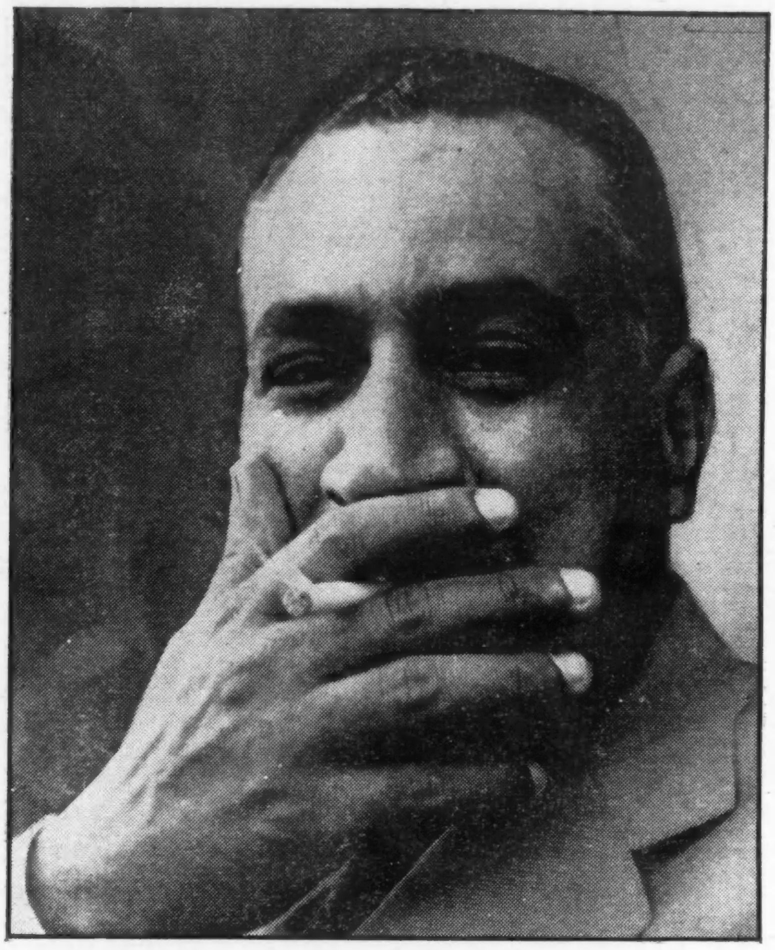
« *Vous pourrez dire aux Français et aux Anglais*, lui dit-il en substance, *qu'ils gaspillent leur énergie. L'Egypte ne fera aucune concession car elle a tous les atouts dans son jeu. Toute tentative pour nous imposer une solution dont nous ne voulons pas sera brisée par les Russes. Moscou ne peut pas se permettre de nous abandonner. La menace d'une intervention soviétique a déjà suffi à stopper l'opération militaire franco-anglaise. Elle suffira une seconde fois à nous assurer un règlement favorable. Quant à l'Amérique, elle ne peut pas se retourner contre nous. Il s'agit pour elle de « sauver les meubles » au Moyen-Orient car elle est la seule puissance encore capable d'y préserver les positions occidentales. Le jeu de la France et de l'Angleterre a définitivement échoué. Le Pacte de Bagdad est mort. Les Russes nous renouvellent chaque jour leurs offres d'aide et leurs promesses d'appui.*

« *Nous ne voulons pas faire de l'Egypte un satellite de l'U.R.S.S. mais le gouvernement américain le veut encore moins que nous. Nous comptons sur lui pour nous éviter cette fâcheuse extrémité.*

« *Nous ne pensons pas que les puissances occidentales soient décidées à risquer une guerre mondiale pour garder le contrôle du canal de Suez, mais — comme M. Dulles en son temps — nous sommes décidés à aller « jusqu'au bord du précipice » pour obtenir ce que nous voulons.* »

La mission de l'O.N.U.

M. H. négocia quand même et ses efforts aboutirent à « l'accord » qu'il rapporta à New-York : la plus grande partie de la force internationale de l'O.N.U. serait stationnée sur la frontière israélo-égyptienne (pour une durée non précisée) mais un petit contingent de cette force serait détaché sur le canal de Suez pour surveiller sa remise en état (en quels points ? pour combien de temps ? autant de questions sans réponse).



LE COLONEL NASSER.
« *Vous pourrez dire aux Français...* »

L'HOMME DE LA SEMAINE

Bevan le rebelle

LE mardi 20 novembre, Londres a été frappée par deux grandes nouvelles.

Dans la même journée on apprenait en effet la démission de Sir Antony Eden et la désignation dans le « shadow cabinet » (1) de M. Aneurin Bevan au Foreign Office. Cette coïncidence prend l'allure d'un symbole. Elle annonce un tournant décisif dans la vie politique anglaise et probablement internationale.

Le matin, un communiqué de Downing Street annonçait que le premier ministre britannique quittait provisoirement le pouvoir sur ordre de ses médecins. Sir Anthony Eden, âgé de 59 ans, s'est distingué comme brillant second de Churchill ; il est également célèbre dans le monde entier pour son élégance. En tant que chef de gouvernement, il a déçu même ses plus ardents partisans. Depuis quelque semaines, il a réussi à dresser contre lui les principaux membres de son propre cabinet, l'unanimité des travaillistes et la plupart des dirigeants du Commonwealth. Fidèle partisan de l'alliance anglo-américaine, il a vu l'Amérique blâmer la Grande-Bretagne et s'écarter d'elle.

L'homme a vécu depuis quelques jours un véritable drame, mais la vie politique ne connaît pas de sentiment. On ne peut pas être premier ministre quand on n'est plus en « speaking terms » avec les membres les plus importants du gouvernement, avec les premiers ministres du Commonwealth et pratiquement avec le gouvernement des Etats-Unis. On conçoit que, dans de telles conditions, la santé d'un homme — même solide — fléchisse. Mais on ne croit pas qu'il puisse revenir au pouvoir une fois guéri. Le soir même, dans les milieux bien informés de Londres, on savait déjà les résultats du vote secret du groupe parlementaire travailliste, qui devait élire justement son équipe dirigeante : le « shadow cabinet ».

Triomphe

Le poste de leader n'était pas mis en question, puisque M. Gaitskell, qui a succédé à lord Attlee au mois de février dernier, est accepté par l'ensemble du parti travailliste. Mais il s'agissait de savoir quelle serait son équipe et avec qui il constituerait le gouvernement travailliste qui, croit-on à Londres, sera au pouvoir d'ici six mois. C'est un homme de 59 ans, le contraire de sir Anthony Eden par ses origines, son caractère et sa manière d'être, qui vient d'être élu au poste-clé de ministre des Affaires étrangères du « shadow cabinet » : Aneurin Bevan a vécu le soir du 20 novembre son grand triomphe.

Il y a dix-huit mois, le même groupe parlementaire qui, aujourd'hui, l'ovationne et compte sur lui pour être l'animateur du prochain gouvernement travailliste, le bannissait de ses rangs. Les mêmes journaux qui lui tressent aujourd'hui des couronnes le désignaient depuis des années comme l'homme à abattre, comme « un dangereux démagogue ». Les mêmes dirigeants syndicaux et travaillistes qui lui donnent aujourd'hui raison et s'inspirent de son exemple s'appliquaient à dénoncer ses « idées pernicieuses » et annonçaient périodiquement son « suicide » politique.

Il y a peu de gens dans l'histoire de l'Angleterre qui, dans un laps de temps aussi bref, ont réussi un tel redressement de leur position. Les commentateurs politiques retrouvent soudain aujourd'hui une phrase prophétique de Lloyd George à propos de Bevan, qu'ils cessent de considérer comme un simple lapsus.

Prophétie

C'était en 1929. La victoire électorale du Labour Party avait permis l'accession à la Chambre des Communes d'un certain nombre de députés jeunes et inconnus. Parmi eux se trouvait le représentant des mineurs du Pays de Galles, âgé de 32 ans à peine, Aneurin Bevan. Ces novices, peu rompus à l'escrime verbale des Communes, se gardaient bien de prendre la parole et de s'attaquer aux grands « debaters » de Westminster. Quand, le 5 février 1930, on discuta de la situation dans l'industrie charbonnière, Aneurin Bevan se leva pour prendre la parole. Il s'adressa aux deux plus remarquables orateurs de la Chambre des Communes « The Right Hon. Gentleman the Member for Epping (Mr. Churchill) et « The Right Hon. Gentleman the Member for Carnavon Boroughs (Mr. Lloyd George) ». La Chambre, étonnée, écouta dans un silence total le discours du jeune Gallois et attendait la réplique des « deux grands ». Mais il n'y eut pas de réplique. Churchill dédaigna une polémique avec un inconnu, mais Lloyd George déclara simplement :

« *Nous venons d'entendre le futur Premier ministre de Sa Majesté !* »

Bevan lui-même, à cette époque, ne croyait pas à son avenir dans cette Chambre des Communes, froide et aristocratique ; il n'imaginait pas que, quelques années plus tard, il serait déjà le successeur de Lloyd George et de Churchill comme l'orateur politique le plus redoutable de Grande-Bretagne.

Tout était contre lui : fils d'un mineur d'une petite ville du Pays de Galles, Tredegar, il était non seulement pauvre, mais encore bègue. A l'âge de treize ans déjà il travaillait dans la mine et, de cette jeunesse, il n'a gardé qu'un souvenir qu'il a décrit plus tard lui-même :

« *Il existe une fatigue qui vous conduit à la stupeur, qui reste en permanence en vous et qui forme un affreux et persistant tableau de fond dans votre conscience. C'est la fatigue du mineur, et surtout celle d'un garçon de quatorze ou quinze ans qui s'endort le soir au milieu d'un dîner pour se réveiller quelques heures plus tard, constatant que sa soirée est finie, qu'il n'a plus rien devant lui qu'un autre jour de travail forcené...* »

Mais Bevan avait une force animale. Il ne s'est pas laissé abattre, ni par le travail surhumain, ni par l'infirmité. Bientôt, on le voit venir à des réunions de mineurs. Et, sans craindre le rire que soulèvent toujours les bègues, il veut parler à tout prix. Il s'est rendu compte qu'il prononce plus facilement certains mots que d'autres ; toute intervention publique devient pour lui un exercice intellectuel extraordinaire : il doit non seulement préciser sa pensée, mais encore chercher à tout moment les mots sur lesquels il ne bute pas.

Caractère

Comment Bevan a-t-il vaincu son infirmité ? On ne le sait toujours pas. Les hypothèses les plus variées circulent à ce sujet, mais une chose est certaine : c'est à force de volonté personnelle et grâce à une énergie remarquable qu'il a réussi à vaincre ce handicap.

De même, c'est à force de caractère et de travail que cet homme, qui n'avait reçu pratiquement aucune instruction, a pu étudier les problèmes les plus complexes des sciences économiques, sociales ou philosophiques ; plus d'une fois, par la suite, il s'est montré plus érudit que ses adversaires conservateurs, qui avaient été élèves d'Eton, d'Oxford ou de Cambridge.

Mais la carrière politique d'Aneurin Bevan ne résulte pas uniquement de sa capacité à assimiler dans les conditions les plus difficiles les théories déjà établies. Issu du peuple, pensant toujours comme le peuple, il est devenu son porte-parole, mieux que tout autre dirigeant travailliste ou syndicaliste en Grande-Bretagne. Plus d'une fois son non-conformisme et ses prises de position ont scandalisé l'Angleterre officielle. Il a été banni même du parti travailliste et la menace d'une nouvelle expulsion l'a accompagné tout au long de sa carrière politique. Mais plus le sommet s'indignait contre lui, plus la base du parti l'adoptait chaleureusement. Il est devenu en quelque sorte la conscience du Labour Party.

En 1937, quand, pour la première fois, la direction du parti travailliste a jeté les foudres de l'excommunication contre « les déviationnistes de gauche », les militants de base étaient encore trop désorientés et trop faiblement organisés pour pouvoir les défendre. Sir Stafford Cripps, Aneurin Bevan, John Strachey et George Strauss ont été exclus pour leur campagne en faveur du front unique contre le fascisme et la guerre. Quelques mois plus tard, on s'était rendu compte que c'étaient les déviationnistes qui avaient raison, et c'est à eux que le Labour Party devait faire ap- →

(1) En Grande-Bretagne, le parti dans l'opposition constitue un « gouvernement » — le « shadow cabinet » — qui est appelé au pouvoir en cas de changement de majorité par de nouvelles élections.

ÉTABLISSEMENTS
G. ECREPONT
Textiles bruts et manufacturés
Toiles à drap - Linge de Maison
•
16, av. de la République
PARIS - XIe

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

Pour votre ORGANISATION COMPTABLE consultez
Kalamazoo
Une de nos solutions :
Gagner 70 % sur le temps consacré hier à l'établissement de la paye.
Votre résolution : Connaître
Kalamazoo
et adopter la solution
KALAMULTY
Sans engagement prenez dès aujourd'hui un rendez-vous :
AVRon 26-81 - Postes 46 ou 47
51, rue Emile - Zola
MONTREUIL (Seine)

pel quand les responsabilités gouvernementales lui ont échu.

En 1955, quand, pour la deuxième fois, le groupe parlementaire travailliste a exclu Bevan et a proposé de le rejeter du parti, quatre des syndicats anglais les plus combatifs (les cheminots, les mineurs, les métallurgistes et les ouvriers de distribution) y ont mis leur veto. Malgré toute leur puissance administrative, les dirigeants du parti travailliste ont dû reculer devant les conséquences d'une telle exclusion.

Au cours des dix-huit ans qui séparent ces deux moments symboliques de l'histoire du Labour Party, Bevan a su s'affirmer comme leader d'une tendance véritablement socialiste à l'intérieur du mouvement. Car le Labour Party était dès son origine une sorte d'alliance contre l'aile syndicaliste, l'aile coopérative, et celle des militants politiques, ouvriers et intellectuels. Sa structure actuelle reflète d'ailleurs cette composition hétérogène et tout au long de son histoire un conflit a existé entre les pragmatiques, prudents, et les idéalistes, audacieux.

Des hommes comme Mac Donald ou Ernest Bevin sont devenus de véritables symboles de la première tendance, tandis que Sydney Webb, Harold Laski ou sir Stafford Cripps représentaient avec éclat la seconde. Bevan a pris la succession de ces trois grands du travaillisme contemporain au moment le plus difficile que le Labour Party ait connu.

Démission

C'était en 1950 ; après cinq ans de pouvoir, les travaillistes avaient épuisé les points de leur programme établi depuis le début du siècle et se trouvaient dans une impasse. Sous le gouvernement Attlee, ils avaient « aménagé le système capitaliste pour favoriser les travailleurs ». Toute nouvelle progression dans la voie réformiste devait obligatoirement mettre en question l'existence même du système social établi en Angleterre. Ils hésitaient à faire ce pas. Mais « qui ne progresse pas recule ». En fait, malgré leurs affirmations sur la nécessité de consolider les conquêtes sociales, l'immobilisme de la direction du Labour Party mettait en danger ses propres réalisations.

Aneurin Bevan et quelques-uns de ses amis étaient depuis longtemps en désaccord avec le caractère timoré d'Attlee. Sur plusieurs points importants de la politique anglaise d'après guerre, Bevan s'était opposé aux avis de la majorité. En 1948, un conflit violent éclata entre lui et Ernest Bevin, qui s'opposait à la création de l'Etat d'Israël. C'est après une bataille épique, après avoir menacé de démissionner, et après avoir démontré l'erreur de la plupart des experts de la Défense nationale et des Affaires étrangères, qu'il a réussi à infléchir la décision dans son sens. Même pour le service de santé, qu'il a mis sur pied et qui est aujourd'hui l'orgueil du parti travailliste, Bevan se heurtait à des résistances au sein du gouvernement Attlee. Il avait pour lui dans toutes les grandes circonstances l'appui de sir Stafford Cripps ; le standing intellectuel et le prestige moral de celui-ci permettaient *in extremis* d'éviter une rupture. Quand Cripps quitta le gouvernement et quand les problèmes à résoudre devinrent de plus en plus aigus, le départ de Bevan est apparu comme inévitable.

En avril 1951, Aneurin Bevan, Harold Wilson et John Freeman démissionnaient avec éclat du gouvernement Attlee. Quelques jours plus tard, ils publiaient « One way only », message socialiste adressé au parti travailliste et à l'Angleterre.

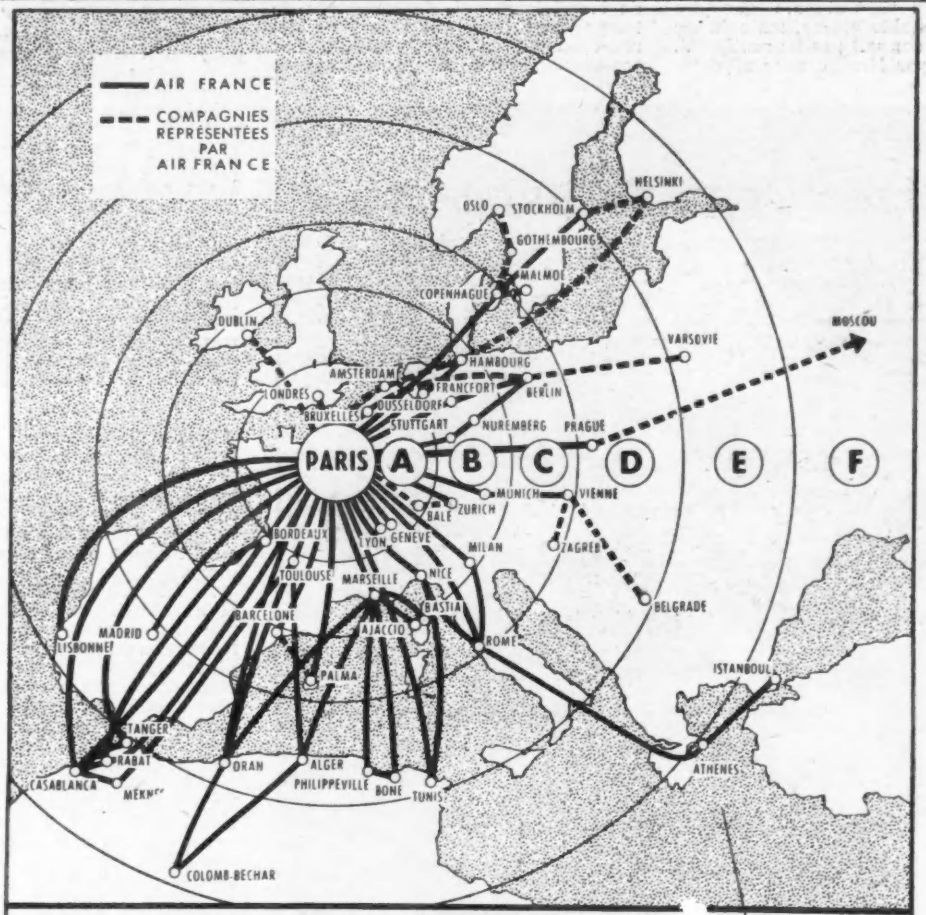
C'était le début d'une vaste campagne de propagande qui dépassa rapidement les frontières de la Grande-Bretagne et qui suscita un espoir nouveau un peu partout dans le monde, en Asie avant tout, et dans les milieux de gauche de l'Europe occidentale. C'était la naissance du bevanisme.

Doctrine

Les principes énoncés par Bevan dans ses articles, ses discours et bientôt son ouvrage (« Pour que cesse le règne de la peur ») étaient la réaffirmation de la foi socialiste et contenaient une analyse serrée de la situation mondiale de la deuxième moitié du XX[e] siècle. L'ancien mineur gallois était le premier à attirer l'attention du monde sur les problèmes des pays sous-développés ; à expliquer que la vraie compétition entre l'Occident et le bloc soviétique est d'ordre économique et non militaire et que, par conséquent, l'aide accordée aux pays qui vivent dans la misère est plus efficace dans la lutte contre l'influence du stalinisme que les programmes de réarmement. Il affirmait avec force que ni le bloc soviétique ni l'Amérique capitaliste n'avaient trouvé une réponse aux aspirations des travailleurs et aux problèmes complexes que pose l'économie moderne. Cette réponse, seule le socialisme démocratique peut la donner. C'est pourquoi il lance un appel au parti travailliste, le plus grand parti socialiste du monde, pour qu'il sorte de son immobilisme et qu'il entreprenne une nouvelle série de réformes destinées à transformer radicalement la société anglaise. D'abord, disait-il, il nous faut changer le régime de la propriété par de nouvelles nationalisations de toutes les industries-clés, à commencer par l'acier et le pétrole ; ensuite, il nous faut plus de planification économique, plus d'égalité dans la distribution du revenu national, plus d'audace dans la réforme de l'enseignement. Il faut en finir une fois pour toutes avec le rêve de l'ancien empire et aider partout les peuples coloniaux à accéder le plus rapidement possible au stade du Commonwealth.

Ce programme s'est heurté à une résistance farouche de la direction officielle du parti travailliste et des grands syndicats. On l'a proclamé démagogique, irréaliste et susceptible de ruiner les chances électorales du Labour Party. Seulement, les détracteurs de Bevan n'avaient rien à lui opposer dans la lutte des idées, parce qu'ils n'en avaient pas. Ces partisans de la « consolidation » se sont attaqués alors à l'homme et ont déclenché une campagne de dénigrement systématique, dont peu d'hommes dans la vie politique anglaise ont été victimes.

> « *Ce que veut Bevan, c'est le pouvoir. Ses arguments socialistes ne sont qu'un paravent pour couvrir ses ambitions personnelles* » — tel était le mot d'ordre lancé par « *Transport House* » (2) et repris en écho dans toute la grande presse anglaise. « *Il ne respecte pas les règles de la vie politique de no-*



LES TARIFS INDIQUÉS POUR CHAQUE ZONE SONT LES TARIFS MAXIMA ALLER ET RETOUR

A	B	C	D	E	F
1 H 20	2 H 30	3 H	4 H	5 H	6 H
12500 F	22500 F	32500 F	50000 F	75000 F	135000 F

L'EUROPE
ET L'AFRIQUE DU NORD
"Banlieue" de PARIS

Pour les passagers d'AIR FRANCE, l'Europe est réduite aux dimensions d'une province. Ses principales capitales sont réellement à quelques heures de chez vous. Jugez-en par vous même, chacune d'elles se situe dans une zone pour laquelle le tableau ci-dessus vous donne par zone de tarif les temps moyens de vol.

Adressez-vous à AIR FRANCE, RGP PM 13
119 Champs-Elysées - PARIS
vous recevrez son nouvel horaire de poche où se trouve condensé d'une façon pratique, l'essentiel des renseignements nécessaires pour vos déplacements. Il facilitera vos démarches auprès de votre Agent de Voyages ou des Agences AIR FRANCE.

AIR FRANCE L'A CONÇU ET RÉALISÉ POUR VOUS.

AIR FRANCE
LE PLUS GRAND RÉSEAU DU MONDE

à la pointe du progrès

Création J. STARR

tre pays, ni la solidarité travailliste. Il ose critiquer les leaders « bien-aimés » du mouvement, comme Attlee et Morrison, parce qu'il les jalouse » se lamentaient tour à tour le « Daily Mirror » et le « Daily Herald ».

Il y avait une apparence de vérité dans cette campagne de calomnies. Bevan effectivement n'a jamais respecté les règles sacro-saintes de la tradition politique anglaise et ne s'est jamais arrêté devant le prestige de l'autorité établie. Ce n'est pas par hasard que même pendant la deuxième guerre mondiale il était pratiquement le seul député à la Chambre des Communes à dénoncer les incohérences et les faiblesses de la politique churchillienne, de même que, plus tard, il a plus d'une fois ridiculisé Attlee pour sa prudence et son manque d'envergure.

La base

Grand, massif, les yeux bleus enfoncés sous des sourcils broussailleux, il s'enflammait en écoutant les arguments de mauvaise foi de ses adversaires ou même de ses partenaires à la Chambre des Communes. Quand il se levait — le Right Hon. Member for Ebbe - Vale — la Chambre se taisait automatiquement. On le savait sans pitié dans ses discours, toujours spontané, toujours brillant, toujours plein d'ironie. Même Churchill qui, pendant de longues années, fut sa victime préférée, reconnaissait à ce grand Gallois un talent et une énergie que probablement aucun travailliste n'a jamais eus depuis que le parti a des représentants à Westminster.

Mais la bataille bevaniste ne se jouait pas sur le plan parlementaire. Le vrai terrain de l'épreuve était les sections du parti et les syndicats. La base du parti — les militants inscrits dans les sections locales — avait adopté avec enthousiasme le programme de Bevan dès le lendemain de sa démission du gouvernement Attlee. En 1952 déjà, sur 1 million 200.000 voix dont disposaient les militants de base au congrès, 1 million 100.000 étaient allées à Bevan. Les hommes connus seulement pour leur « bevanisme » avaient été préférés aux autorités du parti et Morrison en personne avait été battu par Ian Mikardo, député obscur, mais bevaniste.

Mais le Labour Party est dominé par les grands syndicats. Ils disposent d'un « bloc-vote » (3) au congrès et quel que soit le sentiment des militants ils peuvent toujours barrer la route à un dirigeant qu'ils redoutent. C'est pour cette raison qu'en 1953, à Margate, Bevan prépara une surprise à toute l'Angleterre :

« *Je ne siégerai plus dans l'exécutif du parti travailliste parce que je n'ai pas de temps à perdre en discussions futiles. Le vrai pouvoir dans notre parti ne se trouve pas au Comité Exécutif, mais ailleurs, et je vais le chercher là où il se trouve. Et je déclare aux dirigeants syndicaux, en premier lieu au camarade Jones (représentant des mineurs), que dans vos votes au Congrès travailliste, vous trahissez la volonté des membres de vos syndicats !* »

C'était la guerre ouverte déclarée aux Trade Unions.

Optimisme

« C'est l'erreur la plus monumentale de sa carrière politique. Il a commis un suicide » — tel fut le verdict unanime de ses adversaires et même ses amis étaient profondément pessimistes sur ses chances de vaincre la plus puissante machine politique d'Angleterre : les syndicats.

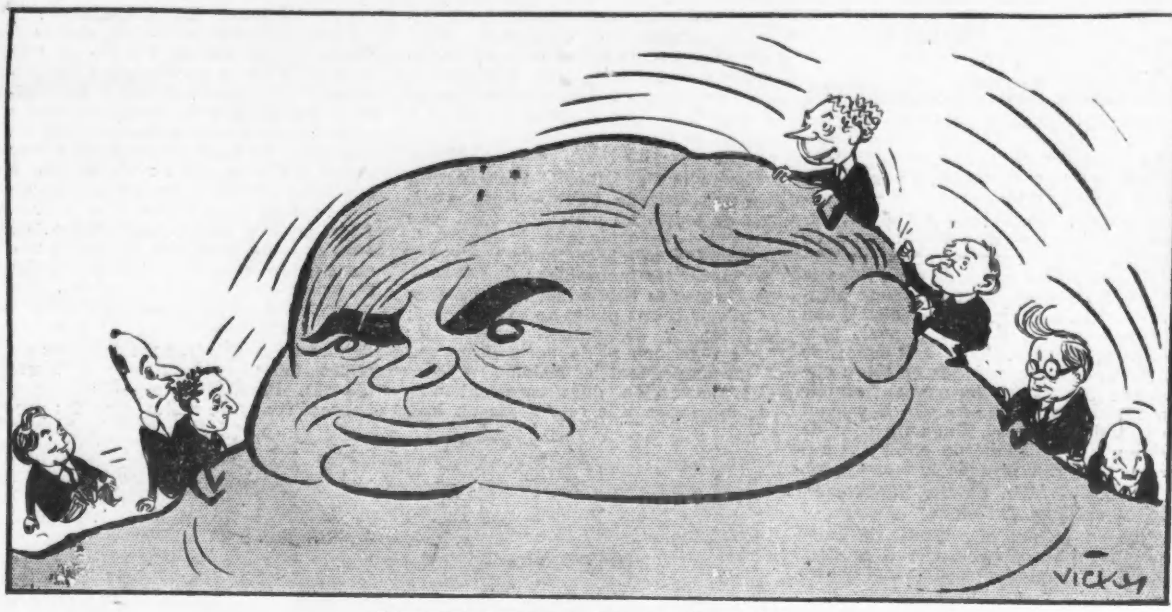
Cependant, plus d'un lieutenant du mineur gallois était prêt à reconnaître que Bevan avait raison dans son analyse politique, qu'il avait adressé un message d'espoir au mouvement travailliste, mais qu'il était personnellement trop haï et trop redouté pour pouvoir participer à la mise en œuvre de ses idées. On commençait à croire que le bevanisme se ferait sans Bevan.

Lui seul gardait un optimisme total. A ses proches amis, dans sa ferme, près de Londres, il déclarait un jour :

« *C'est une affaire de trois ans. Devant la pression de la base, même les grands syndicats vont fléchir. Devant l'évolution de la*

(2) Siège du Labour Party à Londres.

(3) Les chefs de syndicats disposent des voix de la totalité de leurs adhérents pour voter comme ils l'entendent.



- LA TERRE TREMBLE AU PAYS DE GALLES (*).
par Vicky

du parti sera obligée de tourner à gauche. Le Labour Party, en 1956, sera de gauche ou ne sera plus une force politique dans le pays. »

Seule la politesse empêchait ceux qui l'écoutaient de répondre qu'il pre-

lui. Et ce fut une ovation comme jamais aucun leader travailliste n'en eut.

Que s'était-il passé au juste pendant ces trois ans ? La droite travailliste et syndicaliste a dépensé le meilleur de son énergie pour lutter contre

me « dévoré d'ambition », cet « éternel rebelle », Bevan, ne cherchait pas à éterniser des luttes personnelles et n'était pas du tout avide d'honneurs. Ce qui lui importe, c'est que le Labour Party transforme l'Angleterre et prouve ainsi au monde que seul le socialisme démocratique est une solution aux aspirations de millions de gens partout. Que ce travail soit fait avec Gaitskell à la tête ou avec tout autre, peu importe. Ce sont les actes des dirigeants et non leurs attitudes passées qui comptent.

Renouveau

Le gouvernement conservateur en Angleterre est discrédité ou en voie de désagrégation. Il n'a pas su réaliser ses promesses électorales de 1955 et il a plongé l'Ile britannique dans une nouvelle crise dont les conséquences se font sentir de plus en plus tous les jours. De nouvelles élections sont — de l'avis de tous les spécialistes — inévitables dans un proche avenir, et la victoire du Labour Party est plus certaine qu'elle ne l'a jamais été dans le passé.

Dans quelques semaines probablement la Grande-Bretagne aura de nouveau un gouvernement socialiste à sa tête, un gouvernement décidé à faire la politique socialiste et non pas seulement à en porter l'étiquette. Ce sera là le grand mérite de celui qui a été le défenseur le plus ardent du courage et des principes de gauche en Angleterre, qui n'a pas reculé devant les obstacles, qui ne s'est pas laissé décourager par les attaques et les calomnies et qui a su maintenir un contact étroit avec les masses ouvrières anglaises. « Nye » Bevan, idole de la classe ouvrière anglaise, peut être demain l'inspirateur d'un grand renouveau social en Angleterre et aussi dans le monde.

K.-S. KAROL.

(*) Ce dessin date du 24 avril 1951, jour où la démission de Bevan du gouvernement Attlee a bouleversé tout le parti travailliste.

(**) Le 7 mars 1952 Bevan, dans un grand discours aux Communes, se prononce contre le réarmement.

HOMMAGE A BEVAN.
par *Leonardo du Vicky* (**).

situation intérieure et internationale, même la direction officielle nait ses désirs pour des réalités. Pourtant, c'est son instinct politique extraordinaire qui, tant de fois au long de sa carrière, lui avait permis de voir juste, qui, encore une fois, eut raison contre le pessimisme de la plupart de ses amis.

En octobre 1956, de nouveau à Margate, Bevan a été élu trésorier du parti avec plus de quatre millions de voix, dont trois millions provenaient des grands syndicats, cheminots et mineurs en tête. M. Jones a voté pour Bevan, pour lui barrer le chemin de la direction du parti. Mais obnubilée par cette bataille contre l'homme, elle perdit de vue que la base du parti lui échappait de plus en plus, que les ouvriers anglais glissaient vers la gauche, qu'ils écoutaient de plus en plus celui qui était le seul à faire une analyse politique exacte de la situation. Au lendemain de la démission d'Attlee, l'alliance des Trades Unions et de la machine travailliste réussit à mettre un homme à eux à la tête du mouvement. Gaitskell est devenu leader du Labour Party. Mais il s'est trouvé aussitôt au sommet d'une pyramide dont la base était ailleurs. Il n'avait pas d'autre choix que de suivre l'impulsion du mouvement. Le Labour Party a retrouvé sa foi socialiste.

Du coup, on s'aperçut que cet hom-

Vient de paraitre
UN NUMERO EXCEPTIONNEL
DE
CLARTE ET LA NOUVELLE CRITIQUE
LES INTELLECTUELS COMMUNISTES TÉMOIGNENT
ARTICLES ET TEMOIGNAGES DE
Aragon - G. Besse - P. Daix - L. Daquin Ch. Dobzynski - L. Durey - A. Fougeron J. Fréville - L. Frühling - R. Garaudy Guillevic - J. Kanapa - J. Kosma - J.Marcenac - J. Nordman - J. Orcel - M. Politzer - G. Salendre - B. Tazlitzky, etc. etc.
20 pages : 40 fr.
Si vous ne le trouvez pas à votre kiosque habituel, demandez-le à la librairie des E.F.R., 24, rue Racine - PARIS (6e)

FAITS DIVERS

La mère au bois dormant

LORSQU'ELLE se réveilla, dimanche dernier, dans la matinée, Mrs Ellen Moore, 23 ans, regarda avec étonnement autour d'elle. Les murs de la chambre étaient blancs, des inconnues souriantes, vêtues de blanc, entouraient son lit. Elle n'était pas dans la chambre à coucher de sa maison de Lynn Road, à Newcastle... Dans le fond de la chambre un homme pleurait de joie et cet homme c'était son mari Kenneth. Mais il y avait plus étonnant encore. Elle s'était endormie avec une bonne nouvelle en tête : elle attendait un bébé. Au moment où elle allait en parler à Kenneth, il y avait eu quelque chose... Dans un coin de la chambre blanche un enfant se mit à pleurer. Elle regarda le nouveau-né.

— *Mais,* dit-elle, *il est merveilleux, je l'adore.*

En un instant elle venait de comprendre que ce bébé, c'était le sien. Mais il lui fallut plus de vingt-quatre heures pour admettre qu'elle était restée 169 jours dans le coma. Le drame de la « Belle au bois dormant » débuta il y a cinq mois. Un accident Ellen Moore bavardait avec une amie lorsqu'il y eut une détonation. La chaîne qui maintenait des troncs d'arbres sur un camion lourdement chargé venait de casser. Ellen Moore, seule, fut touchée gravement. Au Newcastle General Hospital, Ellen fut opérée par un des grands chirurgiens anglais, le docteur Rowbotham.

Une chance sur un million

Bien que l'opération ait été un succès, Ellen Moore restait une condamnée à mort : on lui avait sauvé ce qui pouvait être sauvé de son cerveau mais elle était plongée dans le coma.

— *Elle n'a pas une chance sur un million de survivre,* estimèrent les médecins qui la soignaient.

Pourtant Ellen Moore ne mourut pas. Son enfant se développait normalement.

D'abord déconcertés puis reprenant courage, les médecins décidèrent de recourir à l'hibernation, de faire subir à Ellen Moore un traitement d'anesthésie par le froid.

Son bébé, quoique prématuré, est très beau et pèse sept livres et demi. La belle au bois dormant doit sa vie et celle de son enfant autant à sa prodigieuse résistance qu'à une technique nouvelle de la médecine : l'hibernation.

« *L'hibernation consiste à utiliser des drogues qui bloquent les systèmes de défense nerveux et endocriniens et qui permettent de réaliser une hypothermie : d'où élimination des processus vitaux et protection de l'organisme* », a précisé un des créateurs de cette technique, le docteur Henri Laborit, 45 ans, médecin militaire (dans la Marine), un homme brun et dynamique qui a fait le tour du monde plusieurs fois pour prêcher l'hibernation.

Vie au ralenti

L'hibernation est pratiquée depuis cinq ans avec succès. La première guérison eut pour théâtre l'hôpital de Vaugirard. Une jolie fille de dix-huit ans était condamnée : une péritonite avec des complications. Quatre jours d'hibernation permirent de la sauver.

Dans un ouvrage intitulé « L'anesthésie facilitée par les synergies médicamenteuses » et publié plusieurs années avant la première hibernation, le docteur Laborit écrivait :

« *Il s'agit de placer l'organisme, grâce à l'action de produits le plus souvent peu toxiques ou même strictement atoxiques, dans un état de vie au ralenti analogue à celui des animaux hibernants dont les combustions organiques sont réduites au maximum.* »

Grenouille vivant dans la vase, marmotte attendant les beaux jours, c'est à ces animaux que peuvent se comparer les malades hibernant à 32 degrés, grâce à l'appareil à souffler de l'air froid de Laborit et Cuvier (arrière-petit-fils du naturaliste) ou bien tout simplement grâce à des vessies de glace. En France, quatre grands neuro-chirurgiens pratiquent l'hibernation : les docteurs Wertheimer à Lyon, Lazorthes et Campan à Toulouse, et Woringer à Colmar.

Le docteur Henri Laborit et son anesthésiste Pierre Huguenard (actuellement à Mexico) sont célèbres dans le monde entier. Des volumes d'analyse leur sont consacrés en Allemagne, Amérique, Japon, etc. Pourtant Laborit et Huguenard ne reçoivent pas à Paris la juste récompense de leurs efforts. Leurs plus chauds disciples sont les Allemands.

Au « trou »

Selon le Dr Laborit, l'hibernation est une attitude thérapeutique vis-à-vis de toutes les maladies. C'est une façon de concevoir la médecine.

Avantages de la méthode :

- Sauver les incurables ;
- Donner le temps aux antibiotiques d'agir et aux plaies de se cicatriser;
- Protéger le patient contre les « réactions » de l'organisme qui accompagnent les lésions.

L'hibernation dure rarement plus de dix jours. Elle représente un trou complet dans la vie des malades. En reprenant conscience, ceux-ci demandent rituellement : « *Quand est-ce qu'on m'opère ?* » Une vieille dame de 73 ans insista vivement auprès du Dr Laborit pour qu'on s'occupe d'elle.

— *Vous ne m'avez pas touchée,* protesta-t-elle, *je ne sens rien, c'est une blague.*

Il fallut que son fils, un prêtre, lui jure qu'elle avait été opérée pour qu'elle le croie. Elle avait été mourante. Elle était guérie.

KENNETH ET ELLEN MOORE.
169 jours dans le coma.

RADIO

24 millions d'auditeurs

ENTRE huit et neuf heures du soir, on écoute la radio dans 5.890.000 foyers français. Telle est la conclusion d'une enquête menée par l'E.T.M.A.R., *Gallup* français. Si l'on considère que quatre personnes forment en moyenne un foyer, c'est donc près de vingt-quatre millions de personnes, soit plus de la moitié des Français, qui tournent au même instant le bouton de leur poste.

Mais toutes les stations de radio ne sont pas également écoutées : en tête, Radio-Luxembourg, poste privé qui bénéficie d'une avance considérable sur le poste qui monte, Europe n° 1.

D'après les sondages de l'E.T.M.A.R., l'émission la plus suivie par les auditeurs français est le « Quitte ou double » de Radio-Luxembourg.

Trente et un pour cent des auditeurs de la radio se mettent à l'écoute de cette émission qui est aussi retransmise par Radio-Monte-Carlo (1 % équivaut à 95.000 foyers).

Derrière « Quitte ou double » se suivent par importance de volume d'écoute : *Le Club des chansonniers, Soirs de Paris, Vingt questions, Coup de foudre, Le Crochet, On vous l'offre, Cent francs par seconde, Les risque-tout, Le point commun.*

L'émission-vedette d'Europe n° 1, « Vous êtes formidable » est loin derrière la plupart des émissions de Radio-Luxembourg. A cela une seule raison, estiment les spécialistes : la jeunesse d'Europe n° 1 — un an d'existence. Un an qui se résume en une montée en flèche que les tarifs publicitaires concrétisent. En effet, un message publicitaire de trente secondes vaut sensiblement le même prix sur les antennes de Luxembourg que sur celles d'Europe n° 1 : de 35.000 à 300.000 selon les heures, le maximum étant atteint entre huit et neuf heures. Avec « Vous êtes formidable », de Jean Antoine, Europe n° 1 possède une autre émission vedette, « La coupe des reporters », de Pierre Laforet, qui passe le samedi soir sur les antennes.

Les meilleures heures d'écoute, en dehors de la soirée, sont 8 heures du matin (35 % d'écoute) et 1 heure (55 %). Paris-Inter a sa meilleure heure d'écoute le matin, pour les premières informations. Le Poste Parisien, le plus public des postes nationaux, ne réunit que 16 % des auditeurs, au moment où il est le plus écouté, à 8 heures du soir. Ce qui fait dire avec amertume à l'un des personnages importants de la Radiodiffusion Française : « Il y a des jours où, quand je parle, je me demande s'il y a un seul auditeur qui m'entende. » A la même heure, Radio-Luxembourg dépasse 26 % du volume total de l'écoute.

Un danger menace la radio, pourtant en pleine extension, c'est la télévision. Lorsque le dimanche après-midi, par exemple, Jean Nohain présente son émission « Trente-six chandelles », 400.000 postes de radio sont fermés au bénéfice de 400.000 postes de télévision.

SPORTS

Dans le siècle

LES Jeux Olympiques de Melbourne se sont ouverts jeudi. Pour célébrer l'événement le ministre de l'Education nationale, de la Jeunesse et des Sports a recommandé aux instituteurs et aux professeurs des divers ordres d'enseignement de faire des causeries mettant en relief le sens profond des Jeux et l'intérêt qu'ils représentent actuellement pour la jeunesse.

Les maîtres qui ont suivi les recommandations du ministre ont eu du mérite : jamais sans doute la France n'a paru aussi peu attentive aux Jeux Olympiques qu'en ce mois de novembre 1956.

A l'étranger, l'Egypte a demandé l'exclusion de la France, de la Grande-Bretagne et d'Israël. En vain. L'Espagne et la Hollande ont renoncé aux jeux pour ne pas avoir à affronter les représentants soviétiques. La délégation hongroise, qui manqua d'être bloquée à Budapest, gagna Melbourne en passant par Prague et, dès son arrivée en Australie, hissa le drapeau à croix de Lorraine comme l'avait prescrit M. Imre Nagy. La Suisse organisa un référendum avant d'envoyer ses athlètes en Australie. Le prince Bertil de Suède, président du comité olympique suédois, annula son voyage à Melbourne...

Rock and roll

Tandis que se développaient ces mouvements divers, le gouvernement australien proclamait que le « véritable esprit olympique devait triompher des dissensions et des jalousies nationales ».

Pour leur part les athlètes du village olympique répondaient à ce mot d'ordre : on put voir des champions nés des deux côtés du rideau de fer danser ensemble le « rock and roll ». Inconscience ? Ou simplement jeunesse, désir d'oublier, désir de vivre ? L'important n'est pas de donner un sens à ce « rock and roll », mais de noter qu'il a pu être dansé.

Il faut se garder de trop idéaliser les « sportifs qui ne font pas de politique ». C'est ainsi qu'il est malaisé de penser, avec les organisateurs olympiques, que les Jeux sont ouverts à des individus et non pas aux représentants de nations. Un champion ne peut pas oublier le nom du pays qu'il représente.

A l'idéalisme utopique des actuels dirigeants du Comité international olympique, qui croit possible de maintenir artificiellement les Jeux à l'écart des remous politiques, on peut préférer les conceptions réalistes du créateur des Jeux modernes pour qui les nouvelles olympiades étaient irrésistiblement engagées dans le siècle.

En 1936, les Jeux eurent lieu à Berlin. Et ce fut un merveilleux prétexte pour l'Allemagne hitlérienne d'accumuler les manifestations de propagande. Comme on demandait à Pierre de Coubertin ce qu'il pensait de cette falsification de « l'esprit olympique » et s'il ne s'indignait pas trop, il répliqua :

« J'ai voulu cela. Les Jeux Olympiques doivent traduire le tempérament profond d'une ville, d'une nation. Il est naturel que Berlin les ait organisés à sa manière dans le goût du somptueux et du kolossal. A Helsinki, dans quatre ans, ils le seront à la façon d'une religion sacrée, celle de l'athlétisme dans sa pureté absolue. Oui, j'ai voulu cela... »

Pierre de Coubertin mourut sans voir les Jeux d'Helsinki qui, par suite de la guerre, eurent douze ans de retard sur l'horaire prévu. Il les eût aimés pour leur pureté, leur rigueur. Mais il eût encore trouvé que les Jeux de Melbourne étaient « ce qu'il avait voulu » parce qu'ils sont la parfaite image de leur époque.

Deux colosses

Deux nations, deux colosses, vont dominer les Jeux de Melbourne, comme elles dominent les jeux du monde, les Etats-Unis et l'Union Soviétique. Par des méthodes différentes, mais également poussées, Américains et Soviétiques ont fait du sport la meilleure expression de leur santé morale et physique. Leur force et leur équilibre vont s'épanouir sur le stade avec quelque chose d'implacable. Les autres nations ne pourront recueillir que les miettes.

Quelles nations ? Celles qui ne s'abandonnent pas, celles qui regardent devant elles avec passion et confiance : la Grande-Bretagne, l'Allemagne (1), la Hongrie, l'Australie, le Japon. Le sport a bien les mêmes lignes de force que la politique.

Le signe révélateur

Et la France ? Hélas !

Notre délégation est une des plus nombreuses du monde. L'argent n'a donc pas été épargné.

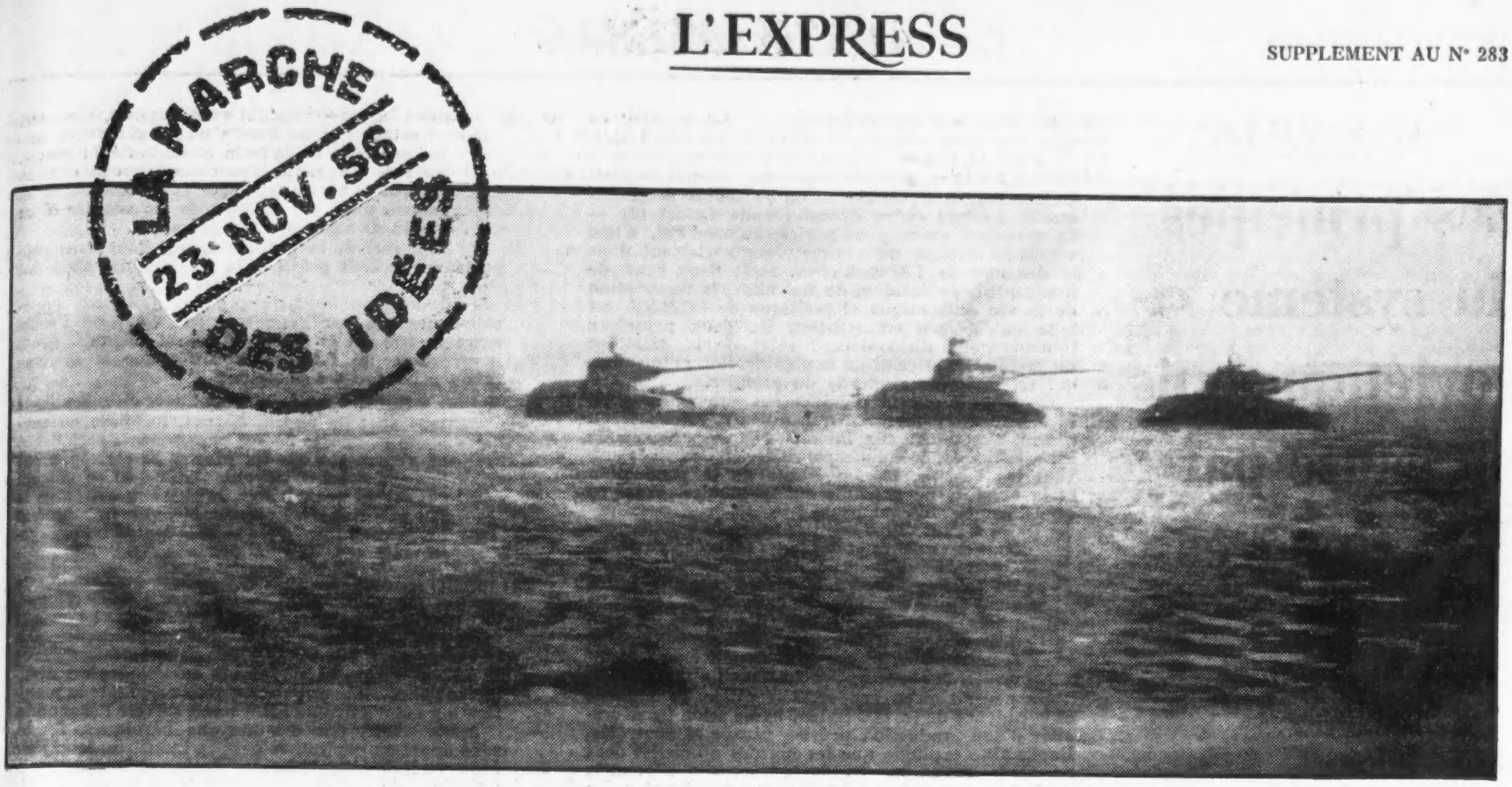
Est-ce la qualité qui nous manque ? Moins encore. Dans un sport bien organisé et administré comme le football, la France a fait la preuve qu'elle était capable de tenir son rang.

Pourquoi faut-il que dans ce sport-clé, ce sport-voûte qu'est l'athlétisme (les Jeux sont avant tout ceux de l'athlétisme), nous apparaissions si démunis et si pâles ?

Jamais, sans doute, notre représentation n'a paru aussi peu soudée, aussi peu courageuse.

On ne peut pas faire que les Jeux ne montrent pas crûment de quelles forces vives se compose la jeunesse des nations. Il est impossible de ne pas voir que les Jeux sont la preuve vivante, concrète, d'une progression de l'homme, non pas seulement de ses muscles, mais de sa volonté tendue vers un but à atteindre.

(1) Ici le sport est en avance sur la politique, puisque les représentants des deux Allemagnes combattront ensemble.



RÉFORME... OU MALADIE SÉNILE DU COMMUNISME ?

par Maurice MERLEAU-PONTY

« Le grand mot à la mode est la déstalinisation. »

(*Marcel Servin*, L'Humanité, 12-11-56.)

A l'appel des intellectuels hongrois, nous ne devions pas, même si cela avait dépendu de nous, répondre par la guerre. Mais nous leur devons beaucoup plus qu'un « oui », une signature et la compassion d'un moment. Les intellectuels ne sont pas là pour faire bloc, ils sont là, s'ils le peuvent, pour faire la lumière. L'hommage que nous devons aux Hongrois est de comprendre et d'expliquer à haute voix leur sacrifice, pour qu'il ne devienne pas vain.

Le problème est total comme la révolte de Budapest l'a été

Ainsi, des communistes disciplinés — disciplinés jusqu'aux plus pénibles autocritiques et aux pires invectives, je pense par exemple à Lukacs — ont fait confiance à Nagy qui devait, acceptant le coude à coude avec des anticommunistes, saisir le tribunal « bourgeois » de l'O.N.U., consentir aux élections libres, dénoncer le pacte de Varsovie. Ceux qui ont suivi Nagy ont solennellement désavoué le principe qui veut qu'on ne fasse jamais appel au dehors dans les luttes entre communistes. Ceci veut dire qu'il n'y a plus de solidarité prolétarienne et littéralement plus de communisme quand un pouvoir « communiste » a tout son prolétariat contre lui et l'écrase par des moyens militaires.

L'appel à l'O.N.U. est la réponse juste, correcte, à l'intervention militaire : l'une et l'autre datent une crise du communisme qui va jusqu'au cœur du système. Ces communistes hongrois n'ont pas risqué leur honneur politique et leur vie sur un malentendu ou dans un traquenard. Ils n'étaient pas des étourneaux ou des malchanceux. Nous n'avons pas le droit moral de les saluer si nous passons sous silence leur décision, qui entérinait la fin du pacte communiste, détruit par l'intervention militaire.

Or, dans les protestations « de gauche » (les seules que je considère ici) publiées ces jours-ci, on met tacitement hors de cause le « socialisme » soviétique. On parle des « erreurs » de Khrouchtchev, qui a lancé la déstalinisation d'une manière trop voyante, de la « faute » de Geroe qui a appelé les Russes.

D'autres présentent les événements de Hongrie comme une regrettable incidence de l' « inégalité de développement », qui veut que les satellites exigent des biens de consommation qu'ils ne peuvent pas encore produire, pendant que le peuple russe, qui a fait son industrie lourde et pourrait les produire, ne les réclame pas : la répression de Budapest devient une brouille dans l'histoire majestueuse de l'économie « socialiste ».

On sous-entend ou on dit qu'une *meilleure* tactique, une *meilleure* planification auraient évité tout cela et l'éviteront demain.

Comme si le problème n'était pas total, ainsi que la révolte l'a été. Ces enfantillages savants ont pour résultat de masquer une crise où tout est en question, ils sous-entendent une idéologie que précisément l'événement conteste.

En somme, les insurgés de Budapest sont morts dans un cas douteux : nous autres, qui ne sommes pas morts, nous pouvons, grâce à Dieu, faire la part des maladresses, des erreurs, des fautes, de l'inégal développement, et garder à peu près intacte notre confiance dans le « socialisme » soviétique...

L'insurrection des communistes hongrois veut dire que le stalinisme a atteint jusqu'à l'essence socialiste du régime, que la déstalinisation n'est pas, dans le système, une retouche ou un changement tactique, mais une transformation radicale, où il risque sa vie, et qu'il est pourtant tenu d'accomplir s'il doit redevenir honorable.

Revenir sur la déstalinisation, en montrer tout le sens sans rien réserver, c'est le seul hommage de la gauche qui soit acceptable pour les insurgés. Nous savons qu'il est trop tôt pour dire en historien *ce qu'elle est.*

On ne peut pas démontrer comme un théorème que la répression de Budapest est la maladie sénile du communisme. Mais on peut prouver qu'aucun de ses principes n'en sort indemne, que la crise n'en épargne aucun, que la déstalinisation n'est rien si elle n'est la réforme radicale d'un « système » — le mot a été dit par Togliatti, il est repris par Gomulka, par Tito — et sa contestation par lui-même. Il suffisait d'ailleurs, pour en être sûr, de regarder d'assez près les faits de ces derniers mois. Nous ne voudrions ici qu'en souligner quelques-uns, déjà étrangement oubliés.

→

Les principes du système soviétique mis en cause par le XX[e] Congrès

Ce n'est pas Khrouchtchev qui est frivole, ce sont nos intellectuels qui ne lisent pas les textes, ou s'en tiennent à ceux de la presse quotidienne. S'ils consultaient les documents publiés par le parti communiste français (1) — ou au moins la remarquable analyse qu'en donne Claude Lefort (2) — ils verraient qu'on peut parler, aujourd'hui, d'une véritable critique du régime. Non seulement dans le discours de Khrouchtchev, mais dans ceux de Boulganine, de Souslov, de Malenkov, la description de la vie économique et politique de l'U.R.S.S. est telle qu'elle met en question les deux principes fondamentaux du système : celui de la dictature du prolétariat et celui de la planification autoritaire, qui est la forme moderne du premier.

On pensait que la planification autoritaire avait le mérite d'organiser ce qui, ailleurs, est laissé au destin, c'est-à-dire aux intérêts, et que par exemple les salaires, en économie planifiée, étaient fixés suivant les besoins, les impératifs de la production et la quantité de produits consommables. Voici ce que Khrouchtchev en pense :

> **« Il faut dire... que l'on constate dans le système des salaires et des tarifs beaucoup de désordre et de confusion... Il arrive fréquemment que les salaires soient uniformisés. Mais il arrive aussi que le même travail dans différentes entreprises et même dans le cadre d'une seule soit payé différemment... Une importante tâche politique et économique se trouve ainsi devant nous : réglementer la rémunération du travail » (3).**

On pensait qu'en économie planifiée, la quantité et la cadence du travail étaient fixées selon les nécessités d'une production prévue, pensée et contrôlée. Boulganine explique que les normes officielles sont au contraire un moyen de tourner ces nécessités et de faire droit, tant bien que mal, aux besoins des salariés :

> **« La fixation de normes réduites, et, par voie de conséquence, leur dépassement notable, est à l'origine d'une apparence trompeuse de prospérité dans les entreprises, et rend ouvriers, personnel de maîtrise et ingénieurs moins attentifs à une augmentation réelle de la productivité du travail. Au fond, les normes sont actuellement définies non par le niveau technique et d'organisation du travail, mais par le désir de les adapter à un niveau de salaires déterminé » (4).**

Le coût réel de la production est donc sans rapport avec le coût prévu et la productivité n'est pas dirigée.

Tout cela, au bout du compte, doit bien apparaître quelque part : un moment vient où l'écart entre la volonté et les résultats est flagrant. Alors la pression des faits est si forte que le système renonce à faire ses comptes :

> **« Si l'on examine, dit Khrouchtchev, comment telle ou telle région, district, kolkhoze ou sovkhose s'acquitte de ses engagements socialistes, on s'apercevra que les paroles ne correspondent pas aux actes. D'ailleurs, vérifie-t-on en général ces engagements ? Non, le plus souvent on ne le fait pas. Nul n'est responsable, ni moralement ni matériellement, de l'inexécution des engagements » (5).**

Si irréelle qu'elle soit, quand elle opère sur une main-d'œuvre docile, dans un pays sous-développé, la planification autoritaire est créatrice, et l'on sait assez quelle puissance l'U.R.S.S. est devenue. La question n'est pas là. Elle est dans le fait qu'avec le XX[e] Congrès, les dirigeants soviétiques ne dissimulent plus à une population plus mûre que la planification autoritaire ne suffit pas à diriger l'économie.

Après avoir, par des moyens héroïques, fondé, sans appel au capital, sa propre industrie, le régime éprouve le besoin de passer de la « planification » au bilan, de l'autorité pure à la connaissance, de l'héroïsme à la raison. Le XX[e] Congrès est un appel à la vérité et à la conscience né des nécessités de l'économie russe, et non pas une improvisation téméraire suggérée par les difficultés des satellites.

Le plaisir d'entendre dire ce qu'on sait depuis toujours

Quand il passe à la critique politique, c'est la même séparation de l'officiel et du réel qui apparaît, et cette fois au centre du régime. La dictature devrait être animée par le prolétariat, ou — puisque le prolétariat ne peut agir dans l'histoire sans un appareil qui réinterprète sa mission à chaque moment — le prolétariat devrait du moins se reconnaître dans son parti. Selon le XX[e] Congrès, le parti est en marge de la vie et de la société réelles, la connaissance qu'il essaye d'en prendre par renseignements et statistiques est vaine, son action insignifiante.

Khrouchtchev déclare :

> **« Les travailleurs qualifiés » qui sont à l'appareil du parti » s'occupent moins d'organiser que de collecter toutes sortes de renseignements, de statistiques, d'ailleurs inutiles dans la plupart des cas. C'est pourquoi trop souvent l'appareil du parti tourne à vide » (6).**

Voici comment Souslov décrit l'activité d'un secrétaire d'organisation de kolkhoze :

> **« Sa table et tous ses rayons sont encombrés de dossiers et de cahiers. Il tient des registres où il consigne le travail des groupes du parti, le travail parmi les femmes, le travail avec les jeunes communistes, l'aide accordée à l'organisation du Komsomol, les demandes et les plaintes, les missions confiées aux communistes, le travail d'éducation du parti, celui du cercle d'art amateur. Il a des dossiers portant l'inscription : « Journaux muraux », « Bulletins », « Emulation dans l'élevage », « Emulation dans l'agriculture », « Les amis des plantations forestières ». Le travail des propagandistes est consigné dans trois cahiers : « Registre du travail des propagandistes », « Le travail politique de masse », « Les missions quotidiennes confiées aux propagandistes ». Représentez-vous combien de temps il faut pour remplir toutes ces paperasses qui coupent inévitablement du travail d'organisation vivant. Il est à remarquer en même temps que, dans le kolkhoze, on ne fournit aucun travail d'éducation parmi les trayeuses et les bergers. Les fermes ne sont pas mécanisées, il n'y a pas d'horaire, pas de rations établies pour le bétail. La productivité de l'élevage est extrêmement basse. La moyenne de lait fournie annuellement par vache est de 484 litres. Quant aux dossiers du secrétaire, ils n'ont pas fourni de lait. Sous ce rapport, ils se sont révélés absolument stériles » (7).**

Le Congrès rit et applaudit, signale ici le procès-verbal. Plaisir incomparable d'entendre enfin dire publiquement ce qu'on sait depuis longtemps sans le dire.

Khrouchtchev étend ces remarques à tous les cadres politiques :

> **« A première vue, dit-il, ils semblent très actifs et, en effet, ils travaillent beaucoup, mais toute leur activité est absolument stérile. Ils siègent en réunions jusqu'au petit jour, ils galopent dans les kolkhozes, semoncent les retardataires, tiennent des conférences et prononcent des discours pleins de lieux communs et, en règle générale, rédigés d'avance, appelant à « se montrer à la hauteur », à « surmonter toutes les difficultés », à « opérer un tournant », à « être dignes de confiance », etc. Mais un dirigeant de ce genre a beau faire du zèle, à la fin de l'année, il n'y a aucune amélioration. Comme on dit, « il a fait de son mieux », ce qui ne l'a pas empêché de rester planté comme un pieu » (8).**

En un mot, les dirigeants sont des « fainéants occupés ». Et il ne s'agit pas d'une défaillance des hommes. L'inefficacité tient à l'idéologie :

> **« Notre travail idéologique, dit Souslov, ...est pour une bonne part inutile, car il se borne à ressasser les mêmes formules et thèses connues, et il éduque parfois des glossateurs et des dogmatiques séparés de la vie » (9).**

La société légale cherche le contact avec la société réelle

La dégénérescence de l'idéologie est constatable à tous les échelons. Les économistes, dit Khrouchtchev, « *...ne participent pas à l'examen des questions essentielles du développement de l'industrie et de l'agriculture au cours des conférences réunies par le C.C. du P.C.U.S. Cela signifie que nos instituts économiques et leurs collaborateurs se sont foncièrement détachés de la pratique de l'édification communiste* (10). » (Ici peut-être quelque injustice : n'est-ce pas l'appareil politique qui a confiné les économistes dans des tâches techniques ? Et s'il ne découvre qu'aujourd'hui la dimension de l'économie, est-ce la faute des économistes ?)

Mikoyan est encore plus sévère pour les philosophes : « *Il aurait fallu dire deux mots à l'adresse de nos philosophes. Au demeurant, ils doivent comprendre eux-mêmes que leur situation n'est guère plus brillante et qu'ils sont encore plus en reste devant le parti que les historiens et les économistes* (11). »

En somme, il s'agit de savoir si l'économie « planifiée » pourra devenir une économie planifiée, et la dictature du prolétariat se faire entendre de lui, au lieu de bourdonner inutilement à ses oreilles, si l'apparence, tombée hors de la réalité, pourra la rejoindre.

Le XX[e] Congrès est la dénonciation d'une vie fictive et verbale, la critique du nominalisme et du fétichisme, un appel au concret. L'appareil, la société légale cherchent le contact avec la sobriété réelle, les hommes au travail et les choses. La libéralisation n'est pas une vague concession ou une tactique : l'autorité pure, le volontarisme, la dictature, manquent leur but en créant la fraude, la complicité des fraudeurs, la passivité, la mythologie, et détruisent cette jonction de l'économie et de la pensée humaine qui s'appelle planification, de la société réelle et du pouvoir qui s'appelle dictature du prolétariat. On est en présence d'un régime qui fait effort pour retrouver son sens qui le fuit.

La polémique antistalinienne prend dans ce contexte sa place exacte : c'est la critique d'une superstructure ou d'une conséquence. La dictature

---

(1) *Les Cahiers du Communisme*, mars 1956, et le recueil édité par eux sous le titre *XX[e] Congrès du parti communiste de l'U.S.*

(2) *Socialisme ou barbarie*, juillet-septembre 1956, n° 19, en particulier pp. 43-72. Les citations qui suivent sont empruntées à Lefort.

(3) *Les Cahiers du Communisme*, p. 318.

(4) *XX[e] Congrès*, p. 164.

(5) *Les Cahiers du Communisme*, p. 347.

(6) *Cahiers du Communisme*, p. 345.

(7) *XX[e] Congrès*, pp. 237-238.

(8) *Cahiers du Communisme*, p. 346.

(9) *XX[e] Congrès*, p. 239.

(10) *Cahiers du Communisme*, p. 346.

(11) *Ibidem*, p. 253.

a créé des mécanismes psychologiques, des mœurs, une conduite, un style. Un régime qui veut *faire* et ne veut *rien savoir* traite l'échec comme sabotage et la discussion comme trahison. Il ne veut pas se connaître dans ce qu'il *est* : ce serait déjà déchoir dans le relatif. Il organise donc le secret sur lui-même, si soigneusement qu'il peut en venir à s'ignorer de bonne foi. Il ne peut se penser que comme la Vertu, la négation des vices de l'adversaire, et ne perçoit ce qui est hors de lui que comme obstacle ou auxiliaire. Sa grande règle est de juger sans être jugé — de juger sans connaître et de se dérober à la connaissance pour n'être pas jugé.

C'est tout cela que le XX^e Congrès réprouve sous le nom de Staline. Déjà il risque un regard sur l'extérieur : il s'aperçoit que le capitalisme n'est pas tout à fait une ombre, que sa survie continue, qu'elle peut durer longtemps, que tout cela n'est pas du négatif, qu'il y a des progrès techniques, peut-être des progrès sociaux, que la transition vers le socialisme est peut-être en train de s'y préparer sans passer par l'insurrection, ni même par la dictature. Bref, le monde capitaliste est autre que l'U.R.S.S., mais il n'est plus le Mal, l'Autre absolu. Il existe, avec ses tares et ses qualités relatives. Et l'U.R.S.S. elle-même consent à exister autrement que dans l'imaginaire, renonce à sa vie onirique, décide de se connaître...

Redressement sans les inconvénients de l'aveu

Seulement, si cette conversion à la connaissance était complète, la dictature volerait en éclats. Le XX^e Congrès ne cède rien sur le monopole du parti. C'est donc au parti encore qu'il s'adresse pour réformer l'activité du parti. Cet appareil harassé et « fainéant », coupé de la production et de la société réelle, on exige qu'il les rejoigne en redoublant d'activité.

En somme, on lui demande l'impossible : on a montré qu'il est partout un *double* ou une *doublure*, et on l'invite à redevenir un facteur réel de l'histoire en multipliant ses interventions importunes (12).

L'appel à la vérité et au réel ne pouvait donc pas être conséquent et sans réticences si la dictature doit rester la dictature. La rupture entre la productivité et le plan, entre le prolétariat et la dictature ne pouvait pas être ouvertement dénoncée sans mettre en cause l'essence et la philosophie du régime. Et pourtant, puisqu'il y va de la productivité et de la vie du système, il fallait frapper un coup...

La solution fut de présenter la critique du régime sous la forme d'un désaveu de Staline. Le sacrilège était suffisant et le mot d'ordre assez clair pour provoquer un choc. Et en même temps, la critique, localisée sur une personne et sur le culte qu'on lui avait rendu, laissait hors de cause les principes et le système. On contestait le système en le renforçant, on le renforçait en le contestant. C'est peut-être le chef-d'œuvre du communisme : une prise de conscience à l'insu du sujet, une révolution imperceptible, les avantages du redressement sans les inconvénients de l'aveu.

Comme tous les chefs-d'œuvre, celui-ci est difficile. Cumulant les avantages, la déstalinisation cumulait aussi les dangers : il y avait aussi ce risque que les uns ne veuillent pas entendre ce qu'on leur disait à demi-mot — et que les autres comprennent trop bien, et traduisent en langage clair. C'est ce qui s'est produit jusqu'ici.

On comprend que la franchise du XX^e Congrès ait fait sursauter les partis d'Occident. Quand Souslov ironise sur les dossiers qui ne produisent pas de lait, les militants sont tout au plaisir de voir l'officiel rejoindre le réel, et le régime y gagne aussitôt. Il manque aux militants d'Occident, pour goûter cet humour supérieur, un sens du relatif qui ne s'acquiert que par la vie communiste. Il faut qu'ils se bouchent les oreilles, ou, s'ils écoutent, les sarcasmes du XX^e Congrès réveillent en eux des questions, des souvenirs, des révoltes surmontées, et aussitôt ils passent la mesure.

Togliatti avait trop bien compris

C'est ce qui est arrivé à Togliatti. En un sens, les thèses du XX^e Congrès allaient au devant de ses pensées et de ses vœux. Mais, justement parce qu'elles justifiaient quelques-uns de ses doutes anciens, il ne pouvait savoir gré aux dirigeants russes de les reprendre à leur compte aujourd'hui, après les avoir autrefois réprimés.

Cependant les rancunes, l'humeur et la violence ne sont pas tout chez Togliatti — c'est en quoi il dépasse de si loin les dirigeants français. De tout cela, il sait tirer un peu de lumière marxiste. En fin de compte, il ne s'agit pas de savoir si Staline était bon ou méchant :

> **« On se limite en substance à dénoncer, comme étant la cause de tous les maux, les défauts personnels de Staline. On reste dans le domaine du culte de la personnalité. Tout d'abord tout le bien était dû aux qualités positives surhumaines d'un homme. Actuellement, tous les maux sont dus aux défauts exceptionnels et même ahurissants de ce même homme. Dans un cas aussi bien que dans l'autre, nous sommes en dehors du critère de jugement qui est propre au marxisme. Les véritables problèmes échappent... ces problèmes qui touchent aux moyens et aux raisons qui portèrent la société soviétique à s'éloigner sur certains points de la voie démocratique et légale qu'elle s'était tracée, et même à certaines formes de dégénérescence. »**

Ici reparaît la dialectique : la polémique antistalinienne se dépasse elle-même, la critique du « culte de la personnalité » ne peut consister à en changer les signes et à faire du grand homme le bouc émissaire. C'est là une manière stalinienne de critiquer Staline. La seule critique qui dépasse vraiment Staline, et qui donc soit critique vraie, est celle qui va jusqu'au système.

Comme toujours, en bonne dialectique, ce but ne peut pas être atteint par n'importe quel moyen : la critique du système a été commencée d' « en haut » — et il ne pouvait en être autrement, puisque précisément le système avait « restreint la vie démocratique ». Du moins faut-il que, venue d'en haut, elle se développe jusqu'à la base :

> **« Réapprendre une vie démocratique normale — d'après le modèle établi par Lénine dans les premières années de la Révolution — c'est-à-dire réapprendre l'initiative dans le domaine des idées et dans la pratique, la recherche du débat passionné, réapprendre ce degré de tolérance envers les erreurs qui est indispensable pour découvrir la vérité, réapprendre la pleine indépendance du jugement et du caractère... rééduquer les cadres d'un parti, plusieurs centaines de milliers de femmes et d'hommes, et à travers eux tout le parti, et un pays immense où les conditions de la vie civile sont encore très différentes de région à région, est une tâche énorme qui ne peut s'accomplir ni par trois ans de travail, ni par un congrès. »**

Togliatti y revient trois fois : le mal a été général et le remède doit l'être. Il y a là « des erreurs générales », un « problème central, commun à l'ensemble du mouvement ».

Si la critique va jusque là, s'il n'est rien dans le régime qui puisse en être excepté, ne le met-elle pas en cause dans son essence et dans ses principes ? Ce serait une erreur de le croire, dit Togliatti, *mais on peut s'y tromper de bonne foi : « Je n'exclus pas... et je tiens à le dire franchement, qu'il y ait des gens qui, en toute bonne foi... arrivent à se demander s'il ne faut pas aujourd'hui, étant donné les critiques faites à Staline, et étant donné que Staline a été le principal représentant de la politique communiste pendant une très longue période, mettre en doute la justesse de toutes les phases de cette politique... en remontant... enfin — pourquoi pas ? — jusqu'aux actes décisifs de la Révolution d'octobre... »* Il avait trop bien compris, il allait faire manquer l'opération si délicate de la demi-prise de conscience.

Les communistes français mettent le cran d'arrêt

On pouvait compter sur le parti français pour remettre les choses en ordre, et les Russes se sont rendus à ses avis. Le cran d'arrêt est mis, et la question marxiste de Togliatti refoulée par la Résolution du Comité central du P.C.U.S. du 30 juin. Pourtant, là encore, que de difficultés. Le travail était presque infaisable.

« On ne peut pas, dit la Résolution, être d'accord avec la question posée par le camarade Togliatti de savoir si la société soviétique n'a pas abouti *à certaines formes de dégénérescence.* Il n'y a aucune raison de poser cette question » (13). Togliatti en avait pourtant donné une très bonne : Comment, dans une société révolutionnaire saine, de tels ravages auraient-ils été possibles ? On comprend ou on feint de comprendre qu'il prête à Staline le pouvoir démesuré de corrompre une société :

> **« Penser qu'une personnalité, fût-elle aussi importante que Staline, ait pu changer notre régime social et politique, c'est contredire les faits, le marxisme, la réalité, c'est tomber dans l'idéalisme. Cela signifierait attribuer à une personnalité des forces surnaturelles incroyables, comme la capacité de changer le régime social, et, bien plus, le régime social dans lequel les millions de travailleurs constituent une force décisive » (14).**

Les rédacteurs de la Résolution se moquent-ils des militants ou sont-ils eux-mêmes dans la confusion ? C'est la question que pose tout le XX^e Congrès : Dans quelle mesure les réformateurs voient-ils ce qu'ils font ? Il n'est pas impossible qu'ils n'aient pas compris la question de Togliatti.

(12) Lefort, p. 55.
(13) *L'Humanité*, 3-7-1956.
(14) *Ibidem.*

→

→

Peut-être n'imaginent-ils même plus ce que pourrait être un examen de l'U.R.S.S. comme *objet à connaître*, une étude marxiste de sa dynamique intérieure ? Peut-être pensent-ils la société comme un aggloméré de choses et d'hommes, d'institutions juridiques (les formes de la propriété, les célèbres « bases du socialisme ») et de volontés arbitraires, de sorte que, puisqu'il n'a pas touché aux « bases », l'analyse du stalinisme se ramène à la psychologie de Staline ? Les rédacteurs de la Résolution traduisent la question même de Togliatti en langage stalinien.

Gomulka pose la question de la planification autoritaire

Toujours est-il que la Résolution de juin arrête ainsi l'avalanche. Le parti français respire. On reste dans les superstructures, et comme, après tout, Staline était Russe, il n'y a rien d'important à changer ici. C'est alors que les questions de la planification et de la dictature émergent à nouveau, et de façon éclatante, dans le rapport de Gomulka. Ici encore, on apprend que la planification s'est changée en son contraire.

De 1949 à 1955, l'extraction houillère est passée de 74 à 94,5 millions de tonnes de charbon. Mais dans le même temps, le rendement du travail est passé de 1.320 kilos par tête de mineur à 1.163 kilos : des 20 millions de tonnes gagnées, 14 millions ont été extraites en dehors des heures normales de travail, en heures supplémentaires. Il n'y a pas d'augmentation de la force productive. La planification ne planifie pas. Le régime paye des heures supplémentaires pour que l'extraction augmente. Il contrôle *sont les frais de production réels.* »

le résultat brut, il ne contrôle pas le résultat net. « *Il faudrait*, dit Gomulka, *savoir avant tout quels*

« *La pratique de la réalisation du plan sexennal consistait en ce que, dans des domaines déterminés, on a concentré le maximum de moyens d'investissement sans tenir compte des besoins des autres domaines de la vie économique. Et pourtant, l'économie nationale constitue un tout uni.* » Voilà ce qu'il faut rappeler après dix ans de planification polonaise, et vingt-cinq ans de planification russe. Le principe même de la planification reste lettre morte, parce que la conception ne recouvre pas le tout concret de l'économie polonaise et que les producteurs se dérobent. Le plan est irréel parce qu'il est un projet volontariste, et non pas un essai de comprendre les exigences de la productivité et de l'orienter.

L'U.R.S.S. rentre dans le rang de l'histoire

Nous ne nous étions pas chargés de dire ce qu'est la déstalinisation. Mais, quoi qu'il en advienne, nous voyons déjà ce qu'elle n'était pas et ne peut pas être : une réforme limitée. Elle diffuse d'elle-même dans tout le régime, elle introduit partout un ferment dangereux et utile, un risque et un espoir.

Il y ı deux manières de ruiner cet espoir. L'une est de soustraire à la déstalinisation les principes fétiches, comme s'ils n'étaient pas en cause. L'autre est celle des logiciens et des géomètres, qui souvent sont aussi des belliqueux. Parce qu'ils ont trouvé une contradiction dans le régime, ils font comme si l'U.R.S.S., n'étant pas un concept, n'était rien. Ils l'ont toujours dit : dictature du prolétariat et planification sont des mots comme le cercle carré — et la déstalinisation qu'une ruse pour sauver ces formules. Ils ont réfuté l'U.R.S.S. et la Chine comme on réfute une opinion. Il n'y a qu'à effacer tout et recommencer. C'est la suppression symbolique, en attendant la suppression physique. Que mettrez-vous donc à la place ? Il est bien remarquable que personne ne propose en Hongrie ou en Pologne le rétablissement du régime de propriété ancien. Il faut donc qu'il y ait une bonne manière de gérer l'économie nationalisée. Pourquoi ne pas laisser Gomulka la chercher ?

La déstalinisation met en lumière la contradiction fondamentale du régime. Mais il y a bien des réalités historiques contradictoires et qui durent dans la contradiction. A commencer par la réalité économique du capitalisme, qui fourmille de contradictions et n'est pas près de disparaître. La déstalinisation conteste l'essence de la dictature : tant qu'elle durera — et il faut qu'elle dure, comme disait Togliatti, ce n'est pas l'affaire de trois ans et d'un Congrès — elle mettra le régime en danger, elle est donc promise par avance aux rechutes et aux convulsions.

Mais pourquoi un régime ne vivrait-il pas avec une plaie au côté ? C'est le cas de tous ceux où il y a de la liberté. « *La clé pour la solution des difficultés qui se sont amoncelées*, dit Gomulka, *se trouve entre les mains de la classe ouvrière.* » C'est un appel à la confiance et il n'y joint que des réformes bien timides. Or, la confiance, il l'a. Mais pour combien de temps, s'il n'invente pas des solutions et des institutions ? Il est demandé à la dictature de se contester sans se laisser éliminer, et au prolétariat de se libérer sans rejeter le contrôle de la dictature. C'est difficile, presque impossible. Le monde n'a le choix qu'entre ce chemin-là et le chaos. C'est dans des formes sociales à créer qu'une solution doit être cherchée.

La seule attitude juste est donc de voir le communisme dans le relatif, comme un fait sans privilège aucun, comme une entreprise travaillée par sa propre contradiction, qui l'entrevoit, et qui doit passer au-delà. Il n'est pas une solution, puisqu'on le voit revenir sur ses principes. Il n'est pas exactement une réalité, puisqu'on nous dit que la planification est encore à faire et que la vie du parti est imaginaire. La dictature est un essai manqué, manqué justement parce qu'il ne voulait pas être un essai, et qu'il voulait être la fin de l'histoire. Comme modèle universel, comme avenir de l'humanité, elle a échoué.

Mais la révolution française aussi a échoué. Il y avait, en 1793, des gens qui haïssaient Robespierre à bon droit. Cela n'empêche pas la révolution française d'être une phase de notre histoire, cela ne fait pas que l'histoire, après elle, ait recommencé comme avant. Ce qui s'est passé depuis 1917 n'est pas une parenthèse, mais, dans tous les sens du mot, l'*épreuve*, encore plus sanglante et douloureuse que la première, du volontarisme révolutionnaire. On peut parler équitablement de l'U.R.S.S., mais seulement si elle accepte de rentrer dans le rang de l'histoire, et si l'on *n'y croit pas*, ni comme au Bien, ni comme au Mal, si l'on a renoncé aux fétiches. Nous voudrions, pour finir, souligner quelques équivoques, qui menacent la déstalinisation et la paix.

Les déstalinisateurs sont encore staliniens

En un sens, les décisions du XX[e] Congrès ne font que mettre en formules la pratique stalinienne. L'armistice de Corée, les communistes au gouvernement après 1944, c'était déjà la politique de coexistence. Les déstalinisateurs, à voir les choses de près, ne vont pas franchement au-delà. Khrouchtchev dit que la révolution n'est pas nécessairement l'insurrection ou la guerre civile — pas nécessairement la violence. On peut « *utiliser aussi la voie parlementaire pour passer au socialisme* » et « *conquérir une solide majorité au Parlement* ». Mais quelques lignes plus loin : « *Pour toutes les formes de passage au socialisme, la direction politique de la classe ouvrière, avec son avant-garde à sa tête, est la condition expresse, la condition décisive.* » Or, l'avant-garde, comme on sait, c'est le parti, et si l'action parlementaire n'est — comme elle l'a toujours été chez Lénine — qu'un des moyens d'action du parti, que l'on emploie « aussi », ce que Khrouchtchev propose n'est qu'une de ces politiques de Front national que Staline a suscitées après la guerre.

Mikoyan est encore plus net. La différence, dit-il, reste entière entre marxisme et réformisme. Pour les marxistes, « *il faut que la direction d'Etat dans la société soit assumée par la classe ouvrière, afin... que... ayant recueilli la majorité, elle prenne le pouvoir en main... Il faut se rappeler que la révolution, pacifique ou non-pacifique, sera toujours une révolution.* »

La seule nouveauté de ces textes est en somme le détour par la majorité parlementaire. La majorité conquise, la classe ouvrière « *prendra le pouvoir en main* ». On ne dit pas si ce pouvoir sera contrôlé par la majorité même qui l'a créé, et encore moins ce que la minorité deviendra dans cette inquiétante *deuxième phase...*

Bien entendu, il est significatif que l'on cherche à créer des équivoques et que Mikoyan se défende d'être réformiste. Par dessous les mots, les concepts, on sent que la dictature se desserre, et que l'Autre est pris en considération. Quand Souslov, au lieu de parler de socialisme ou de communisme, parle d'un « *régime social nouveau, avancé* », ce n'est pas le ton de Marx et de Lénine; et l'on serait bien en peine de départager la concession et la ruse. Mais rien dans les formules proposées ne garantit absolument qu'il y ait du nouveau. Et l'on peut sans y rien changer se replier sur la violence et la guerre 'roide

Les déstalinisateurs sont encore des staliniens. La double nature du stalinisme contient tout, y compris la déstalinisation. Les meilleurs observateurs l'ont remarqué, la vie politique du communisme, en régime stalinien, comportait des luttes d'autant plus hagardes qu'il n'y avait pas là face à face plusieurs politiques et que l'opposition ne peut pas être manifeste.

Aucune divergence doctrinale n'existe sur la politique stalinienne de compromis et de coexistance et l'on donne seulement aux « durs » la satifaction d'entourer les compromis de manifestations menaçantes. Le propre du stalinisme ou opportunisme de gauche, dit Hervé, est de faire une politique de collaboration en gardant une idéologie intransigeante. Le compromis tonitruant, la paix vociférée, le mélange de concession politique et de violence verbale sont le stalinisme même.

S'il y a aujourd'hui quelques déstalinisateurs dans la tête du parti français, ils n'ont pas pour autant cessé d'être staliniens. Comme disait Togliatti, cela demandera de longues années.

→

Lucidité, courage, et équivoque chez Hervé

On ne peut oublier tout cela quand il s'agit d'apprécier par exemple la rupture d'Hervé lui-même avec le stalinisme. L'exemple est d'autant plus significatif que, survenue avant le XX[e] Congrès et hors de tout ultimatum des événements, elle est le fruit mûr d'une expérience, le fait d'un homme assez lucide pour anticiper l'évolution du communisme, assez courageux pour parler dans le silence général, maître de sa critique comme il l'était auparavant de son adhésion, en un mot fidèle à lui-même. Mais c'est justement cette dignité si rare qui maintient sa politique dans l'équivoque.

Elle n'est à beaucoup d'égards qu'une forme plus consciente de la politique stalinienne. « Quant à l'opinion, dit-il lui-même, selon laquelle je n'aurais pas eu « une ligne opposée » à celle de la direction du P.C.F., elle est également compréhensible. Par la force des choses et tant bien que mal, la direction du P.C.F. fait pratiquement une politique que ses discours démentent. »

Il tient à présenter la coexistence consciente et active comme une politique marxiste et même léniniste. Laissons Marx et Engels, de qui on peut tirer plus d'une philosophie politique. Bien sûr, Lénine et Trotzky peuvent servir à critiquer le stalinisme, mais ils ne s'en écartent pas du même côté que les déstalinisateurs. Même quand il proposait la N.E.P., Lénine n'a jamais posé en principe la coexistence et l'émulation du capitalisme et du socialisme. D'ailleurs, la N.E.P. est d'avant la planification, une N.E.P. après vingt-cinq ans de planification a un tout autre sens. La politique de coexistence active est-elle une politique bolchevique ? Politiquement ce que Gomulka suggère, c'est un compromis avec la démocratie parlementaire, une Diète qui « apprécie » et « contrôle le travail du gouvernement », un parti qui « dirige » et ne gouverne pas, un appareil d'Etat qui retrouve son autonomie à l'égard du parti; bref, une sorte de « communisme constitutionnel » au sens où l'on parle de monarchie constitutionnel. Tout ceci n'a rien de commun avec la « démocratie des travailleurs » de Trotzky, et pas davantage avec les thèses de *l'Etat et la Révolution*. La déstalinisation ne revient pas à ce qui fut avant Staline. Elle passe au-delà de Staline vers un avenir autre. L'horizon d'un communisme déstalinisé n'est pas l'horizon de Lénine.

Hervé se demande, au début de la *Révolution et les fétiches*, si la révolution est indéfiniment différée par la coexistence. Il conclut à la fin : elle n'est ni différée, ni supprimée, elle change de caractère. Car la révolution n'est pas nécessairement l'insurrection, ni même la violence, ni le « coup de Prague » (15). Il demande qu'on « reconsidère la notion de réforme », celles de planification, de nationalisation et de capitalisme d'Etat (16). Il parle avec un point d'interrogation d'un « réformisme de fait » et finalement envisage « des réformes qui seraient provisoirement inapplicables dans la situation politique, mais qui pourraient, en raison de leur attraction sur les masses, faire progresser la lutte et créer les conditions de leur mise en pratique » (17). Voilà qui n'est pas loin de la classique conception des réformes comme moyen d'agitation et amorce de la prise du pouvoir... Mais alors, à quoi bon reconsidérer les réformes et le reste ? Ces sages recherches seront vite dépassées par la logique de la lutte. « Il semble, si l'on en croit Khrouchtchev, que la forme de la dictature du prolétariat puisse n'être pas nécessaire. » Sur un sujet pareil, on aimerait quelque chose de plus positif. Il faudrait savoir s'il ne s'agit que d'amorcer autrement le volontarisme de la dictature du prolétariat et de la planification autoritaire — et d'une forme plus intelligente et plus franche du stalinisme.

Mais un stalinisme plus conscient n'est plus le stalinisme. Il s'agit de tout autre chose, on le voit bien par la critique des fétiches et de l'attitude communiste.

« Il faut, dit Hervé, prendre position sur les grands problèmes de la vie nationale, proposer des solutions, s'engager. Sinon, comment voulez-vous que les démocrates et les socialistes aient confiance en nous ? A eux de prendre les responsabilités ? A nous de présenter les revendications ? Attitude commode, mais peu persuasive. » Comment les militants et le parti, s'ils croient à la révolution comme à la solution, s'occuperaient-ils de savoir si une réforme est possible, au lieu de « faire avancer la lutte » en proposant des réformes inapplicables ? S'agit-il de faire vivre la République ou de la traverser vers la dictature ? Il ne suffit pas de laisser la chose indécise pour réconcilier les communistes et les autres dans une action.

Qu'est-ce que le Front Populaire ?

« Il me semble, dit encore Hervé, que le parti exerce le droit de se prononcer sur toutes les questions extérieures ou intérieures des autres organisations. Comment pourrait-il interdire la réciproque ? Sur quel principe se fonderait-il ? Sur le principe qu'il n'est pas « un parti comme les autres » ? S'il veut effectivement contracter des alliances plus étendues et ne pas se contenter des adhérents de deuxième classe ou membres honoraires du parti, comment pourrait-il imposer ce principe à d'autres partis ? Comment une entente serait-elle possible si le parti communiste maintenait son principe qu'il a des droits que n'ont pas les autres ? » (18). Mais si le prolétariat a une mission historique et si le parti est l'interprète de cette mission, il a des droits particuliers, il n'est pas un parti comme les autres. Le communisme ne peut user de réciprocité avec les autres, que s'il consent à se voir aussi par leurs yeux, c'est-à-dire à se relativiser.

On voit donc ce qu'il faut penser du mot d'ordre de Front populaire repris par Hervé, et, ces jours-ci encore, par Sartre. Il n'est pas de ceux qui contribuent à la clarté politique. Car, enfin, de quel Front populaire parle-t-on ? Il y a le mouvement social de 1936, les grèves avec occupations d'usines, qui mettaient à l'ordre du jour la prise de possession par la classe ouvrière des moyens de la production. Ce n'est sans doute pas à celui-là qu'on pense comme à un moyen d'unir la gauche. Est-ce au Front populaire à la manière de Thorez, qui met fin aux grèves, mais, à force de violences verbales, dégage la responsabilité du parti ? Ou encore au tripartisme d'après-guerre, où des ministres communistes votaient contre un gouvernement dont ils continuaient de faire partie ?

C'est juste le contraire de cette « politique constitutionnelle », de cet engagement dans les problèmes du jour, de cette action sérieuse en commun avec les non-communistes que Hervé souhaite avec Togliatti. Pense-t-on enfin au Front populaire à la manière de Blum, Janus qui se présente à la classe ouvrière comme le commencement du socialisme, aux chefs d'entreprise comme leur dernière chance, qui n'est finalement ni l'un ni l'autre, et échoue sur les deux plans de la réforme et de la révolution ?

On ne peut parler sérieusement de Front populaire qu'en reprenant le problème même auquel Blum s'est heurté — en définissant une action qui soit en effet le dépassement de l'anarchie capitaliste sans être le commencement de la dictature du prolétariat. Cela s'appelle un réformisme.

Dégel de la gauche en perspective

La vérité est que le réformisme n'est pas une vieille chose : il est seul à l'ordre du jour. Gomulka s'avise qu'il faut faire les comptes de la nation, qu'il n'y a pas de plan sans bilan, qu'après le transfert à l'Etat des moyens de production, le problème d'une direction effective de l'économie par l'homme reste entier, que l'économie dictatoriale n'est qu'au seuil de ce problème. Cela veut dire que les formes rivales de la propriété sont à apprécier selon qu'elles permettent ou non de le résoudre, et que ni l'une ni l'autre n'est en soi une solution. Pour évaluer les frais réels de production, les besoins, les possibilités de consommation, l'économie de marché est un instrument usé, adapté tant bien que mal à des usages imprévus. C'est le seul dont on dispose jusqu'ici. Si l'on en veut un meilleur, il est à inventer.

Des problèmes analogues sont à l'horizon de la dictature et à l'horizon du capitalisme. Il s'agit pour la dictature de passer à une planification qui ne soit pas impérative, et inversement, pour le capitalisme, de soumettre à une direction d'intérêt public les mécanismes de l'économie de marché. Il s'agit des deux côtés de créer des « mécanismes artificiels » ou des servo-mécanismes qui sollicitent et organisent l'économie sans dictature. L'alternative « réforme ou révolution » ne s'impose plus devant le problème nouveau qui émerge et que la révolution n'a pas résolu.

Dans l'immédiat, un parti ouvrier et paysan réformiste, c'est l'invasion dans la vie politique d'une masse d'électeurs qui, pour le bonheur de la droite, est à présent mise à l'écart. C'est aussi la fin du double jeu socialiste. Il serait encore plus difficile de faire accepter des militants socialistes la politique que l'on sait si venait à manquer le point d'honneur du « programme socialiste », consolation et justification permanentes. L'exigence d'une politique réelle, manifeste, vérifiable, ne transformerait pas moins le parti socialiste que le parti communiste. Et il ne s'agit là que d'une seule opération : le socialisme n'a pu dégénérer à ce point que parce que la politique communiste rendait impossible sa tâche réformiste et lui fournissait infatigablement tous les prétextes et les diversions utiles.

On cherche de différents côtés un critère de la gauche : il n'est pas si difficile à trouver. Est homme de gauche celui qui souhaite le succès de la déstalinisation — une déstalinisation sans cran d'arrêt, conséquente — et étendue, par delà les frontières du communisme, à toute la gauche qu'il a « [illegible]olée ».

MAURICE MERLEAU-PONTY.

(*Copyright* L'Express.)

(15) *La Révolution et les fétiches*, p. 1[illegible]

(16) *Ibidem*, p. 129.

(17) *Lettre à Sartre*, p. 82.

(18) *Lettre à Sartre*, p. 111.

LA PLACE DES FRANÇAIS

LES Jeux Olympiques, qui ont commencé cette semaine à Melbourne, se déroulaient tous les quatre ans à Olympie (nord-est du Péloponnèse), depuis l'an 776 avant notre ère. Ils étaient si importants que cette date fut choisie, cinq siècles plus tard, comme base de la chronologie hellénique. Ils furent interdits par Théodose Iᵉʳ, en 393 de notre ère, après une suite ininterrompue de 293 célébrations.

● Les Jeux furent rénovés par un jeune aristocrate français, le baron Pierre de Coubertin, en 1894. Coubertin n'avait que trente et un ans. Ils eurent lieu pour la première fois à Athènes en 1896, malgré mille oppositions. Rassuré, Charles Maurras écrivit : « Je vois que cet internationalisme-là ne tuera pas les patries, mais les fortifiera. »

● Les Jeux Olympiques ont lieu, comme dans l'antiquité, tous les quatre ans (c'est cet espace de temps de quatre années qu'on appelle une olympiade). Toutes les nations du monde adhèrent au Comité International Olympique.

● Les Jeux se sont déroulés tour à tour à Athènes (1896), Paris (1900), Saint-Louis (1904), Londres (1908), Stockholm (1912), Anvers (1920), Paris (1924), Amsterdam (1928), Los Angeles (1932), Berlin (1936), Londres (1948) et Helsinki (1952). La guerre interrompit la série olympique en 1916, 1940 et 1944.

LES SPORTS OL…

Les sports d'h… lieu en janvier… On compte di… en six catégori…

1) Sports p… Jeux) : *athléti…*
2) Sports se… *lutte, poids et h…*
3) *Sports d'é…*
4) *Sports hyp…* nalisme) : *boxe,…*

100 MÈTRES

RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
Williams (E.-U.)	Valmy
Murchison (E.-U.)	Bally
King (E.-U.)	Bonino
10" 1	David
	Lissenko
	10" 5

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
Williams (E.-U.)	
Murchison (E.-U.)	Lissenko
King (E.-U.)	10" 5
10" 1	

Favori : MORROW (E.-U.)

10.000 MÈTRES

RECORD DU MONDE	DE FRANCE RECORD
Kuts (U.R.S.S.)	Mimoun
28' 30" 4	29' 13" 4

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
Kuts (U.R.S.S.)	Mimoun
28' 30" 4	29' 13" 4

Favori : KUTS (U.R.S.S.)

MARATHO…

Pas de record

Favoris :

ZATOPEK (Tch.) MIMO…

200 MÈTRES

RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
Sime (E.-U.)	Bally
20"	21" 3

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
Sime (E.-U.)	Lissenko
	Seye-Thiam
20"	21" 7

Favori : MORROW (E.-U.)

110 MÈTRES HAIES

RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
Jack Davis (E.U.)	Roudnitska
13" 3	14" 3

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
Jack Davis (E.U.)	Roudnitska
13" 3	14" 3

Favori : J. DAVIS (E.-U.)

400 MÈTRES

RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
Jones (E.-U.)	Degats
	Haarhoff
45" 2	47" 3

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
Jones (E.-U.)	Haarhoff
45" 2	47" 3

Favori : JONES (E.-U.)

400 MÈTRES HAIES

RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
Glenn Davis (E.U)	Arifon
49" 5	51" 6

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
Glenn Davis (E.U)	Cury
49" 5	52" 1

Favoris :

G. DAVIS (E-U.) LITUJEV (U.R.S.S.)

HAUTEU…

RECORD DU MONDE
Dumas (E.U.)
2 m. 14

Meilleures performanc…

Etranger
Dumas (E.U.)
2 m. 14

Favoris :

DUMAS (E.-U.) KASHKAR…

800 MÈTRES

RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
Moens (Belg.)	Hansenne
1' 45" 7	1' 48" 3

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
Boysen (Norv.)	
Courtney (E.-U.)	Djian
1' 46" 4	1' 49" 9

Favoris : COURTNEY (E.-U.)
SOWELL (E.-U.)

1.500 MÈTRES

RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
Rozsavolgyi (Hong.)	El Mabrouk
3' 40" 6	3' 46"

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
Rozsavolgyi (Hong.)	Bernard
3' 40" 6	3' 49" 2

Favoris :

WOOD (G.-B.) HEWSON (G.-B.)
ROZSAVOLGYI (Hongrie)

LONGUEU…

RECORD DU MONDE
Owens (E.U.)
8 m. 13

Meilleures perform…

Etranger
Bell (E.-U.)
8 m. 08

Favori : BELL (E.…

5.000 MÈTRES

RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
Pirie (G.-B.)	Mimoun
13' 36" 8/10	14' 7" 4/10

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
Pirie (G.-B.)	Mimoun
13' 36" 8/10	14' 23" 4/10

Favori : G. PIRIE (G.-B.)

3.000 M. STEEPLE

RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
Rosznyoi (Hong.)	Soucours
8' 35" 6	9' 4" 2

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
Rosznyoi (Hong.)	Soucours
8' 35" 6	9' 4" 2

Favori : DISLEY (G.-B.)

TRIPLE SA…

RECORD DU MONDE
Da Silva (Brésil)
16 m. 56

Meilleures perform…

Etranger
Kogake (Japon)
16 m. 48

Favoris :

DA SILVA (Brés…
TCHERBAKOV (U.R…

Sur nos photos, de gauche à droite : Kuts…

…NS LE DÉBAT OLYMPIQUE

…Jeux à part (ils ont eu …d'Ampezzo).
…iques qu'on peut classer

…la raison d'être des
…*escrime, gymnastique,*

…*hockey;*
…istence du profession-

5) *Sports confidentiels : canotage, pentathlon, tir, yachting;*
6) *Sports équestres* (qui ont eu leurs Jeux séparés, cet été, à Stockholm).

RECOMPENSES

Dans chaque spécialité : trois médailles (or, argent et bronze). Et la gloire.

REPRESENTATIONS

Soixante et onze nations participent aux Jeux de Melbourne (record). La plus forte participation est celle de l'U.R.S.S. : 510 représentants, la plus faible celle des Bermudes : 3 représentants. La France est sixième dans l'ordre de la représentation : 185 personnes.

PROGRAMME

Du jeudi 22 novembre (cérémonie d'ouverture) au samedi 8 décembre. Les épreuves d'athlétisme se dérouleront du 23 novembre au 1er décembre; la natation du 29 novembre au 6 décembre.

PROCHAINS JEUX

En 1960, à Rome.

PERCHE

RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
…erdam (…S.A.) 4 m. 77	Sillon 4 m. 36

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
…rds (E.-U.) …wski (E.-U.) 4 m. 70	Sillon 4 m. 36

Favoris : RICHARDS (E.-U.) GUTTOWSKI (E.-U.)

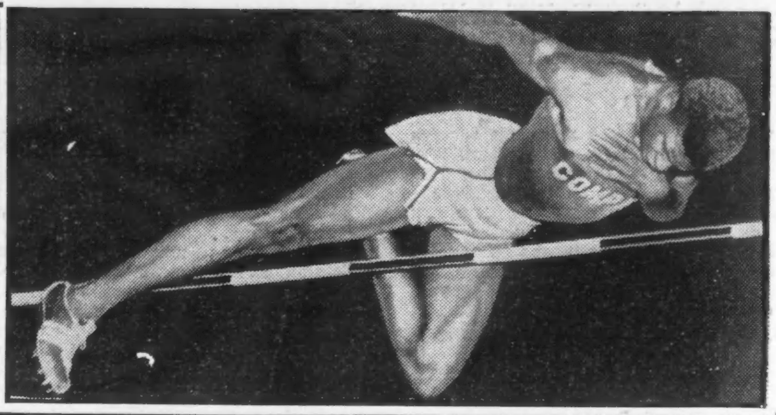
DISQUE

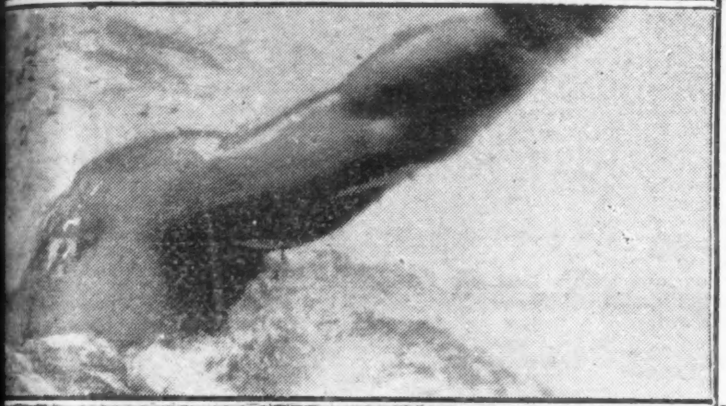
RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
Gordien (E.-U.) 59 m. 28	Winter 50 m. 71

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
Gordien (E.-U.) 57 m. 21	Alard 49 m. 18

Favori : GORDIEN (E.-U.)





100 MÈTRES
(nage libre)

RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
Henricks (Aust.) 55" 8	Jany 57" 3

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
Henricks (Austr.) 55" 8	Eminente 57" 9

Favoris : HENRICKS (Austr.) PATTERSON (E.-U.)

100 MÈTRES DOS

RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
Theile (Austr.) 1' 2" 9	Bozon 1' 4" 4

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
Theile (Austr.) 1' 2" 9	Bozon 1' 5" 3

Favoris : THEILE (Aust.) MONCKTON (Aust.) MAGYAR (Hong.) CHRISTOPHE (Fr.) BOZON (Fr.)

POIDS

RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
…ien (E.-U.) …9 m. 25	Thomas 16 m. 10

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
…ien (E.-U.) …9 m. 25	Thomas 16 m. 10

Favori : O'BRIEN (E.-U.)

JAVELOT

RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
Sidlo (Pol.) 83 m. 66	Macquet 79 m. 01

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
Sidlo (Pol.) 83 m. 66	Macquet 79 m. 01

Favoris : SIDLO (Pol.) DANIELSEN (Norv.) MACQUET (Fr.)

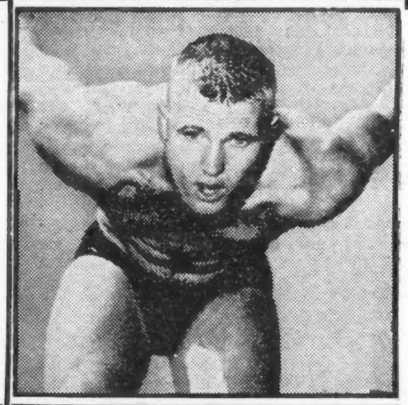
400 MÈTRES
(nage libre)

RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
Rose (Austr.) 4' 27"	Boiteux 4' 30" 7

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
Rose (Austr.) 4' 27"	Boiteux 4' 37" 4

Favoris : BREEN (E.-U.) ROSE (Australie) BOITEUX (Fr.) YAMANAKA (Jap.)



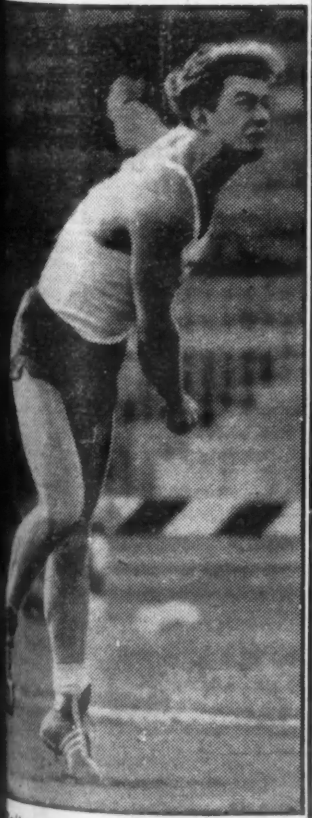
MARTEAU

RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
Connoly (E.-U.) 68 m. 54	Husson 60 m. 22

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
Connoly (E.-U.) 68 m. 54	Husson 60 m. 22

Favoris : CONNOLY (E.-U.) KRIVONOSOV (U.R.S.S.)



200 MÈTRES BRASSE

RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
Furukawa (Jap.) 2' 33" 2	Broussard 2' 40"

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
Furukawa (Jap.) 2' 33" 2	Broussard 2' 40"

Favori : FURAKAWA (Jap.)

DECATHLON

RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
R. Johnston (E.-U.) 7.983	Heinrich 6.778

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
R. Johnston (E.-U.) 7.754	Roland Gras 5.535

Favori : R. JOHNSTON (E.-U.)

1.500 MÈTRES
(nage libre)

RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
Rose (Austr.) 17' 59" 5	Boiteux 18' 25" 2

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
Rose (Austr.) 17' 59" 5	Boiteux 18' 25" 2

Favoris : BREEN (E.-U.) ROSE (Australie) BOITEUX (Fr.) YAMANAKA (Jap.)

200 M. PAPILLON

RECORD DU MONDE	RECORD DE FRANCE
Yorzyk (E.-U.) 2' 19"	Pirolley 2' 28" 2

Meilleures performances 1956

Etranger	*France*
Yorzyk (E.-U.) 2' 19"	Pirolley 2' 28" 2

Favoris : YORZYK (E.-U.) ISHIMOTO (Jap.)

…oiteux, Sidlo, Williams, Dawn Fraser, Henricks.

TITO LÈVE LE RIDEAU

Le maréchal Tito a prononcé la semaine dernière, devant les cadres et militants communistes yougoslaves, un discours d'une grande franchise, levant le voile sur ses rapports, souvent orageux, avec les dirigeants soviétiques.

Ce discours semble avoir été dominé par plusieurs soucis : 1) Souligner les nouveaux dangers qui planent sur la Yougoslavie et combattre les tendances à l'accélération de la démocratisation, dont M. Djilas n'est pas le seul porte-parole ; 2) Avertir le monde occidental qu'une lutte serrée se déroule au Kremlin et que la politique occidentale, selon la tournure qu'elle prendra, peut faciliter la tâche aux « staliniens » ou, au contraire, aux « libéraux » ; 3) Faire pression sur les dirigeants soviétiques en prodiguant des avertissements aux uns, des assurances de loyalisme aux autres.

Par ses révélations et ses interprétations, ce discours constitue un document exceptionnel.

JE suis venu vous exposer mes vues sur les problèmes internationaux qui sont, aujourd'hui, très complexes. On ne peut pas dire que les conflits ne risquent pas de s'étendre. Plus que jamais, nous devons employer toutes nos forces pour sauvegarder la paix. En face des événements les plus graves du monde, le monolithisme, l'unité et le sang-froid sont fort importants pour nous. Nous ne pouvons pas permettre que des irresponsables parlent à tort à travers et tentent de semer la discorde.

Souvenons-nous de l'année 1948, lorsque la Yougoslavie la première répondit énergiquement à Staline qu'elle désirait son indépendance. S'il n'y a pas eu, alors, d'intervention armée, c'est parce que la Yougoslavie était unie. Les éléments réactionnaires n'ont pu organiser de provocations. Nous avions en outre un parti très fort, uni, monolithique.

Lorsque est arrivée la période de la normalisation, les dirigeants orientaux qui avaient rompu avec nous, ont exprimé le désir que nous passions l'éponge. Nous avons accepté pour que nos rapports avec ces pays s'améliorent au plus vite. Mais vous allez voir combien il est nécessaire de rafraîchir la mémoire à certaines personnes qui recommencent à nous calomnier et qui se trouvent à la tête de partis communistes orientaux et occidentaux, combien il est nécessaire de leur rappeler ce qu'elles ont fait à la Yougoslavie au cours des cinq ou six dernières années.

Il faut qu'ils s'en souviennent aujourd'hui, quand ils tentent de nous rendre responsables de ce qui s'est passé en Pologne et en Hongrie. Car de nouvelles accusations perfides sont lancées contre nous par des staliniens endurcis qui réussissent encore à se maintenir à leurs postes.

Ces éléments irresponsables sont un très mauvais soutien pour l'Union soviétique, de très mauvais conseillers. Je ne peux pas dire que l'évolution positive qui s'est manifestée en Pologne et qui ressemble beaucoup à la nôtre ait provoqué chez eux de la joie. Ils pensent trouver en Union soviétique des gens de trempe stalinienne pour les soutenir et les maintenir sur le dos de leurs peuples. Camarades, c'est terrible ! Car si les prophètes et les conseillers staliniens continuent à agir d'une manière aussi destructive, s'ils ne trouvent rien de mieux que de calomnier notre pays, le socialisme aura encore des heures difficiles à passer.

● Nous n'avons pas pu nous mettre d'accord

Les dirigeants soviétiques avaient compris, lorsque Staline est mort, que ses folies avaient mis l'Union soviétique dans une situation difficile, dans une impasse, sur le plan intérieur comme sur le plan extérieur. Au XX^e Congrès, ces dirigeants ont condamné les procédés de Staline et sa politique, cause principale des difficultés qui se manifestaient partout où l'on avait imposé les méthodes staliniennes. Mais les dirigeants soviétiques ont commis l'erreur de tout expliquer comme résultant du culte de la personnalité, et non comme résultant d'un système.

Or, le culte de la personnalité est justement le produit d'un système. Ils n'ont pas engagé la lutte contre ce système.

Nous avons dit dès le début qu'il ne s'agissait pas seulement du culte de la personnalité, mais du système qui a rendu possible la naissance de ce culte, que là se trouvait la racine du mal et que c'était là qu'il fallait frapper — ce qui est le plus difficile.

Quelles sont ces racines ? C'est l'appareil bureaucratique, c'est ce qu'ils appellent le « jednonatchalié » (principe de la direction unique), c'est la volonté d'ignorer le rôle et les aspirations des masses travailleuses, ce sont les Enver Hodja (secrétaire du P.C. albanais) et autres dirigeants orientaux et occidentaux qui s'opposent à la démocratisation et aux décisions du XX^e Congrès, qui ont beaucoup contribué à la consolidation du système de Staline et qui travaillent actuellement à sa résurrection et à sa restauration. C'est là que se trouvent les racines, c'est là qu'il faut changer les choses.

J'ai dit un jour aux camarades soviétiques que ce qui est arrivé après la mort de Staline serait arrivé même si Staline était encore vivant, et même plus vite. Ils n'ont pas dit non. Nous ne pouvons pas nous arroger le droit de leur dire ce qu'ils doivent faire ; nous pouvons seulement leur indiquer leurs erreurs et les conséquences néfastes que peuvent avoir l'une ou l'autre de leurs actions.

Nous avons normalisé nos rapports avec l'Union soviétique, à sa demande et sur son initiative. Deux déclarations communes ont été signées : l'une à Belgrade, l'autre à Moscou. Ces deux déclarations devaient, en réalité, s'appliquer aux rapports entre *tous* les pays socialistes. Malheureusement, on ne l'a pas compris ainsi. On a pensé : « Bon, puisque les Yougoslaves sont obstinés, nous appliquerons ces déclarations dans nos rapports avec eux, mais non pas dans nos rapports avec les autres. Car les Yougoslaves sont différents des personnalités que nous avons hissées au pouvoir dans les pays orientaux. »

Or, cela est tout à fait faux. Car les mêmes éléments qui ont assuré la puissante réaction yougoslave en 1948, existent aussi en Pologne, en Hongrie et ailleurs, plus ou moins forts, selon les pays. Nous avons souligné cela à Moscou, lorsque nous avons préparé la seconde déclaration, relative aux rapports entre partis. Nous avons insisté sur le fait que les tendances qui ont provoqué la puissante réaction yougoslave existaient dans tous les pays et pouvaient, un jour ou l'autre, s'y manifester ; et qu'il serait alors beaucoup plus difficile de réparer les dégâts. Mais nous n'avons pas pu nous mettre entièrement d'accord.

● Les dirigeants soviétiques sont divisés

Vous savez que Kroutchev est récemment venu se reposer ici. A cette occasion, nous avons beaucoup parlé. Et comme nous avons été invités à aller en Crimée, les camarades Rankovitch, Poutsar et moi, nous y avons continué les conversations. Nous avons alors compris que pour les autres pays du camp socialiste, la reconnaissance soviétique du droit à l'indépendance ne serait pas aussi facile à obtenir que pour nous-mêmes. Car les dirigeants soviétiques ont une autre attitude envers les autres pays, en raison de leur façon erronée et fausse de considérer leurs rapports avec la Pologne, la Hongrie et les autres.

Nous n'avons pas pris cela au tragique, car nous avons vu que ce n'était pas là l'attitude de toute la direction soviétique, mais d'une partie de celle-ci seulement, qui avait, jusqu'à un certain point, imposé ses vues à l'autre. Mais nous avons vu aussi qu'il est possible, par une évolution intérieure, que triomphent au sein de cette direction les partisans d'un développement plus rapide et plus puissant dans le sens de la démocratisation, de l'abandon de toutes les méthodes staliniennes et de l'établissement de nouveaux rapports entre pays socialistes. Et il nous semblait que cette évolution s'étendrait à la politique extérieure.

Certains signes, certaines conversations nous ont permis de comprendre que ces éléments n'étaient pas sans importance, qu'ils étaient même puissants, mais que cette évolution positive était encore entravée, par ailleurs, par certains pays occidentaux qui, par leur propagande en faveur de la « libération » des pays orientaux, s'ingèrent dans les affaires intérieures de ces derniers.

Car l'Union soviétique considère que cette ingérence a pris de vastes proportions par la propagande radiophonique, l'envoi de matériel, etc., et que des conséquences fâcheuses pourraient résulter, dans ces conditions, de l'octroi à ces pays d'une indépendance complète.

● Les staliniens reviennent à la charge

La victoire des forces réactionnaires serait alors à craindre. Autrement dit, les dirigeants soviétiques n'ont pas une confiance suffisante dans les forces révolutionnaires de ces pays. A mon avis, c'est une attitude erronée et la cause de toutes les fautes ultérieures doit être cherchée dans cette méfiance.

Lors de notre séjour à Moscou, il a été naturellement question de la Pologne, de la Hongrie et des autres pays. Nous avons dit que le régime de Rakosi et Rakosi lui-même n'avaient nullement qualité pour diriger la Hongrie et pour lui donner l'unité intérieure ; que, au contraire, ils pouvaient mener leur pays à une situation dont les conséquences seraient très graves.

Malheureusement, les camarades soviétiques ne nous ont pas crus. Ils ont dit que Rakosi était un vieux révolutionnaire, qu'il était honnête, etc. Qu'il soit vieux, c'est vrai, mais cela ne suffit pas. Pour ma part, je ne saurais affirmer qu'il soit honnête, surtout après le procès Rajk et certaines autres choses.

Pour moi, ce sont les gens les plus malhonnêtes du monde. Mais, pour ne pas nous ingérer dans les affaires intérieures des autres, et aussi pour ne pas avoir un nouveau conflit avec les camarades soviétiques — qui nous avaient déjà accusés d'avoir causé les émeutes de Poznan — nous n'avons pas suffisamment insisté auprès d'eux pour que soit écartée une équipe comme celle de Rakosi et de Geroe.

Lorsque le mécontentement s'est manifesté en Hongrie, jusque chez les communistes eux-mêmes, les camarades soviétiques ont compris que cela ne pouvait pas durer et que Rakosi devait être écarté. Mais ils ont posé comme condition à l'élimination de Rakosi le maintien de Geroe. Or, c'était là une erreur, car Geroe ne différait en rien de Rakosi. Il a fait la même politique et il portait la même responsabilité.

Que pouvions-nous faire ? Lorsque nous sommes allés en Crimée, Geroe s'y trouvait « par hasard » et c'est « par hasard » aussi que nous l'avons rencontré. Il a fait amende honorable, s'est couvert la tête de cendres, a demandé qu'on établisse de bons rapports. Nous avons voulu montrer que nous n'étions ni rancuniers ni mesquins ; nous avons voulu rétablir des rapports avec le parti des travailleurs hongrois, espérant ainsi influer plus facilement sur son évolution intérieure.

Mais les choses étaient déjà allées assez loin, ce que nous ne savions pas. Les Hongrois demandaient la destitution des staliniens et la démocratisation du pays. Lorsque la délégation hongroise est rentrée de son séjour en Yougoslavie, Geroe, se trouvant dans une situation difficile, est revenu à ses anciennes habitudes. Il a qualifié de racaille les centaines de milliers de manifestants qui ne faisaient encore que manifester, et il a insulté presque tout le peuple. Imaginez quel était son aveuglement ! Cela a suffi à mettre le feu aux poudres.

● Appeler l'armée rouge : une erreur fatale

C'est Geroe qui a appelé l'armée soviétique. Cela a été une erreur fatale. Appeler l'armée d'un autre pays pour faire la leçon au peuple, c'est une grande faute. Cela a exaspéré le peuple et déclenché l'insurrection spontanée, dans laquelle les communistes se sont trouvés malgré eux aux côtés des divers éléments réactionnaires. Ces éléments n'ont pas osé lever la tête plus tôt, en dépit de tous les appels du dehors, tant qu'ils croyaient que le parti était monolithique.

Ces forces réactionnaires horthystes, « croix fléchées », etc., ont très vite montré leur vrai visage. Elles restaient nombreuses. Car qui les aurait rééduquées ? Rakosi, peut-être ? Une révolte justifiée, une insurrection dirigée contre une clique au pouvoir, s'est donc transformée en insurrection de tout le peuple contre le socialisme et l'Union soviétique.

Si le gouvernement de Nagy avait été plus énergique, s'il n'avait pas tergiversé, s'il s'était résolument opposé à l'anarchie et au lynchage des communistes, peut-être n'y aurait-il pas eu d'intervention de l'armée soviétique.

On a énormément exploité cette intervention en Occident. Elle a été exploitée par les impérialistes qui ont attaqué l'Egypte. Ils l'ont attaquée au moment même de la tragédie hongroise, espérant que l'Union soviétique serait trop occu-

DE FER

pée et ne pourrait intervenir contre cette agression. Et c'est ainsi que le combat a repris en Hongrie.

● *L'intervention soviétique était un moindre mal*

L'intervention soviétique a-t-elle été nécessaire ? La première intervention ne l'a pas été. C'était une erreur absolue. Ensuite, la situation en Hongrie a pris une tournure telle qu'on pouvait prévoir des massacres terribles, une terrible guerre civile, dans laquelle le socialisme risquait d'être définitivement enterré, et qui aurait pu déclencher une troisième guerre mondiale. Car le gouvernement soviétique n'aurait pas pu tolérer l'intervention de l'Occident et l'arrivée au pouvoir des gens d'Horthy et de la réaction.

Quel était maintenant le moindre mal ? Le chaos, la guerre civile, la contre-révolution, ou bien l'intervention des troupes soviétiques qui se trouvaient déjà en Hongrie ? L'un est une catastrophe, l'autre une erreur. Et, naturellement, si cela sauve vraiment le socialisme en Hongrie, nous pouvons dire, bien qu'étant contre l'ingérence étrangère, que l'intervention soviétique était nécessaire.

Mais s'ils avaient fait auparavant ce qu'ils auraient dû faire, il n'y aurait pas eu d'intervention militaire. Cette erreur a été commise parce que, malheureusement, ils pensent que la force armée peut encore tout régler.

● *Même les staliniens commencent à voir clair*

Je suis profondément convaincu que les sacrifices immenses du peuple hongrois auront des résultats positifs et que les camarades en U.R.S.S., même les éléments staliniens, commencent enfin à voir clair, à comprendre qu'on ne peut continuer de la sorte. Notre tragédie à tous, c'est que le socialisme a reçu un coup terrible. Il est compromis. Je pense que les événements de Hongrie seront probablement la dernière tragédie, celle qui secouera tous ceux dont les yeux ne s'étaient pas encore ouverts et qui les incitera à faire en sorte que la situation hongroise ne se répète pas dans les autres pays.

Devant le dilemme « socialisme ou contre-révolution », nous devons défendre l'actuel gouvernement Kadar, nous devons l'aider. J'en connais les hommes ; ils représentent à mon avis ce qu'il y a actuellement de plus honnête en Hongrie. L'Union soviétique, elle aussi, est dans une situation difficile. Nous devons nous opposer à tous ceux qui, aujourd'hui, rejettent toute la faute sur les Russes.

Nous devons aussi aider les camarades polonais autant qu'il est en notre pouvoir, lutter avec eux contre les tendances qui se manifestent à l'Est comme à l'Ouest. Cette lutte sera difficile et longue, car l'enjeu est le triomphe de l'orientation nouvelle au sein des partis communistes. Il s'agit maintenant de savoir si c'est cette orientation qui triomphera.

● *La tragique affaire égyptienne*

En ce qui concerne l'agression contre l'Egypte, vous savez quelle a été notre attitude à l'O.N.U. C'était une agression typique. A mon avis, le plus tragique, c'est que les socialistes français se soient compromis et discrédités en se montrant les serviteurs les plus fidèles du colonialisme. Ils ne laveront jamais cette tache de leur joue. Ce qui est tragique, c'est que cette agression a reçu l'appui de la majorité du Parlement français. C'est vraiment tragique. Je suis convaincu que le malheureux peuple français devra un jour payer pour cette politique menée par les socialistes, avec Guy Mollet à leur tête. Ils se sont couverts de honte devant le monde entier.

On ne sait pas encore jusqu'où ils pensent aller. Je doute que cette affaire avec la police internationale se fasse sans heurts. Nous ferons tout pour sauvegarder la paix. La Yougoslavie joue aujourd'hui un rôle dans le monde et on doit compter avec elle. Pour continuer à jouer ce rôle, nous devons conserver la force que nous possédons.

LE COURRIER DE J.-P. SARTRE

Extraites de l'abondant courrier reçu par J.-P. Sartre à la suite de sa déclaration dans L'Express, *voici quelques lettres qui donnent un reflet aussi scrupuleux que possible des réactions de ses correspondants.*

Ils s'indignent

Vous vous joignez aux hurlements de toute la réaction (...).

Depuis dix ans la guerre n'a pas cessé : Indochine, Algérie (et aussi Madagascar). Si tous ceux qui s'indignent aujourd'hui s'étaient joints aux communistes, aucune de ces guerres n'aurait eu lieu. Belle occasion alors de manifester leurs sentiments humanitaires et d'agir efficacement dans un domaine où cela dépendait de nous. Je le sais, vous les désavouez, mais ce n'est pas cela qu'ils liront dans votre article. Ils brandiront votre nom, car ils ont besoin de cautions qui ne soient pas trop bourgeoises.

Vous le devinez bien, *« on ne quitte pas le parti au moment où il est en danger »*. Le P.C. détruit, c'est le fascisme.

R. D.
Paris.

★

J'aime à croire que si vous aviez attendu quelques heures, votre prise de position eût été plus nuancée, moins imprudente (...).

En vérité, on reste confondu devant tant de hâte. Est-ce bien vous, J.-P. Sartre, vous l'écrivain passionné de vérité, est-ce bien le philosophe Sartre qui emploie ces méthodes expéditives d'investigation ? On n'ose le croire.

A Paris, comme en Hongrie, les fascistes ont profité d'une situation trouble pour tenter d'écraser le socialisme.

Non, Jean-Paul Sartre ! Croyez-en un vieux paysan qui a laissé un moment sa charrue pour vous écrire.

Ce ne sont pas les communistes qui ont les mains sales.

Ce sont les fascistes, vous le savez bien !

Et vous ne pourriez que vous salir en les aidant.

P. A.
(Allier).

Ils approuvent

Votre article vous a valu, semble-t-il, des réponses haineuses ou narquoises. C'est pourquoi, bien que parfaitement inconnu, je tiens à vous féliciter. Et parce que j'approuve les termes de votre article, je me permets de vous interroger sur un point particulier, qui me paraît en être le complément logique.

Si vous estimez impossible à l'heure actuelle de collaborer avec le P.C. ou la S.F.I.O., étant donné l'attitude de leurs dirigeants, quel est le mouvement capable de rassembler le plus efficacement les forces de gauche éparses ? (...)

Peut-être, à la suite des derniers événements, une occasion va-t-elle s'offrir à tous les « inorganisés » de collaborer sans arrière-pensée avec des partis honnêtes. Et je serais très désireux de connaître votre opinion sur ce point précis.

P. G.
Paris.

★

Parce que vous êtes honnête et courageux, parce que vous avez osé parler, selon votre conscience, je veux vous dire merci.

A. C.
Paris.

★

Je ne saurais vous dire à quel point, dans le passé, j'ai été navré par certaines de vos prises de position politiques et antireligieuses.

Aussi quelle joie aujourd'hui, devant votre prise de position si nette pour la Hongrie, de constater que votre sincérité et votre honnêteté intellectuelle ne sauraient être mises en cause.

M. G.
Lyon.

★

En tant que militant communiste, permettez-moi de vous dire mon entière approbation pour votre courageuse déposition (...).

Mais je vous en supplie, continuez. Cela nous aidera tous.

C. C.
étudiant
Paris.

Ils s'étonnent

D'une part je ne puis qu'approuver — infiniment — le geste de J.-P. Sartre qui se désolidarise radicalement du P.C. et manifeste ainsi une liberté d'esprit et un courage dont on craignait parfois (je ne le connais absolument pas) qu'il les eût perdus (...).

D'autre part — et surtout — je me demande si J.-P. Sartre est vraiment bien qualifié aujourd'hui pour donner des leçons de moralité, pour distribuer la louange ou le blâme, pour interpréter la situation, pour prévoir l'avenir, pour donner son opinion sur la démocratisation ou sur la « gauche socialiste » (...).

Etant moi-même un « intellectuel » (l'affreux mot !) et de la pire espèce, je suis agrégé de philosophie, je suis excédé du ton, des gestes et des larmes que versent aujourd'hui un certain nombre d'intellectuels repentis ou repentants. Je me fais une très haute idée de la pensée de J.-P. Sartre; étudiant puis professeur, ses œuvres philosophiques ont exercé sur moi une influence profonde et, somme toute, comme un certain nombre de penseurs, il est devenu ma « substance » (...).

Mais ici il s'agit de politique.

Il me semble que l'intelligence consiste à prévoir, à comprendre *avant* l'événement, à saisir des relations imperceptibles empiriquement mais que la pensée conçoit, etc. : attendre les événements de Budapest, ou le rapport Kroutchev, ou les insanités publiées par *L'Humanité* pour s'émouvoir, c'est la preuve même d'un manque d'intelligence politique (...).

Il est évident qu'à *un certain point de vue* je me réjouis du geste de J.-P. Sartre et du retentissement qu'il peut avoir puisque, telle est la force du talent, quoi que fasse M. Sartre, ce qu'il fait est... conséquent. Ce que je conteste, c'est cette façon de paraître tout comprendre, alors qu'il a fallu expressément l'*événement* pour être illuminé (ou bien il s'est tu).

PIERRE BONNEL,
Professeur agrégé de philosophie,
Montrouge.

★

C'est au vieux condisciple que je m'adresse...

Permets-moi de te saluer pour cet interview de *L'Express*. Un tel sursaut de conscience a du prix de la part de qui avait jusqu'à présent, chez les Moscovites, place de fleuron encensé (...).

Mais, cher philosophe, sois donc marxiste une bonne fois au moins pour étayer même de simples considérations marxistes, ta condamnation du crime (...).

Il reste à expliquer (tu as, je l'espère, la capacité d'intelligence pour le faire) pourquoi le crime était possible, et pourquoi et en quoi cette frontière sociale et morale est nécessaire entre les criminels et... nous (...)

R. C.

★

Sans réclamer de J.-P. Sartre une morale politique manichéenne, l'éclat dont il accompagne son divorce communiste a des côtés bien déplaisants.

Lui qui « sait tout ce que le socialisme a coûté: que de sueur, que de sang, que de crimes... » avait bien digéré le coup de Prague et les camps d'extermination et les procès préfabriqués (...).

Aujourd'hui seulement, un peu tard à mes yeux, il a enfin la nausée.

DOCTEUR JEAN WALTZ,
Lyon.

★

Même à 100 francs je lis *L'Express* ; toutefois, il me tombe des mains lorsque j'y rencontre Sartre. Ce n'est pas que cet intellectuel oublie de penser mais il pense volontairement faux. Il a édifié une statue de lui-même, plusieurs fois déjà il en a remanié le socle (...).

Il faut appeler les faits par leur nom. Le crime de Budapest est un crime, pas une faute. L'erreur de Suez est une velléité de crime et surtout une faute qui ébranle bien davantage notre monde, le monde capitaliste dans lequel nous avons appris à penser.

PIERRE DUPART,
Tours.

Et la réponse de J.-M. Hermann

Est-ce le moment de rompre avec le parti communiste quand celui-ci est l'objet d'une attaque menée, à la faveur de l'émotion légitime que vous partagez, par tous nos vieux ennemis communs de toujours, qui ont bien d'autres idées en tête ? Croyez-vous que la gauche serait renforcée par la formation d'un nouveau groupe ? Croyez-vous enfin que ce soit hâter ou retarder au sein du parti communiste la révision de ses méthodes que de travailler à l'isoler à nouveau ? Je crains que sur tous ces points vos conclusions n'aillent à l'encontre de vos — de nos — désirs et de nos espoirs.

Je suis par contre en plein accord sur l'exposé des faits qui ont conduit à la tragédie d'aujourd'hui et les responsabilités des anciens dirigeants du communisme hongrois. Plus encore que les actes de répression dont ils ne sont que l'aboutissement doit être angoissante pour nous la cause de l'enchaînement des événements qui y a conduit. Il faut en prendre claire conscience si on veut éviter le retour de si terribles conséquences. Votre article ne sera utile que s'il fait avancer le débat nécessaire qui éclaircira ce problème pour vous, pour moi et pour bien d'autres (...).

Pourquoi diable me désigner comme « le sinistre Hermann » ? J'ai, au cours de ma longue carrière, été affublé de bien des qualificatifs : celui-ci m'a laissé perplexe (...).

J.-M. HERMANN,
Paris.

★

Je suis indignée du qualificatif employé par Sartre pour juger un homme comme J.-M. Hermann !

Pour moi, qui ne l'ai rencontré que dans ce milieu de déportés, j'apprécie sa valeur morale. Un Jean-Paul Sartre n'est pas capable de comprendre...

X...
80 ans.

UN RESCAPÉ DE L'ENFER

Au printemps de 1951, un membre de la commission d'enquête américaine sur les bombardements atomiques du Japon, le Dr Warner Wells, apprit par hasard que le directeur de l'Hôpital des Communications d'Hiroshima, le Dr Hachiya, témoin et survivant de l'explosion du 6 août 1946, avait tenu un journal des événements qui avaient suivi la destruction de la ville. Bouleversé par le lecture de ce document, il passa plusieurs années à le traduire pour le présenter au public américain. Edité par l'Université de la Caroline du Nord, ce « Journal d'Hiroshima » vient d'être traduit en français.

Les extraits que nous en donnons ici pourront paraître à certains d'une horreur insupportable. Mais à l'heure où l'on recommence à évoquer l'utilisation possible de fusées atomiques pour le règlement des problèmes mondiaux, et parfois à le souhaiter, il n'est pas inutile de rafraîchir la mémoire des hommes. Voici ce que vécurent ceux qui virent exploser la « petite » bombe d'Hiroshima.

6 août 1945

Il était encore tôt. Fatigué par une nuit sans sommeil passée à l'hôpital, j'étais étendu sur le plancher, vêtu seulement d'un caleçon et d'un maillot de corps. Le matin s'annonçait calme et ensoleillé. Par la porte grande ouverte je regardais les feuilles des arbres, reflétant la clarté du ciel, se découper délicieusement sur l'ombre du jardin.

Un éclair aveuglant me fit sursauter — puis un second. Les ombres du jardin disparurent. Le ciel, brillant et ensoleillé un instant auparavant, devint sombre et gris. A travers les tourbillons de poussière soulevés par une brusque rafale de vent, je discernais à peine la colonne de bois qui soutenait un des angles de la maison. Elle penchait dangereusement et le toit se mit à vaciller.

Instinctivement, je tentai de m'enfuir mais des gravats et des décombres me barraient la route. Avançant à tâtons, je réussis à passer sur la véranda et à descendre dans le jardin. Mais je m'arrêtais aussitôt, immobilisé par un sentiment de faiblesse insurmontable. Je m'aperçus avec stupeur que j'étais complètement nu. Où étaient passés mon caleçon et mon maillot de corps ?

Qu'était-il donc arrivé ?

Tout mon côté droit était lacéré d'entailles profondes qui saignaient abondamment. Une grosse esquille de bois émergeait d'une plaie de ma cuisse droite et quelque chose de tiède me coulait dans la bouche. En tâtant ma joue, je découvris qu'elle était déchirée et que ma lèvre inférieure pendait, à moitié arrachée. Un long morceau de verre s'était fiché dans mon cou. Je le retirai tranquillement et me mis à le contempler, dans ma paume ensanglantée, avec un détachement hébété.

Où était ma femme ? Pris de panique, je hurlai : « *Yaeko-San... Yaeko-San...* »

Un flot de sang jaillit de mon cou. Avais-je eu la carotide tranchée ? Allais-je saigner à mort ? Perdant la tête, je me mis à crier : « *C'est une bombe de 500 tonnes, Yaeko-San, où es-tu ? Une bombe de 500 tonnes est tombée.* »

Pâle et hagarde, les vêtements maculés de sang, Yaeko-San émergea des ruines de la maison. Elle tenait son coude dans sa main. Sa vue me calma. Ma propre panique était dissipée et je tentai de la rassurer :

« *N'aie pas peur,* lui dis-je. *L'essentiel est de nous tirer d'ici le plus vite possible.* »

Le chemin le plus court pour gagner la rue passait par la maison voisine. Nous la traversâmes — courant, tombant, courant de nouveau. En arrivant dans la rue, je trébuchai dans quelque chose de mou et m'étalai de tout mon long. En me relevant, je vis que j'avais buté sur une tête humaine.

« *Excusez-moi, monsieur* », balbutiai-je, pris d'épouvante. Il n'y eut pas de réponse. La tête avait appartenu à un jeune officier dont le corps gisait à quelques pas de là, coincé sous une lourde grille de fonte.

Nous restâmes figés sur place jusqu'au moment où la maison se mit à osciller devant nous et s'écroula presque à nos pieds. Quelques secondes plus tard, notre propre maison s'écroulait à son tour dans un nuage de poussière. Autour de nous, d'autres bâtiments s'effondraient comme des châteaux de cartes ou basculaient sur le côté. Des flammes jaillirent des décombres et commencèrent à s'étendre, propagées par un vent de plus en plus violent.

Je réalisai lentement que nous ne pouvions rester ainsi dans la rue et nous nous dirigeâmes vers l'hôpital, distant de quelques centaines de mètres seulement.

Au bout de vingt pas, je dus m'arrêter. Le souffle me manquait, mon cœur battait à se rompre et mes jambes se dérobaient sous moi. J'avais une soif atroce et suppliai Yaeko-San de me trouver un peu d'eau. Il n'y en avait nulle part. Au bout d'un moment, les forces me revinrent et nous pûmes repartir.

Je ne ressentais aucune honte d'être complètement nu mais j'étais confus de ce manque de pudeur. Au coin d'une rue, nous rencontrâmes un soldat qui se tenait debout au milieu de la chaussée, l'air complètement hébété. Une serviette était posée sur ses épaules et je la lui demandai pour couvrir ma nudité. Il me la tendit sans un mot. Je la perdis un peu plus loin et Yaeko-San dut enlever son tablier pour me l'attacher autour des reins.

Notre avance était l'une lenteur désespérante. Bientôt, raides de sang caillé, mes jambes refusèrent de me porter plus loin.

« *Va en avant* », dis-je à ma femme.

Elle se pencha sur moi, puis, sans prononcer un mot, se mit à courir en direction de l'hôpital. A présent, il faisait tout à fait noir. Je fus envahi par un sentiment de solitude intense.

Je dus m'évanouir car mon souvenir suivant, c'est d'avoir constaté que la croûte sur ma cuisse avait été arrachée et que le sang giclait de nouveau. Je pressai la main sur la blessure. Au bout d'un moment, l'hémorragie s'arrêta et je me sentis mieux.

J'essayai de poursuivre ma route. Tout n'était qu'un cauchemar — mes blessures, l'obscurité, la lenteur angoissante de mes mouvements. Mon cerveau seul fonctionnait normalement.

Au bout d'un long moment, je finis par distinguer, dans la pénombre, la masse sombre du Bureau des Communications, grand bâtiment en ciment armé derrière lequel se trouvait l'hôpital. Je repris courage, sachant maintenant que quelqu'un me trouverait et que, si je mourais, on prendrait soin de ma dépouille.

Je me reposai un moment et le décor commença lentement à reprendre forme. Je vis défiler devant moi des ombres humaines semblables à une procession de fantômes. Certaines d'entre elles paraissaient souffrir horriblement et avançaient les coudes écartés, les avant-bras ballants. Ces silhouettes m'intriguèrent jusqu'au moment où je compris qu'elles étaient celles de gens atrocement brûlés qui cherchaient à éviter la friction douloureuse de leurs membres contre leurs flancs à vif. Une femme nue sortit du brouillard, un enfant dans les bras. Je détournai les yeux. Peut-être revenait-elle du bain ? Mais j'aperçus ensuite un homme également nu et je me dis qu'il leur était arrivé à tous la même mésaventure qu'à moi, quelque chose d'inexplicable qui les avait dépouillés de leurs vêtements.

Une vieille femme vint s'abattre à côté de moi. Son visage était contracté par la douleur mais aucun son ne sortit de ses lèvres. Tous ceux que je voyais avaient ceci de commun qui les faisait ressembler à des fantômes : leurs gestes s'accomplissaient dans un silence absolu.

Je me joignis à cette procession funèbre dès que j'eus récupéré un peu de forces et finis par atteindre les grilles du Bureau des Communications. Là, je trouvai enfin des visages familiers. Je fus étendu sur une civière et transporté à l'intérieur du bâtiment. Plus tard, j'appris que l'hôpital était tellement encombré de blessés qu'il avait fallu transformer le Bureau des Communications en hôpital annexe.

Je vis apparaître mon infirmière personnelle, Mlle Kado, qui se mit à examiner mes blessures sans dire un mot. Personne ne parlait. Je demandai une chemise et un pantalon de pyjama qu'on me donna toujours sans un mot. Pourquoi tout le monde était-il silencieux ?

Lorsque Mlle Kado commença à badigeonner mes plaies avec de l'alcool iodé, je crus que ma poitrine prenait feu. Pour prendre en patience ce supplice que mes supplications ne parvenaient pas à faire cesser, je tentai de trouver une diversion en regardant au dehors. J'oubliai d'un coup la brûlure de l'alcool : de lourdes volutes de fumée s'échappaient des fenêtres de l'hôpital que j'apercevais par la fenêtre.

Je hurlai « *Au feu !* ». En un clin d'œil, l'alarme fut donnée et chacun se mit à répéter mon cri. La voix aiguë de mon vieil ami M. Sera, qui m'avait accueilli à la grille du bâtiment, dominait les autres. Il me sembla que c'était la première voix que j'eusse entendue ce jour-là. Le silence angoissant était enfin brisé. J'eus l'impression d'être transporté dans un asile de fous.

Tout le ciel était éclairé par le reflet des flammes. Mon brancard fut transporté dans le jardin situé derrière le bâtiment et posé sous un vieux cerisier. D'autres blessés se traînèrent vers la pelouse ou y furent portés sur des civières. Bientôt, tout l'espace fut occupé par une foule si compacte que seuls les blessés graves avaient la place de se coucher. Les flammes grandirent et les courants ascendants devinrent si violents que les plaques de zinc furent arrachées des toits et volèrent en sifflant vers le ciel. Des morceaux de poutres enflammées volaient de tous côtés comme des hirondelles de feu.

Des vents brûlants hurlaient autour de nous, soulevant des nuages de cendres et de poussière qui pénétraient dans nos yeux et dans nos narines. Le groupe de baraquements en bois qui constituait le fond du jardin prit feu à son tour et commença à brûler comme de l'amadou. La chaleur devint si accablante qu'il ne nous resta plus qu'une chance de salut : quitter le jardin. Ceux qui pouvaient encore marcher s'enfuirent. Les autres périrent carbonisés. Sans mes amis dévoués, j'aurais succombé sur place, mais ils portèrent ma civière jusqu'à la grille principale, de l'autre côté du bâtiment.

Des incendies jaillissaient de toutes parts. Le terrain que nous occupions ne fut bientôt qu'une oasis dans un océan de flammes. Si quelqu'un n'avait eu la présence d'esprit de nous asperger avec une lance d'incendie, je doute qu'aucun de nous ait pu survivre.

La charpente métallique d'une fenêtre, détachée par le feu, vint s'écraser derrière nous avec un fracas terrible. Une boule incandescente passa en sifflant près de moi, mettant le feu à ma chemise. On me jeta de nouveau des seaux d'eau sur le corps. A partir de ce moment, je ne sais plus très bien ce qui se passa. Je me souviens d'avoir été mis brutalement debout par quelqu'un tandis que tout mon esprit se révoltait contre ce supplice supplémentaire.

Une tête émergea d'un abri antiaérien et j'entendis la voix de Mme Saeki, la concierge de l'hôpital, impossible à confondre avec aucune autre : « *Courage, docteur. Tout ira bien. Tout le nord de la ville est complètement consumé. Nous n'avons donc plus rien à craindre.* »

Elle avait raison. Toute la partie nord de la ville était réduite en cendres. Le ciel était toujours sombre mais je n'aurais pu dire si c'était le soir ou midi, le même jour ou le lendemain. Ce que je venais de vivre aurait pu tenir dans un instant ou s'étirer à travers la monotonie d'une éternité.

Dans l'hôpital, le feu paraissait maîtrisé. Il ne restait plus rien qui pût encore brûler.

Les rues silencieuses n'étaient peuplées que de cadavres — foule immobile qui semblait avoir été gelée par la mort au beau milieu de sa fuite. Hiroshima n'était plus une ville mais un désert en feu. A l'est, à l'ouest, tout était nivelé. Les montagnes lointaines paraissaient plus proches que d'habitude. Que la ville était petite maintenant que toutes ses maisons étaient détruites !...

Des amis me portèrent à l'intérieur de l'hôpital. Je me rappelle la table dure et la douleur cuisante que j'éprouvai quand on commença à recoudre ma figure et ma lèvre, mais je n'ai gardé aucun souvenir de mes quelque quarantes autres blessures que le docteur Katsubé sutura avant la nuit.

7 août

J'avais dû dormir profondément car lorsque j'ouvris les yeux, le soleil était déjà haut sur l'horizon. Mes oreilles furent aussitôt assaillies par les gémissements des blessés. Toute la nuit, ils avaient afflué à l'hôpital qui était maintenant plein à craquer. Il en arriva encore qu'on ne savait plus où mettre. Il y en avait partout, jusque dans les lavabos. Ils étaient pour la plupart affreusement brûlés. Quelques-uns étaient grièvement blessés.

Pour aggraver la situation, il y avait les vomissements et la diarrhée. Les blessés qui ne pouvaient bouger se laissaient aller sur place. Ceux qui pouvaient marcher allaient jusqu'au seuil. On ne pouvait entrer ou sortir sans piétiner dans les ordures.

Enlever les cadavres était relativement facile, mais nettoyer les salles et les corridors des déjections qui les souillaient était un problème insoluble.

Les plus à plaindre étaient les brûlés. Au fur et à mesure que leur peau se détachait, leurs plaies vives et luisantes étaient directement exposées à la chaleur et à la saleté.

Le docteur Koyama vint s'enquérir de notre état, la tête entourée d'un gros pansement et le bras en écharpe. Sa vue me fit monter les larmes aux yeux. Il avait opéré toute la nuit. Bien qu'épuisé, il ne pensait qu'aux autres. Le docteur Katsubé et une infirmière l'accompagnaient dans sa tournée. Tous avaient l'air hagard. Leurs blouses étaient sales et maculées de sang. J'appris que M. Iguchi, notre chauffeur, avait réussi à brancher une lampe de secours sur une batterie d'auto, à la clarté de laquelle ils avaient réussi à opérer des blessés durant toute la nuit. Un peu avant l'aube, cette unique lumière s'était éteinte elle aussi.

Un vieil ami qui habitait la banlieue vint me voir et nous raconta ce qu'il avait vu la veille :

« *Ce fut horrible. Ces centaines de blessés qui cherchaient à s'enfuir vers les col-*

ATOMIQUE RACONTE...

lines passèrent devant notre maison. Tous étaient brûlés au visage et aux mains. De grands lambeaux de chair pendaient de leurs bras comme les haillons d'un épouvantail. Ils marchaient à la queue leu leu comme une procession de fourmis. Ils ont défilé toute la nuit, mais, ce matin, ils se sont arrêtés. Je les ai trouvés gisant des deux côtés de la route, en tas si rapprochés qu'il était impossible de passer sans marcher dessus. »

Un autre ami, le docteur Katsutami, venu à pied de son village situé à 16 kilomètres d'Hiroshima, nous raconta :

« Quand j'ai atteint ce matin le pont de Misasa, tout avait disparu, même le château. Vos bâtiments sont les seuls qui soient encore debout à des kilomètres à la ronde. Appuyé contre le parapet du pont, il y avait un homme assis sur une bicyclette qui semblait contempler les ruines. Quand je me suis approché, j'ai vu qu'il était mort. L'explosion l'avait transformé en statue.

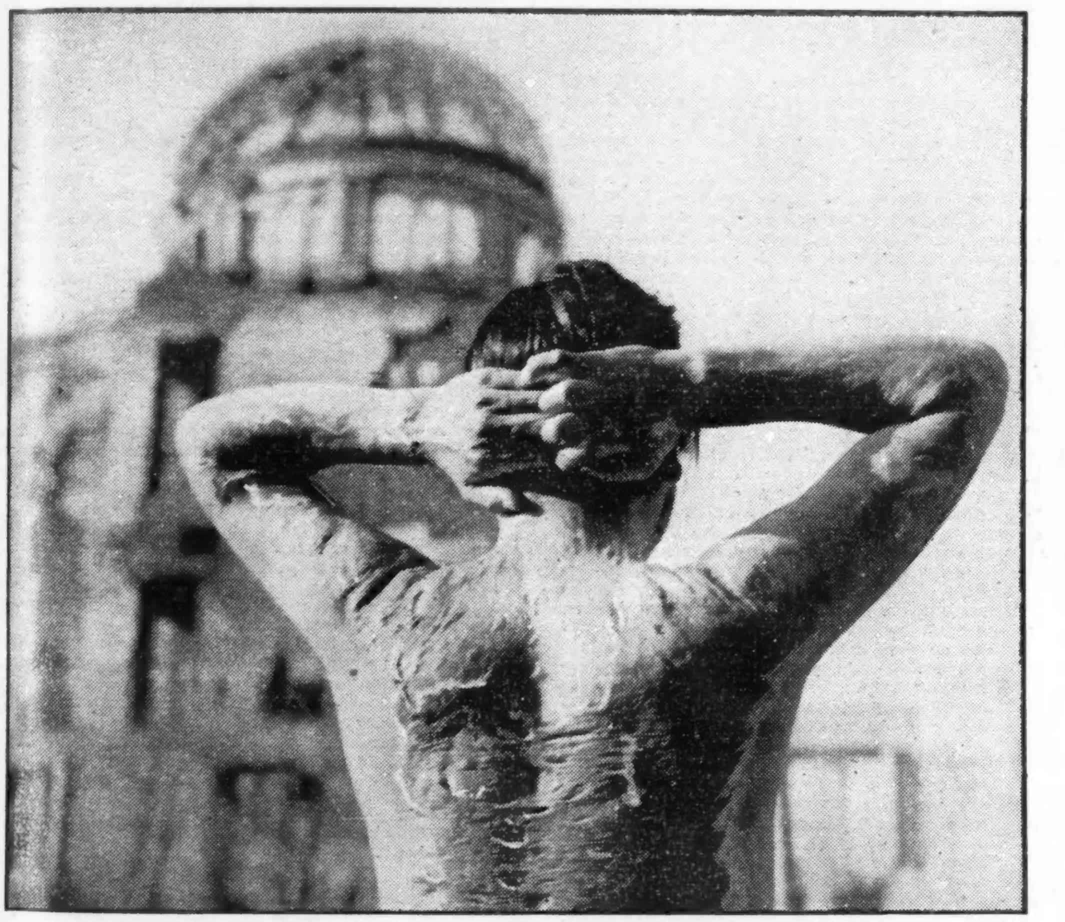
Le docteur Katsutani nous raconta ensuite comment il était venu de son village après avoir entendu l'explosion et vu le champignon de fumée s'élever au-dessus de la ville :

« Tandis que je cherchais à constituer une équipe de secours, des flots de blessés commencèrent à envahir le village. Je leur demandai ce qui était arrivé mais tout ce qu'ils purent me dire fut qu'Hiroshima avait été rasé et que toute la population était en train de fuir la ville. Je sautait sur ma bicyclette et pédalai vers Itsukaichi. Lorsque j'y arrivai, la route était encombrée de piétons, ainsi que tous les sentiers et les chemins de traverse. Une fois de plus je tentai de savoir ce qui s'était passé mais personne ne put me fournir de réponse satisfaisante. Quand je demandai à ces gens d'où ils venaient, ils se bornaient à tendre un doigt dans la direction d'Hiroshima et à dire : « De là. *» Et quand je leur demandai où ils allaient, ils tendaient le doigt dans la direction opposée et disaient : «* Là. *» Ils avaient l'air complètement hébétés et répondaient tous de la même façon.*

« A Itsukaichi, je ne vis aucun blessé grave. Quand j'atteignis Kusatsu, presque tous portaient des blessures sérieuses. Plus j'approchais d'Hiroshima, plus leur nombre croissait et lorsque j'arrivai à Koï (à la lisière occidentale de la ville), tous étaient si atrocement brûlés que je n'osais pas regarder leurs visages. Ils sentaient tous le crin brûlé.

« Les blessés s'entassaient dans la gare de Koï. Chaque mètre carré de quai était occupé. Les uns étaient debout, les autres couchés. Tous suppliaient qu'on leur donnât de l'eau. C'était un enfer vivant.

« L'école primaire de Koï avait été transformée en poste de secours et était déjà bondée de blessés. Même le terrain de jeu était rempli de morts et de mourants. On eût dit une multitude de poissons mis à sécher sur l'herbe. »



UN RESCAPÉ D'HIROSHIMA.
« Là où la peau était partie, leur chair était humide et comme couverte de moisissure... »

« On devinait que beaucoup de blessés avaient dû se précipiter vers la rivière pour y boire et avaient péri sur place. Je vis dans l'eau plusieurs personnes vivantes qui se débattaient encore au milieu des cadavres que le courant emportait pêle-mêle vers la mer. Des centaines et des milliers de gens ont dû se jeter à l'eau pour échapper à l'incendie et se sont noyés.

« Mais le plus terrible à regarder, c'étaient les soldats. J'en ai rencontré je ne sais combien. Ils étaient tous brûlés de la tête aux hanches. Là où la peau était partie, leur chair était humide et comme couverte de moisissures. Ils devaient porter leurs calots au moment de l'explosion car leurs cheveux noirs étaient intacts. On aurait dit qu'ils s'étaient posé des bols de laque noire sur la tête.

« Ils n'avaient plus de visages. Leurs yeux, leurs nez, leurs bouches avaient été rongés par les flammes. Leurs oreilles avaient fondu. Impossible de distinguer entre le devant et le derrière de leur crâne. L'un d'eux, dont la figure n'était qu'un trou noir, ne montrait plus que deux rangées de dents blanches qui avançaient au milieu d'un tas de chairs tuméfiées. Il me supplia de lui donner un peu d'eau mais je n'en avais pas. Je ne pus que joindre les mains et prier pour lui. Il n'ajouta pas un mot. La supplique qu'il m'adressa dut être la dernière. »

Le narrateur semblait éprouver une sorte de soulagement à nous décrire ces scènes atroces et nul d'entre nous n'aurait voulu l'interrompre. Nous étions comme envoûtés par le récit de ces horreurs.

Nous vîmes arriver ensuite le docteur Hanoaka, chef d'un service de notre hôpital, qui nous fit à son tour le récit des horreurs qu'il avait vues :

« J'ai vu des tramways arrêtés avec leurs passagers encore assis sur les banquettes par rangées de douze, complètement noirs et calcinés. J'ai vu les grands réservoirs à eau remplis jusqu'au bord de cadavres. Ceux-ci semblaient avoir été bouillis vivants. Dans un des réservoirs, j'ai aperçu un homme encore vivant bien qu'atrocement brûlé. Il était accroupi à côté d'un mort et buvait lentement l'eau mêlée de sang. Même si j'avais voulu l'empêcher, cela n'aurait servi à rien : il avait perdu la raison. Dans l'un des réservoirs, le nombre des morts était si élevé qu'ils n'avaient même pas eu la place de tomber. Les cadavres étaient restés debout, serrés les uns contre les autres.

« Dans la piscine de l'école secondaire, j'ai vu des gens encore vivants à moitié étouffés sous des grappes de cadavres. Quelques personnes s'efforçaient de les dégager, mais je doute qu'elles y soient parvenues. Je suis sûr qu'ils ont tous péri. Pardonnez-moi de vous raconter ces choses si brutalement, mais elles sont vraies. Je ne comprends pas comment une seule personne a pu en réchapper... »

Le docteur Hanoaka s'arrêta de parler et je vis qu'il était pressé de se mettre au travail. Avec tout ce qu'il y avait à faire, il eût été criminel de le retenir.

On me signala qu'aucun des malades n'avait de l'appétit et qu'ils commençaient, les uns après les autres, à avoir des vomissements et de la diarrhée. La nouvelle arme dont on m'avait parlé aurait-elle répandu un gaz toxique ou quelque germe mortel ?

Le docteur Koyama fut chargé d'établir un lieu d'isolement pour les malades atteints de dysenterie. Il choisit une partie des terrains situés au sud de l'hôpital et réussit à y faire édifier un baraquement sommaire avec l'aide de quelques soldats qui se trouvaient sur les lieux. Ce que nous cherchions à faire ne servait sans doute pas à grand-chose, mais le seul fait de ne pas rester inactifs soutenait notre moral.

Le docteur Katsubé et son équipe avaient une tâche qui semblait défier les forces humaines. Il n'y avait guère de blessé qui n'eût besoin d'une intervention chirurgicale urgente. Tout ce qu'ils réussirent à faire ces jours-là relève du miracle.

La pharmacie fut remise en état. Notre maigre provision de médicaments fut triée et rangée. Un semblant d'ordre commença à émerger du chaos. Peut-être réussirions-nous, avec le temps, à redevenir maîtres de la situation. Au cours de la matinée, ceux qui travaillaient aux cuisines réussirent à préparer de la bouillie de riz qu'ils apportèrent dans des seaux et distribuèrent avec de grandes louches en bois. Pour moi, cette bouillie claire fut un des meilleurs moments de la journée.

8 août

Au cours de la journée, les infirmières s'efforcèrent de trier les malades et de les regrouper selon la gravité de leurs blessures. Ce faisant, on découvrit parmi eux un certain nombre de morts mais moins que la veille. Cette nouvelle m'irrita car j'avais prescrit d'éliminer les morts le plus rapidement possible pour faire de la place aux vivants. Les gens mouraient si vite que je commençais à considérer la mort comme une chose naturelle. J'avais cessé d'avoir pour elle le même respect qu'autrefois...

Le docteur Hanaoka m'informa que les diarrhées sanglantes ne cessaient d'augmenter et que certains malades avaient été jusqu'à 60 fois à la selle depuis le lever du jour...

Dans l'après-midi, je fus monté au second étage, ravagé par le feu mais suffisamment refroidi pour pouvoir être réoccupé. Avant l'incendie, il comprenait quatorze pièces mais toutes les cloisons avaient brûlé et il ne restait plus qu'une seule et immense salle.

Vers le soir, une légère brise du sud soufflant à travers les ruines nous apporta une odeur de sardines grillées. Jetant un regard à travers les fenêtres, j'aperçus d'innombrables feux disséminés dans toute la ville. J'avais cru tout d'abord qu'on brûlait des tas de détritus. Mais du côté de Nigitsu, il y avait un brasier plus grand que les autres sur lequel se consumaient des centaines de cadavres. J'éprouvai une véritable nausée en découvrant que ces feux étaient des bûchers funéraires...

9 août

Ce jour-là, le docteur Hanoaka me fit des rapports plus détaillés sur l'état des malades. Une de ses observations me frappa particulièrement : quelle que fût leur blessure, tous les malades présentaient les mêmes symptômes. Ils n'avaient aucun appétit ; la plupart d'entre eux avaient des nausées et du météorisme (ballonnement dû à des fermentations gazeuses) ; plus de la moitié étaient sujets à des vomissements incoercibles.

Un homme souffrait hier de la bouche. Aujourd'hui, d'innombrables petites hémorragies commençaient à apparaître sur ses gencives et sous sa peau. Son cas était d'autant plus troublant que

→

UN RESCAPÉ D'HIROSHIMA

→

lorsqu'il était arrivé à l'hôpital, il ne se plaignait que de vertiges et de nausées mais ne semblait pas avoir été blessé.

Ce matin-là, quelques malades commencèrent à avoir de petites hémorragies sous-cutanées. Beaucoup d'entre eux toussaient et vomissaient du sang. Aucun de ces symptômes ne pouvait être rattaché à une maladie connue.

Qu'en déduire sinon que nous nous trouvions en face d'une affection nouvelle inconnue jusqu'ici ?

Peut-être fallait-il attribuer ces symptômes à une variation subite de la pression atmosphérique ? J'avais lu quelque part une étude sur les hémorragies provoquées chez les aviateurs et les plongeurs par des changements d'altitude trop rapides. Je savais d'autre part que les changements de pression rendaient momentanément sourd.

Or je pouvais affirmer que je n'avais entendu aucune explosion lorsque la bombe avait éclaté et je me souvenais aussi de n'avoir perçu aucun son tandis que je me dirigeais vers l'hôpital et que les maisons s'effondraient autour de moi. J'avais l'impression de me mouvoir dans un film muet. D'autres personnes me dirent qu'elles avaient eu la même sensation.

Ceux qui se trouvaient dans les quartiers périphériques désignaient la bombe sous le nom de *pikadon* (de *pika*, éclair brusque, et *don*, bruit d'explosion). Ceux qui se trouvaient près de l'hypocentre de l'explosion ne parlaient que de *pika*.

Je ne perdais aucune occasion d'interroger mes visiteurs sur les circonstances du bombardement mais leurs réponses étaient vagues. Ils n'étaient d'accord que sur un seul point : c'est qu'on avait utilisé une arme nouvelle. Mais laquelle ?...

Dans la journée, le docteur Harada mourut. Son torse et ses membres n'étaient qu'une masse rouge et purulente. Un cercle de cheveux noirs couvrait la seule partie de son corps qui n'eût pas été brûlée. De loin, on eût dit qu'il portait une marmite renversée sur la tête...

La nuit vint et nous n'étions toujours éclairés que par la lueur des bûchers. Partout régnait une horrible odeur de chair grillée. L'hôpital était plus calme mais le silence de la nuit était rompu de temps à autre par les cris d'une petite fille qui appelait sans cesse sa mère : « *Maman*, criait-elle, *j'ai mal. J'ai vraiment trop mal.* »

10 août

...L'AFFLUX de malades augmenta et finit par outrepasser nos moyens — pour ne pas parler de nos forces. Que l'on imagine notre bonheur lorsque nous vîmes arriver le docteur Norioka, de l'hôpital des Communications d'Osaka, suivi d'un groupe d'assistants qui ployaient sous des caisses de médicaments. Sa venue nous fit l'effet d'une averse en plein désert. Sa seule présence devint rapidement un bienfait pour tout le monde. Elle redonna courage aux malades les plus démoralisés. Pour la première fois, j'eus l'impression que nous remontions enfin la pente...

La nuit vint, la première qui ne fût pas infectée par l'odeur de la mort. Etait-ce parce que le vent avait tourné ou les incinérations avaient-elles pris fin ? Je n'en savais rien. Mais le nombre de ceux qui mouraient de leurs blessures était en décroissance. Aujourd'hui, nous n'en avions eu que deux.

11 août

...DANS la journée, nous apprîmes que Nagasaki avait été bombardé à l'aide d'une arme mystérieuse et que les résultats avaient été les mêmes qu'à Hiroshima. A peine venions-nous d'apprendre ce bombardement qu'un homme arriva de Fuchu porteur d'une nouvelle extraordinaire. Il affirmait que le Japon possédait lui aussi cette arme mystérieuse mais qu'on l'avait tenue secrète parce qu'elle était si effroyable qu'on évitait d'en parler. Il nous assura qu'une escadre spéciale de l'aéronautique navale venait de la lancer contre le continent américain. La nouvelle était certaine. Il la tenait du Grand Quartier Général. Le coup avait été portée par un groupe de bombardiers transpacifiques à six moteurs dont deux n'étaient pas rentrés à leur base. On supposait que ceux-ci avaient piqué droit sur leurs objectifs pour avoir la certitude de ne pas les manquer.

Enfin, le Japon rendait coup pour coup. L'ambiance de la salle se transforma aussitôt et, pour la première fois depuis le bombardement d'Hiroshima, les blessés devinrent loquaces et même gais. Les plaisanteries fusèrent de tous les côtés et quelques-uns allèrent même jusqu'à entonner un chant de victoire. On pria pour nos soldats. Chacun était convaincu que la fortune des armes venait de se retourner et que la victoire était enfin revenue dans notre camp.

...J'étais décidé à me lever, maintenant qu'on avait retiré les points de suture de mes plaies et ma première sortie fut pour aller demander des médicaments au siège du service sanitaire, installé dans l'immeuble à moitié détruit d'une banque. Le Dr Hinoï m'y transporta sur le porte-bagage de sa bicyclette...

12 août

UN de mes vieux amis, le commandant Fujihara, vint me voir. La veille de l'explosion, il était passé chez nous nous apporter un superbe panier de pêches que nous n'avions pas eu le temps de manger.

« *La perte des pêches est négligeable*, me dit-il, *comparé au danger que vous avez couru. Après tout, c'est une chose terrible que l'explosion d'une bombe atomique.*

— *Une bombe atomique*, m'écriai-je. *N'est-ce pas le genre de bombe dont on m'a dit qu'elle était capable de pulvériser toute l'île de Saïpan en employant seulement dix grammes d'hydrogène ?*

— *C'est bien cela*, dit-il. *J'ai recueilli cette information à l'hôpital naval d'Iwakuni. On y soigne des blessés d'Hiroshima qui semblent avoir contracté une terrible maladie.* »

Il m'assura qu'un des symptômes de ce mal était une diminution marquée des globules blancs du sang. Après son départ, je cherchai un microscope pour vérifier ses assertions, mais je n'en trouvai aucun qui n'ait été brisé dans l'explosion.

13 août

JOURNEE chaude et ensoleillée.

Le docteur Kobata, que je n'avais pas vu depuis le jour de l'explosion, me raconta quelques-unes des choses qu'il avait vues en ville. L'une d'elles est restée profondément gravée dans ma mémoire :

« *Près de l'hypocentre de l'explosion*, me dit-il, *j'ai rencontré quatre élèves de l'Ecole secondaire. Ils étaient affreusement brûlés. Abandonnés à eux-mêmes, ils étaient accroupis en rond au bord de la route. Je demandai à l'un d'eux où il demeurait et il me répondit qu'il était assis sur l'emplacement même de sa maison. Il me demanda de dire à sa mère ou à sa sœur, si je les rencontrais, de ne pas perdre de temps à les chercher, lui et ses camarades, car ils n'allaient pas tarder à mourir. Le sort de ces garçons était d'autant plus tragique que rien ne pouvait être fait pour les sauver. Ils le savaient et demeuraient assis, silencieux et résignés sous un soleil brûlant, au milieu de la poussière et des décombres.*

« *J'empruntai à des soldats quelques nattes de paille et des plaques de tôle galvanisée à l'aide desquelles je fabriquai une sorte de paravent pour les protéger du soleil. J'avais mis de côté quelques tomates pour mon déjeuner. Je les coupai en deux et en fis couler le jus dans la bouche de ces malheureux. Ils pouvaient à peine avaler mais tous quatre murmurèrent :* « Oishii », « *c'est délicieux* ».

« *Toute la nuit, je fus obsédé par le souvenir de ces pauvres garçons. Le lendemain matin, je pris avec moi différentes choses que je croyais susceptibles de les soulager et retournai à l'endroit où je les avais trouvés. Ils étaient tous morts, pelotonnés en un petit cercle, dans la position même où je les avais laissés.* »

...Pendant la première partie de la soirée, les conversations roulèrent sur la question de savoir si oui ou non Hiroshima resterait inhabitable pendant soixante-quinze ans comme certains l'affirmaient. Cette rumeur semblait recevoir une sorte de confirmation du fait que des gens qui paraissaient indemnes jusque là et n'avaient pas été blessés au moment de l'explosion commençaient à mourir d'un mal mystérieux dont les symptômes étaient des hémorragies, des saignements de nez, des hémoptysies et des hémorragies souscutanées sur l'ensemble du corps.

14 août

PEU après le lever du soleil, l'alerte fut donnée. Les malades capables de marcher descendirent dans les abris mais les autres restèrent sur place.

Soudain, la terre trembla et j'entendis le fracas des bombes qui explosaient, mêlé à l'aboiement rauque des batteries antiaériennes. A notre grand soulagement, ces bruits venaient de l'ouest et il nous apparut bientôt que le raid était dirigé contre la base navale d'Iwakuni.

Le tonnerre décrut et finit par s'éteindre. Pendant un long moment, je restai silencieux. Qu'il est dur à un homme de mourir quand sa vie a déjà été sauvée par miracle. Le jour du *pika*, je n'avais pas eu peur un seul instant. Mais aujourd'hui, je voulais vivre et la seule idée de la mort me faisait horreur.

15 août

ON nous avait annoncé pour ce jour-là une importante émission radiophonique. Nous reçûmes l'ordre de nous rassembler dans la grande salle d'honneur du Bureau des Communications où un électricien avait réussi à monter un poste de T.S.F. avec des pièces détachées. Au bout de quelques minutes, la radio se mit à bourdonner. J'entendis une voix brouillée dont je ne pus saisir les paroles que par bribes. Une phrase entendue au passage semblait vouloir dire : « *Supportez l'insupportable.* » Puis le haut-parleur se tut.

Le chef du Bureau, qui s'était tenu debout à côté de l'appareil, se tourna alors vers nous et nous dit :

« *L'émission a été faite par l'empereur lui-même. J'ai reconnu sa voix. Il vient d'annoncer que nous avons perdu la guerre. Je vous demande de continuer à travailler comme si de rien n'était.* »

Ce message inattendu m'assomma littéralement. Comme tous les autres auditeurs, je m'étais mis en garde-à-vous lorsqu'on nous avait dit que c'était la voix de l'empereur. Durant un long moment, nous restâmes ainsi immobiles et silencieux. Puis les ténèbres envahirent mes yeux, mes mâchoires se mirent à claquer et je sentis une sueur froide me couler dans le dos.

Je retournai à l'hôpital et me laissai tomber sur ma paillasse. La salle était tranquille. Personne ne parlait. Finalement, le silence fut rompu par un bruit de sanglots. Peu à peu, les gens se mirent à chuchoter, puis à parler à voix basse, et soudain quelqu'un cria : « *Comment pouvons-nous perdre la guerre ?* »

Après cette explosion, les colères se déchaînèrent :

« *Seul un lâche pourrait déposer les armes à présent.* »

« *Mieux vaut mourir que d'être vaincus.* »

« *Si nous sommes battus, pourquoi avons-nous tant souffert ?* »

« *Général Tojo, grand âne bâté, ouvre-toi le ventre et meurs.* »

....

30 septembre

DANS l'après-midi, nous reçûmes la visite de deux groupes militaires américains. Le second était accompagné d'un interprète et je le reçus longuement dans notre salon improvisé. Un des Américains — un officier, semblait-il — se tenait devant la fenêtre et contemplait les ruines. Au bout d'un moment, il me dit :

« *Il doit y avoir encore des cadavres parmi les décombres. J'ai le sentiment que si ces morts ne sont pas enlevés et si ces ruines ne sont pas déblayées rapidement, la haine persistera entre les deux pays.*

— Je suis entièrement de votre avis, répondis-je. J'ai entendu dire que vous utilisiez à Kuré une machine spéciale pour aplanir les décombres. Je crois qu'on l'appelle « bulldozer ». Ne pourriez-vous en envoyer une ici ?

— *Vous n'y pensez pas*, s'exclama l'officier avec amertume. *L'Amérique ne peut s'offrir le luxe d'envoyer ici un matériel aussi coûteux. Et vous, que pensez-vous du bombardement ?*

— Je suis bouddhiste, répondis-je, et on m'a appris depuis l'enfance à me résigner devant l'adversité. J'ai perdu mon foyer et ma fortune, j'ai été blessé et pourtant je me considère comme un privilégié puisque ma vie et celle de ma femme ont été épargnées. Je suis reconnaissant au ciel bien que des gens aient été tués dans chacune des maisons qui entouraient la mienne.

— *Je ne puis partager vos sentiments*, dit alors l'officier d'un air sombre. *A votre place, j'intenterais un procès au pays responsable.* »

Intenter un procès. Intenter un procès... Cent fois, je me répétai ces mots. Mais plus je les retournais dans ma tête et plus je m'efforçais d'en saisir le sens, plus grandissait ma conviction qu'ils demeureraient pour moi à jamais incompréhensibles.

(Extraits d'un livre à paraître aux Ed. Albin Michel.)

PRESSE

Une agence mondiale

LA SALLE DE RÉDACTION DE L'A.F.P. *400.0000 mots par jour.*

AU deuxième étage d'un immeuble vétuste, 13, place de la Bourse, dans le fracas incessant des téléscripteurs sagement alignés sur de longues tables, une cinquantaine d'hommes et de femmes s'affairent nuit et jour : de tous les pays du monde, de toutes les provinces, ils reçoivent des dépêches qu'ils vont, après les avoir relues, coupées, corrigées, « repousser » — comme ils disent dans leur jargon — c'est-à-dire renvoyer vers les salles de rédaction de quelque deux mille journaux éparpillés à la surface de notre planète.

C'est ici le *saint des saints* de l'*Agence France-Presse.* C'est ici qu'arriva et d'ici que fut diffusée, le jeudi 15 novembre, une nouvelle d'apparence anodine : le Conseil de la République, après l'Assemblée nationale, avait adopté, en le remaniant à peine, le statut de l'*Agence France-Presse.*

Pour les 1.800 journalistes, cadres, employés et techniciens qu'emploie l'agence dans le monde entier, pour les 800 personnes, qui, dans l'immeuble de la place de la Bourse, vingt-quatre heures sur vingt-quatre « fabriquent » des nouvelles, cette information était capitale : elle signifiait qu'ils seraient bientôt mieux protégés que par le passé des pressions des partis, du pouvoir ou de l'argent.

Pour le grand public, la décision du Conseil de la République, en dépit de son aspect technique, est tout aussi importante : chacun de nous, en ouvrant son journal le matin, en ressentira les conséquences.

Le grand public a souvent l'impression que les quotidiens, pour réunir les informations qu'ils diffusent, ont des informateurs dans tous les pays du monde, dans les villages les plus reculés de France. C'est évidemment impossible. Les frais que représenteraient ces correspondants ne sauraient être supportés par aucun journal. Les quotidiens ne peuvent organiser qu'un réseau relativement restreint de correspondants particuliers et ne disposent que d'un nombre limité de bureaux à l'étranger. Pour être au courant de *tout* ce qui se passe, ils doivent faire appel aux services d'une ou de plusieurs agences de presse mondiales. Il n'y en a pas plus de cinq qui méritent ce nom : l'agence *Tass*, dont le siège est à Moscou, trois agences américaines : *Associated Press, United Press* et *International News Service*, une agence anglaise, *Reuter*, et l'*Agence France-Presse.*

Grossistes

Ces agences sont en quelque sorte des « grossistes » qui fournissent leurs informations aux « détaillants » que sont les journaux, moyennant une redevance mensuelle forfaitaire, établie en fonction du tirage des journaux abonnés. Elles distribuent la matière première mais ne disposent d'aucun contrôle sur la manière dont les détaillants la présenteront pour la vendre à leur public. Chaque journal, pour cerner au plus près la vérité, confronte les informations de plusieurs agences et de ses correspondants.

Rares sont les quotidiens, toutefois, qui ont les moyens d'être abonnés à toutes ces agences. Il leur faut faire un choix. Dans les pays de l'Est, les journaux sont, bien entendu, abonnés à *Tass*, dans le Commonwealth britannique, ils font confiance à *Reuter ;* aux Etats-Unis, ce sont les agences américaines qui ont la cote, et dans l'Union Française, en Amérique du Sud et dans de nombreuses régions d'Orient, c'est l'*Agence France-Presse* qui compte le plus d'abonnés.

Peu importe, puisque toutes ces agences — *Tass* mise à part — ont la même conception de l'information et qu'elles présentent les nouvelles de la même manière ?

Présence

L'affaire n'est pas aussi simple. Si la présentation des nouvelles est analogue, il va de soi que chaque agence est « mieux placée » en ce qui concerne les nouvelles nationales que celles en provenance de l'étranger.

Une agence assure donc la « présence » de son pays dans les régions où elle compte de nombreux abonnés. Aussi la concurrence est-elle acharnée. Il s'agit de faire preuve d'une objectivité aussi parfaite que possible pour prouver aux journaux qu'ils peuvent se contenter d'une seule agence sans avoir à recouper ses informations par une autre ou par des correspondants particuliers.

Certains concurrents de l'*Agence France-Presse* ne se sont pas privés de souligner que le déficit de cette organisation — dont le budget annuel dépasse deux milliards de francs — est couvert par l'Etat et que son directeur général est nommé par le gouvernement.

Ils ont pu parler d'une agence dont les nouvelles sont contrôlées par le gouvernement français. L'un d'eux a placé sur le même pied *Tass* et l'*A. F. P.* Ces allégations étaient rendues possibles dans la mesure où depuis sa création, il y a douze ans, l'*A. F. P.* demeurait dépourvue d'un statut assurant sa totale indépendance. Des pressions étaient faites sur les directeurs généraux pour qu'ils se débarrassent de tel collaborateur qui n'avait pas l'heur de plaire, pour peser sur l'information politique. Et en douze ans, neuf directeurs généraux se sont succédé à la tête de l'*A.F.P.*

130 ans

Quand l'Assemblée nationale aura adopté en seconde lecture le fameux statut dont on n'a cessé de parler depuis la libération, ces critiques ne pourront plus être formulées. Le projet fait participer les usagers, c'est-à-dire les directeurs de journaux, à l'administration de l'*A.F.P.* et crée un conseil supérieur, composé de hautes personnalités dont l'indépendance ne saurait être mise en doute, qui sera le gardien de la fidélité de l'agence à ses obligations fondamentales : informations complètes, exactes et objectives, indépendance absolue à l'égard de toute influence et de toute considération étrangère à la mission de l'*Agence France-Presse.*

Bilingues

Chaque jour quatre cent mille mots (500 colonnes de journal) partent de la place de la Bourse vers la France, l'Union Française et l'étranger, diffusés par téléscripteurs (ces appareils comparables à ceux qui, dans les cafés donnent les résultats des courses) ou par radio-téléscripteurs.

Imperturbablement se succèdent les nouvelles les plus hétéroclites :

19 h. 15 : Un enfant se blesse en jouant à la marelle à Bagnolet.

19 h. 20 : le gouvernement démissionne.

19 h. 30 : Mlle Tartempion a reçu le prix du plus beau sourire.

Le tout transmis dans les mêmes caractères, sur des rouleaux de papier qui se déroulent inexorablement.

C'est aux journaux « récepteurs » de donner l'importance qu'ils croient devoir lui attribuer à chacune des centaines d'informations qui leur parviennent sans interruption.

Ces informations sont diffusées, bien sûr en français, mais aussi en allemand, en anglais, en espagnol, car l'*A.F.P.* emploie des journalistes bilingues pour offrir à ses clients le marchandise qui leur convient.

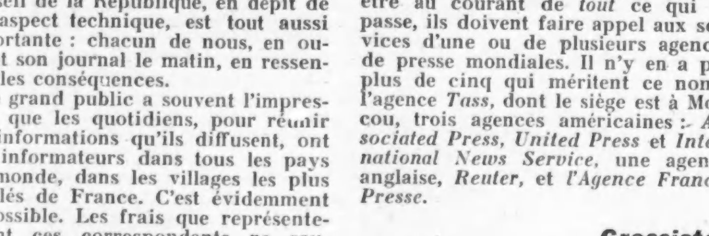
Toutes ses dépêches qui sont ainsi envoyées aux quatre coins du monde, proviennent des bureaux de l'agence : il y en a vingt-cinq en France, treize dans l'Union Française et quarante-six à l'étranger.

Pour réunir les informations qui seront envoyées au siège, les correspondants constituent des réseaux d'informateurs et passent des accords avec

→

TEST : Avez-vous l'intelligence souple ?

SELON quels principes de classement pouvez-vous classer les 12 figures ci-dessous en 4 groupes de 3 figures chacun ? Cherchez ce classement en 4 catégories. Vous avez cinq minutes. Ensuite lisez ci-dessous :



Si vous n'avez pas trouvé au bout de 5 minutes, nous vous donnons les indications complémentaires suivantes :

Les figures c, g, et l font partie de 3 catégories différentes.
Les figures b et f appartiennent à une même catégorie.
Les figures i et k appartiennent à une même catégorie.

Si au bout de 5 autres minutes vous n'avez pas trouvé la solution, la voici :
1er groupe : a, g, j : figures grandes avec contour simple.
2e groupe : i, k, l : figures petites avec contour simple.
3e groupes : c, d, e : figures grandes avec contour double.
4e groupes : b, f, h : figures petites avec contour double.

La démarche de votre pensée aurait dû être la suivante :

1° Trouver les principes élémentaires de classement :
— la forme,
— le dessin intérieur,
— le contour (simple ou double),
— la dimension de la figure (grande ou petite).

2° Reconnaissant qu'aucun de ces principes élémentaires isolés ne permettait de classer les figures en 4 groupes, essayer de combiner les principes 2 à 2.

Des 6 combinaisons possibles :
— forme et dessin intérieur,
— forme et contour,
— forme et dimension,
— dessin intérieur et contour,
— dessin intérieur et dimension,
— dimension et contour,

la dernière combinaison, seule, permet, d'opérer un classement en 4 catégories.

Interprétation

Il est très difficile de trouver les 4 catégories.

Si vous avez trouvé au moins trois principes élémentaires de classement et si vous avez eu l'idée de combiner deux de ces principes, votre capacité à former des catégories abstraites est satisfaisante, vous faites preuve d'une réelle souplesse de l'intelligence.

Si vous vous en êtes tenu à un seul principe de classement, sans pouvoir vous en détacher, vous avez une certaine tendance à la rigidité mentale.

Si vous avez essayé tous les classements possibles sans parvenir à la solution, vous avez un bon niveau d'abstraction, mais vous manquez de persévérance pour pousser et exploiter vos idées au maximum.

DU LOINTAIN CASHMERE AU BOULEVARD DES CAPUCINES

Longue est la route qui achemine le prestigieux Cashmere aux qualités uniques de souplesse, de chaleur et de légèreté, jusqu'au cœur de Paris.

Des lointains plateaux de Mongolie, où l'on recueille la fine toison des chèvres à demi-sauvages jusqu'aux ateliers d'Ecosse où se tisse patiemment l'étoffe la plus renommée qui soit née de l'industrie des hommes, quel fascinant voyage.

Rien d'étonnant si le vrai Cashmere recherché de tous, se fait de plus en plus rare.

Les difficultés économiques et internationales amenuisent les contingents de cette matière précieuse et seule une grande maison comme Old England, grâce à d'importants contrats, peut encore présenter à Paris un choix de pardessus importés en exclusivité d'Angleterre, et les offrir à sa clientèle à un prix exceptionnel, puisqu'ils sont actuellement vendus 58.000 francs, alors que le prix réel est de 85.000 francs.

Mais les stocks sont limités, et c'est le moment de rendre visite à Old England pour ceux qui désirent porter des manteaux qui allient l'élégance la plus parfaite au confort le plus absolu.

Communiqué.

des agences de presse locales. Par téléphone et par câbles commerciaux, par téléscripteurs et radio-téléscripteurs, ils ne cessent d'envoyer à Paris leur flot d'informations qui viennent s'accumuler dans les services dirigés, sous l'autorité du directeur général, Jean Marin, par le rédacteur en chef, Jean Lepelletier. Le chef des services politiques et diplomatiques, Jean Allary, le chef des informations générales, Pierre Hehel, et leurs collaborateurs, ceux aussi de M. H. Schwob (service économique), des services spécialisés (sports, syndicats, etc.), les volumineuses notes groupées par Roger Dapoigny, qui dirige un service chargé d'écouter en permanence toutes les radios du monde, complètent cette énorme production.

En quelques secondes, chacune de ces informations est vue, remaniée et diffusée. Il s'agit de ne pas perdre de temps : il ne se passe pas de minute sans qu'un journal, quelque part dans le monde, « boucle » sa dernière édition, sans qu'une émission d'information ne commence en France ou à l'étranger.

Quand un personnage important est gravement malade, l'*A.F.P.* peut diffuser dans le monde entier la nouvelle de sa mort moins d'une minute après son dernier souffle. En annonçant, la première, la mort de Staline, l'*A.F.P.* s'est acquis la reconnaissance de nombreux journaux qui ont pu « sortir » la nouvelle avant leurs concurrents.

Les journalistes de *France-Presse* sont des techniciens de l'information, farouchement attachés à la vérité, des hommes pour qui l'objectivité, la concision et l'exactitude sont des réflexes. Beaucoup sont d'anciens collaborateurs de l'*agence Havas* dont l'*A.F.P.* a pris la succession. Quand on leur laisse faire leur métier, ils le font bien.

ETUDIANTS

Crise écartée

UNE fois de plus l'U. N. E. F. a échappé à la grave crise qui la menaçait. Le bureau présidé par Michel de La Fournière sort avec une majorité renforcée, des deux jours et trois nuits de débats qu'a duré le dernier Conseil d'administration.

L'offensive préparée de longue date par l'opposition a fait long feu. Balland, Papon, Closset, qui tentaient de reprendre le bureau perdu en juillet, l'avaient d'ailleurs menée avec certains excès.

Par exemple, dans un tract répandu à plusieurs milliers d'exemplaires à travers les associations générales de province, le président en exercice :

MAURICE HENRY.
Déclic.

WILLIAM ROOTES.
Des claques.

Michel de La Fournière, attaqué pour son attitude au Congrès de l'Union Internationale des Etudiants à Prague, avait à choisir entre la qualité de « traître » et celle de « flic ».

Au conseil d'administration, Balland a dû faire machine arrière et s'excuser.

Sur tous les problèmes abordés, l'opposition se livra alors à des sorties quelque peu démagogiques, essayant de déborder le bureau actuel sur sa gauche.

Peine perdue. Les délégués des associations générales de province, plus sensibles au succès de gestion de l'équipe actuelle, demeurèrent pour la plupart insensibles à la rhétorique des anciens majoritaires.

Ceux-ci opérèrent sur la fin un retournement complet, rendirent hommage à la gestion de leurs adversaires et évoquèrent la perspective d'un bureau d'union.

Sur les trois grands problèmes débattus, la position des néo-majoritaires avait été simple :

● *Les admissions nouvelles.* Accord pour les associations techniques (Agro, Ecole Supérieure de Commerce, l'U.G.E.S.T.), refus pour les écoles de préparation militaire (Saint-Cyr et Laval) dont la candidature était soutenue par l'opposition.

● *Questions internationales.* Le bureau a condamné sans équivoque l'attitude de l'Union Internationale des Etudiants dans la crise hongroise. Rompant avec sa tradition d'apolitisme, c'est elle qui a appelé tous les étudiants parisiens à manifester à l'Etoile. Fallait-il aller plus loin, rompre tous rapports avec les étudiants des pays de l'Est ? Cette décision aurait eu pour conséquence de rompre définitivement le contact avec les jeunesses intellectuelles polonaise, hongroise ou tchèque. L'U.N.E.F. se contenta d'observer une suspension symbolique d'une semaine dans ses rapports avec l'U.I.E. Même attitude en ce qui concerne le C.O.S.E.C. (Organisme de coordination des Etudiants occidentaux).

Dans son congrès de Colombo, en octobre, le C.O.S.E.C. avait, à la surprise de tous et sur l'instigation des Américains, reconnu l'U.G.E.M.A. algérienne comme Union Nationale. L'U.N.E.F. a protesté énergiquement mais souhaite cependant maintenir ses rapports avec le C.O.S.E.C.

● *Outre-mer.* Le grand sujet de querelle était depuis plusieurs mois l'attitude des étudiants musulmans algériens de France. Ils refusaient de désavouer un tract publié par leurs coreligionnaires d'Algérie.

La décision du bureau, qui préfère ne pas rompre avec les étudiants algériens, a été approuvée par 49 voix contre 39 et 8 abstentions. En juillet une motion conçue dans le même esprit n'avait recueilli qu'une seule voix de majorité.

JE, TU, IL...

● MAURICE HENRY, 48 ans, dessinateur humoriste, surréaliste de la première heure, est aussi photographe : l'image d'un paysage d'Espagne envoyée à *Popular Photography* lui a valu le deuxième prix (1.000 dollars) du concours organisé par ce magazine américain. Maurice Henry a découvert la photo depuis le jour de son mariage où on lui a offert un appareil.

● MAURICE FOURNIER, 24 ans, a été pour quelques heures champion du monde de saut en hauteur : le bruit a couru qu'il avait franchi la barre à 2 m. 14. Ce bruit a pris naissance dans la tête d'un pochard qui, pour faire une bonne plaisanterie, téléphona à la rédaction d'un quotidien parisien pour lui annoncer la nouvelle. Le journal, pour obtenir confirmation du fait, télégraphia à Melbourne où Fournier représente la France aux Jeux olympiques. Là-bas la nouvelle fit sensation. L'envoyé spécial d'une agence américaine interviewa Fournier qui nia avec véhémence. Le journaliste insista. Tant et si bien que Fournier déclara en riant : « Si ça peut vous faire vraiment plaisir, je ne peux pas vous empêcher de dire que j'ai sauté 2 m. 14. » L'autre se précipita pour téléphoner la nouvelle. Comme il s'éloignait, il fut rejoint par un coureur français qui, pour bien marquer qu'il s'agissait d'une plaisanterie, lui dit : « Et si vous dites que Maurice Fournier a sauté 2 m. 14, ajoutez que j'ai couru le cent mètres en neuf secondes. » Le journaliste trop excité ne prit pas garde à la remarque. Quelques heures plus tard on pouvait lire dans la presse française le compte rendu de l'« exploit », agrémenté des conseils qu'aurait donnés André Cherrier, conseiller de l'athlète, avant et après le saut. Un démenti officiel a suivi.

● SIR WILLIAM ROOTES, et sa femme, qui devaient prendre vendredi dernier à 15 heures l'avion pour Londres, refusèrent de se plier aux habituelles formalités douanières. Ils l'ont fait avec tant de véhémence qu'un inspecteur de police a été sérieusement blessé d'un coup de pied au ventre par Sir William et qu'un C.R.S. a eu une dent brisée par l'épouse de l'aristocrate britannique. Comme Sir Bernard Docker, qui eut souvent l'occasion de faire preuve d'un tempérament aussi fougueux, Sir William Rootes est l'un des magnats britanniques de l'automobile (voitures Sunbeam, Singer, Humber, Hillman). Une information a été ouverte pour violence à agents de la force publique.

Ceci intéresse les utilisateurs de mazout

Les Ets ROLLET, fabricants du fameux « Diablotin », le ramoneur chimique des cheminées, viennent de mettre au point un produit destiné aux usagers des appareils au Mazout. C'est le « Diablotin-Mazout », produit liquide à mélanger au mazout. Le produit agissant par catalyse, ramone progressivement, sans aucun dérangement, sans danger et économise 10 à 12 % du combustible. En vente chez les droguistes.

LA SEMAINE

SPECTACLES de poids, représentations-fleuves, toutes les capitales du monde artistique font cette semaine provision de sérieux.

Sur les scènes parisiennes, c'est la création par le T.N.P. de la pièce inédite de Tchékhov, *Ce fou de Platonov*, ramenée après coupures à deux heures de spectacle. Et celle par la Comédie-Française du *Coriolan* de Shakespeare où Paul Meurisse fait ses débuts de pensionnaire.

Shakespeare encore au cinéma, avec la sortie du nouveau film de Sir Laurence Olivier, *Richard III*. Le grand comédien anglais se propose maintenant de porter *Macbeth* à l'écran. Si les recettes du *Prince endormi* qu'il achève de tourner avec Marilyn Monroe lui permettent du moins de mettre de côté les millions nécessaires.

A Londres, c'est un film en deux épisodes qui est projeté pendant trois heures et demie : l'immense *Guerre et Paix*, tourné d'après Tolstoï par King Vidor pour deux milliards de francs. L'œuvre de Tolstoï est devenue une grande fresque russe, style *Autant en emporte le vent*, où triomphe Audrey Hepburn-Natacha.

Quant au Tout-New-York, il s'est rendu à Washington pour entendre le nouvel et neuvième opéra de Gian Carlo Menotti. Opéra, ou plutôt selon l'expression de l'auteur : « fable en forme de madrigal pour chœurs, dix danseurs, et neuf instruments », *La Licorne, la Gorgone et la Tarasque* a été représenté sans décor ni rideau, mais non sans succès.

THÉATRE

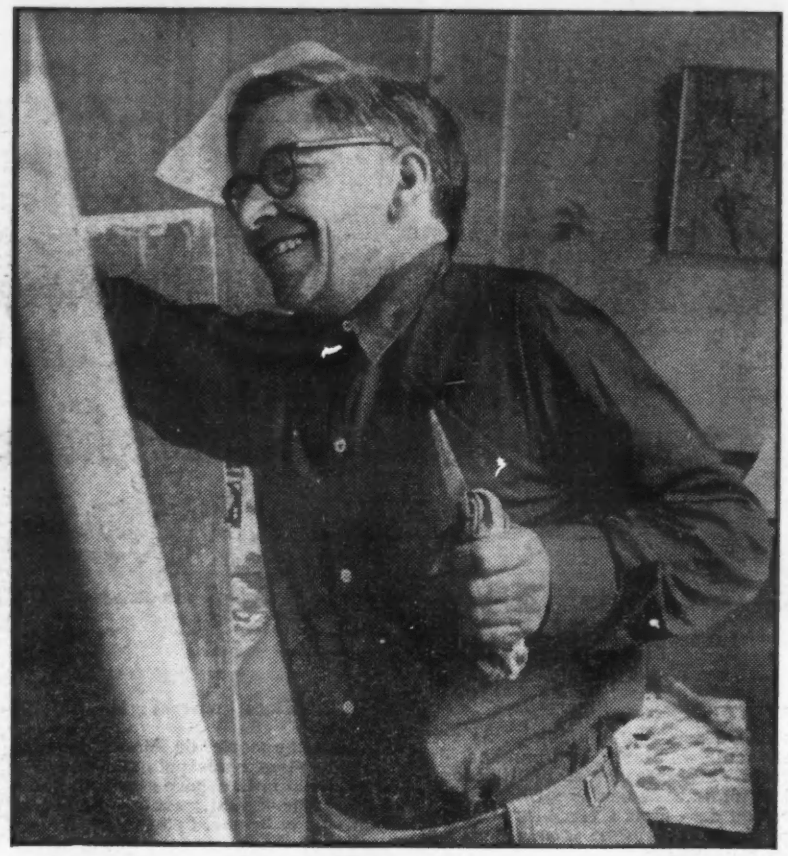
Fleur bleue, série noire vie en rose

IRMA LA DOUCE

comédie musicale d'Alexandre Breffort, musique de Marguerite Monnot, au théâtre Gramont.

CETTE Irma pouvait n'être qu'une grande fille aussi simple que les autres, rôdeuse de la rue Caulaincourt, belle de nuit éclose au soleil noir d'un romantisme usagé : bonnes filles et bons mauvais garçons, poulets qui ne sont pas vaches et caves sans rancune. Son père, M. Alexandre Breffort, est un grand seigneur du calembour et du mot d'esprit, et comme tout grand seigneur il lui arrive au cours de ces vingt-deux (quel chiffre !) tableaux d'en bâcler un sans drôlerie ou un autre sans utilité : mais que de bonnes répliques, de comique juste et bon enfant.

Et la chance d'Irma, c'est d'avoir eu pour parrain Jacques Noël ; pour marraine, Marguerite Monnot. De cette opérette qui nous conduit des rives de la Seine aux rives du Maroni, aller retour, Jacques Noël a fait un spectacle plus luxueux que ceux du Châtelet parce qu'il a dépensé des trésors — de goût, d'intelligence, d'ingéniosité. Et Marguerite Monnot, la femme aux cent chansons que notre cœur fredonne, celle dont nous entendons la voix secrète à travers la voix brisée d'Edith Piaf, celle qui sait faire pousser la fleur bleue de la romance sur les terres ingrates de la série noire, Marguerite Monnot a fait de l'histoire d'Irma la Douce et de Nestor le Fripé la complainte de Tristan sans grisbi et d'Yseut de Pigalle. M. René Dupuy a prestement mis en scène le texte de Breffort, les refrains de Marguerite Monnot, les décors de Jacques Noël, et une douzaine de comédiens plus ou moins chanteurs dont il faut retenir surtout Mme Colette Renard, MM. Michel Roux et Guy Piérauld, et M. Bachir Toure qui est, comme dirait Breffort, nègre et spiritual. C'est une pièce qui vous laissera de marbre ou qui, comme je l'espère, vous fera beaucoup rire : elle démontre d'ailleurs, foi de Prosper, qu'il n'y a pas de milieu.



CAMILLE BRYEN
Licencié des P.T.T.

★

Hommage à un poète assassiné

LA PLACE DE L'ETOILE

de Robert Desnos, au Théâtre du Tertre.

EN truffant *la Place de l'Etoile*, un texte écrit en 1927 et remanié en 1944, d'autres poèmes du même auteur et de toutes les époques, quelques jeunes comédiens ont composé une sorte de soirée poétique en l'honneur de Robert Desnos. L'intention est bonne et touchante. On peut se demander si la poésie de Desnos se prête toujours également bien à l'interprétation à haute voix, et surtout si elle supporte d'être dite comme trop souvent les acteurs disent les vers, avec des trémolos et des coups de voix. Pourtant, de temps à autre, l'humour passe, ou l'émotion. On le doit surtout à M. Michel Bernardy, à Mmes Lydia Keller et Rose Thierry.

★

Mali, méli, mélo

VIA MALA

pièce de Paul Achard, d'après le roman de John Knittel, à l'Apollo.

COMMENT dans la haute vallée montagneuse de Via Mala le vieux Lauretz, ivrogne et brutal, torture les siens ; comment les siens le font proprement assassiner ; comment Sylvélie, « le lis poussé dans ce terreau de souffrance, de misère et de crime » comme dit l'auteur dans le programme, c'est-à-dire la plus jeune fille et qui n'a point participé au crime, épouse un jeune homme qui a une belle situation : la situation de juge d'instruction ; comment ce bon jeune homme est amené à instruire l'affaire et découvre le pot aux roses ; comment ce noble cœur inventera une toute petite « entourloupette » pour n'avoir pas à ruiner son bonheur et celui des braves assassins en vengeant celui qui, de son vivant déjà, était une vieille charogne.

M. Paul Achard a découpé en huit tranches cette histoire plus douloureuse que convaincante, et les Comédiens de Paris qui ont monté le spectacle sont exactement ce qu'il faut : Christiane Wiegant, touchante; Jacques Varennes, brutal ; Héléna Manson, douloureuse ; Roland Ménard, torturé, etc. Ils ont surtout beaucoup de bonne volonté, et si vous en avez aussi...

A voir

● **Misère et noblesse** (un vaudeville napolitain) ● **Requiem pour une nonne** (Faulkner plus Camus) ● **Don Carlos** (un grand drame romantique) ● **Le mal court** (savoureux Audiberti) ● **Les oiseaux de lune** (Marcel Aymé poète) ● **L'amour des quatre colonels** (les gaîtés de l'occupation) ● **Histoire de rire** (on ne rit pas seulement) ● **L'homme, la bête et la vertu** (Pirandello chez Letraz).

EXPOSITIONS

Poète et facteur

CAMILLE BRYEN

Galerie Stadler, rue de Seine, jusqu'au 15 décembre.

LA culture française n'est pas seulement redevable à l'administration des P.T.T. du philosophe Gaston Bachelard et du facteur Cheval. Elle lui doit aussi Camille Bryen.

Lorsque, vers 1920, un jeune télégraphiste nantais, écœuré de porter ses lettres toujours aux mêmes personnes, en remit un paquet tout entier à l'un de ces pauvres hommes qui n'en reçoivent jamais, l'administration conclut avec sagesse qu'il ne pouvait s'agir là que d'un acte poétique et « libéra » son auteur.

C'est ainsi que Camille Bryen put enfin « monter » à Paris. Il écrivait alors des poèmes d'avant-garde, dessinait avec fureur et menait la dure vie de ceux qui sont décidés à s'exprimer avant tout et qui se moquent de plaire.

Beaucoup plus doué que la plupart des poètes surréalistes connus, cet artiste singulier refusa de se mêler au groupe surréaliste qui *menait à tout, à condition d'en sortir.*

Un vieux fond de fierté naturelle et un instinct certain de la valeur vraie qu'il doit, en partie, à son origine bretonne, l'ont toujours empêché de pratiquer l'« auto-stop » des écoles en vogue, qui ont permis à tant de ses contemporains de se faire rapidement — trop rapidement peut-être — un nom dans le monde des lettres et des arts.

Sa tenue, négligée comme sa chevelure, en faisait d'ailleurs — du moins avant la dernière guerre — un per-

→

GRATIS

Vous recevrez gratuitement et sans aucun engagement ce magnifique tableau d'Auguste Renoir : "Confidences"

EN COULEURS 48×60 cms

Non pas — bien entendu — l'original qui se trouve sous bonne garde dans une collection privée en Suisse, mais une reproduction grand format en couleurs qui rend fidèlement toute la somptuosité du tableau, et qui donnera une atmosphère de richesse discrète à votre foyer. Car orner ses murs d'excellentes reproductions de chefs-d'œuvre est un signe de raffinement, tandis qu'y exposer des peintures à l'huile médiocres, pour la seule raison qu'elles sont originales, est indigne d'une personne de goût.

Pourquoi cette offre !

Elle vous est faite par la **GUILDE INTERNATIONALE DE L'ART** qui a été fondée pour ouvrir à tous l'un des plus beaux domaines de la culture occidentale : la Peinture, et mettre à la portée des amateurs ses trésors épars dans le monde entier. Son offre est sans arrière-pensée. Elle tient à ce que vous puissiez juger vous-même, *sans aucun engagement de votre part*, de l'extraordinaire qualité de ses reproductions et de l'effet qu'elles peuvent produire sur vos murs. Le plus simple, en ce cas, est de vous en offrir une : à vous de profiter de cette occasion.

Sans aucun risque !

Envoyez-nous le bon ci-dessous. Vous recevrez gratuitement "Confidences" l'une des plus belles œuvres du grand impressionniste Auguste Renoir, et en même temps, notre catalogue et les conditions auxquelles vous pourriez acquérir d'autres tableaux. Si ces derniers ne vous intéressent pas, l'affaire sera terminée pour vous comme pour nous. Mais s'ils vous intéressent, nous vous permettrons de constituer chez vous peu à peu et sans grands frais, sur vos murs ou dans vos cartons, un véritable musée personnel aussi indispensable à l'homme de goût qu'une bibliothèque ou une discothèque.

Mais écrivez immédiatement !

Les commandes devant être servies par ordre de réception, le nombre de planches disponibles étant forcément limité, si vous voulez être sûr de recevoir la vôtre rapidement, un bon conseil : écrivez aujourd'hui même, sans perdre un instant, à la

GUILDE INTERNATIONALE DE L'ART 4, rue de Vienne, Paris

BON GRATUIT

GUILDE INT. DE L'ART - 4, rue de Vienne - PARIS
Envoyez-moi gratis et sans engagement de ma part, le tableau d'Auguste Renoir: "Confidences" Veuillez trouver ci-inclus 100 fr. pour les frais d'envoi (mandat ou versement C.C.P. 13-831-40 Paris).

NOM

ADRESSE

EX.-11

RELAIS BISSON
37, Quai des Grands-Augustins DAN. 71-80
SES CÉLÈBRES CRUSTACÉS et POISSONS
SES PLATS DU JOUR (750 fr.)
LUNDI : Escalope de veau Bisson
MARDI : Jambon en croûte
MERCREDI : Filet de sole St-Germain
JEUDI : Blanquette de veau à l'anc.
VENDREDI : Matelotte d'anguille
SAMEDI : Pièce de bœuf
DIMANCHE : Poulet chasseur

HOTEL DROUOT
GALERIE CHARPENTIER
Vente 4 décembre - Exposition le 3
Objets d'art et de bel ameublement 18e siècle. Tableaux anciens. Ecole Catalane XVe. Dessins. Objets d'art de la Chine et de Haute Epoque, provenant de la Collection LARCADE et appartenant à divers.
Experts : MM. Catroux, Portier, Damidot, Lacoste, Dillée, Bacri.
Mes Et. ADER, Ph. COUTURIER, R.-G. LAURIN

UNE CRÉATION

Sur une musique originale de Tony Aubin, Janine Solane a écrit la chorégraphie de « PERIL » qu'elle créera au Palais de Chaillot le 28 novembre en représentation privée. Yves Bonnat a conçu le décor de ce ballet d'une facture toute nouvelle où la danse sera mise au service du progrès social. C'est, en effet, l'Organisme de Prévention du Bâtiment et des Travaux Publics qui, pour illustrer des thèmes éminemment humains, a choisi la Danse, moyen universel d'expression. La Société des Concerts du Conservatoire, dirigée par Tony Aubin, prêtera son concours à cette grande première.

Communiqué.

MARBEUF v.o.
LA NUIT OÙ MON DESTIN S'EST JOUÉ
THE NIGHT MY NUMBER CAME UP
rien de comparable depuis "Au cœur de la Nuit"

URSULINES - 10, rue Ursulines
Un film de SHINOBU HASHIMOTO
auteur de « RASHOMON » et « 7 SAMOURAIS »
OMBRES EN PLEIN JOUR
réalisé par TADASHI IMAI
V. O. Sous-titres français
Primé au Festival Karlovy-Vary 1956

Alhambra
MAURICE CHEVALIER
Un immense succès !
Maurice Chevalier
Michel Legrand et sa grande formation

UNE REVUE DES FOLIES-BERGERE C'EST UN BEAU REVE LES YEUX OUVERTS

LAURENCE OLIVIER ET CLAIRE BLOOM
Shakespeare au cinéma...

LAURENCE OLIVIER ET MARILYN MONROE.
...Grâce aux recettes de Marilyn.

→

sonnage peu « présentable ». Sa voix stridente dominait le brouhaha des cafés de Montparnasse où il connut bientôt une dangereuse célébrité, en raison de « mots » terribles et que ne pardonnent presque jamais ceux qui en sont l'objet.

Mais Bryen n'est pas un Léon Bloy. Il y a, dans son regard, une sorte de doute intelligent et, surtout, de bonté qui contredit naturellement l'acidité de ses propos.

Car ce personnage singulier est aussi singulièrement attachant. Contre vents et marées, sans appuis, sans argent, il travaille et façonne son œuvre depuis plus de trente ans.

A partir de 1944 il se consacre presque exclusivement à la peinture. A celle dite « informelle » ou « tachiste » qui, sans Wols et lui, n'aurait pas existé. De jeunes peintres qui ne connaissent même pas son nom l'imitent sans le savoir et vendent à tour de bras des tableaux hâtivement faits et de qualité très contestable. Bryen grogne bien un peu. Mais il est trop heureux de peindre pour s'apesantir longtemps sur des griefs mineurs.

Mystère et lumière

En trouvant son équilibre, il a depuis deux ou trois ans trouvé enfin la force intérieure nécessaire pour s'imposer, autrement que par des moyens artificiels.

Ceux qui savent « lire » les tableaux comprendront aisément le caractère de Bryen en visitant la grande exposition que consacre à l'ensemble de ses dernières œuvres la Galerie Stadler.

C'est une sorte de Monet joyeux. L'un des très rares peintres chez lesquels la lumière garde son mystère sans, pour autant, avoir besoin du tamis de la brume. Cette lumière nous surprend, nous enveloppe et nous enchante. Il faut beaucoup de cœur pour trouver le ton juste, même dans les couleurs. Et quand il en est ainsi, on ne discute plus la question de savoir si le peintre a tort ou raison de s'exprimer comme il lui plaît.

Chose étrange : le grand public vient enfin de découvrir l'un des principaux inventeurs de la peinture informelle au moment où pâlit l'étoile de cette dernière.

Mais ceux-là mêmes que les manifestations de l'art informel ont, au cours de ces dernières années, découragés, sont sensibles aux toiles de Bryen. Car il n'y a pas de peinture « abstraite », « informelle », « surréaliste » ou « réaliste ». Il y a de la bonne et de la mauvaise peinture. Et c'est tout.

J.-F. C.

CINÉMA

Pauvre Freud

FEUILLES D'AUTOMNE

film américain de Robert Aldrich, avec Joan Crawford et Cliff Robertson (Broadway).

MAUVAISE GRAINE

film américain de Mervin Le Roy, avec Patty Mac Cormack (Ermitage, Vedettes, Images).

CE cher docteur Sigmund Freud, il faut que les scénaristes américains soient bien ingrats pour n'avoir pas encore songé à lui élever une statue dans la cour d'honneur du plus grand studio de Hollywood.

Voici *Feuilles d'Automne*, et c'est l'histoire d'un grand jeune homme qui est incapable de vivre comme les autres parce qu'un jour il a surpris sa femme dans les bras de son propre père. Tout l'amour d'une quadragénaire esseulée et une série de séances d'électrochoc ne seront pas de trop pour lui permettre de redevenir un respectable citoyen.

Voici *Mauvaise graine*, et c'est l'histoire d'une fillette de huit ans, au visage angélique, qui noie ses petits camarades et qui tue les vieilles dames en les poussant du haut des escaliers, parce que sa maman était elle-même une grande criminelle. Ici on laisse à la divinité elle-même le soin de conclure, par le truchement d'un coup de tonnerre qui foudroie le petit démon.

Deux leçons, l'une de psychanalyse, l'autre de biologie appliquée fastidieuses quand elles n'exaspèrent pas, et bien mal illustrées. Le réalisateur de *Feuilles d'Automne* s'appelle pourtant Robert Aldrich. Mais ce jeune et jovial obèse, fils de milliardaire, qui fit une entrée fracassante dans le monde du cinéma, il y a quelques années, avec l'extravagant *En quatrième vitesse* et à qui on doit tout récemment l'étonnant *Attaque* semble ici s'être passablement désintéressé de son sujet. Il trace, au début du film, le portrait d'une presque vieille fille (la brûlante Joan Crawford), qui ne manque pas de force. Mais ce n'est plus ensuite que mélo et verbiage.

De Mervin Le Roy, le réalisateur de *Mauvaise graine*, on attendait beaucoup moins. Il n'y a, hélas ! pas de surprise.

★

Une baleine théologique

MOBY DICK

film américain en technicolor de John Huston, avec Gregory Peck, Richard Basehart, Orson Welles (Normandie, Rex, Moulin-Rouge).

SI HERMAN MELVILLE n'avait pas écrit un roman intitulé *Moby Dick*, il est probable qu'on eût tenu ce nouveau film de John Huston pour un chef-d'œuvre. On eût vanté sans réserves les images extraordinaires qui pendant plus de deux heures défilent sur l'écran et leurs couleurs savamment empruntées aux vieilles gravures : depuis la vision de ces femmes de marins, debout sur une jetée, raidies dans leur chagrin, regardant s'éloigner la baleinière vers son destin maudit, jusqu'à ces longues journées d'attente où l'équipage du « Péquod », hypnotisé par son capitaine, guette sur une mer blanche de soleil l'apparition de la monstrueuse baleine.

Et on eût admiré aussi l'audace de Huston, faisant apparaître sous cette folle aventure maritime une tragédie quasi théologique, la lutte des forces du bien et du mal à l'intérieur d'un homme, de ce capitaine Achab qui fait périr son équipage en cherchant à se venger de la baleine diabolique qui lui a arraché une jambe.

Mais il y a Melville et ce roman qui, grâce au talent de traducteurs comme

A voir :

En exclusivité: ● **Moby Dick** (la parabole de la chasse à la baleine) ● **Un condamné à mort s'est échappé** (pudique Bresson) ● **Queen Kelly** (un Stroheim inédit) ● **La traversée de Paris** (à cause de Bourvil) ● **Gervaise** (Clément traduit Zola) ● **L'homme qui en savait trop** (un Hitchcock) ● **Tu enfanteras sans douleur** (trois courts métrages de qualité).

Nous vous rappelons : ● **Ballon rouge** (Astor, Radio Ciné Opéra) ● **Arrêt d'autobus** (Monte-Carlo) ● **Attaque** (v.o. Ciné Etoile) ● **Picnic** (v.o. Cinéac Ternes) ● **La ruée vers l'or** (Reflets) ● **Sourires d'un nuit d'été** (Bonaparte) ● **La passion de Jeanne d'Arc** (Studio Bertrand) ● **Halleluyah** (Cardinet) ● **Si j'avais un million** (Ranelagh) ● **Le petit carrousel de fête** (Studio Raspail).

Cabarets Dancings
AMIRAL BALZAC 56-66 J. RICHARD
BOULE BLANCHE 33, RUE VAVIN MONTPARNASSE DAN 78-96
Sensualités 57 !......
frede présente le CARROLL'S
36, rue de Ponthieu - ELY. 46-60
CLUB des CHAMPS-ELYSÉES THE tous les jours
Soirées : mercr., jeudi, vendr., samedi, dim.
F. RAYNAUD SULLY d'AUTEUIL 71-18
Puerta del Sol MUSIC-HALL ESPAGNOL 52, RUE PIERRE-CHARRON
Le SEXY 68, rue Pierre-Charron BAL : 25-18 Pierre DUDAN

SEX-APPEAL 40 r. de COLISEE BAL. 11-68 de 22 h. à l'aube
un Spectacle digne de son nom !
LE STRIP TEASE CLUB de PARIS
avec les plus beaux nus du Monde
et FELIX MARTEN
LA VILLA Strip tease parade Revue nue
Restaurants
Les CHANDELLES 1, rue Pierre le Grand CAR 45-11
Diners-Soupers-Club dansant privé
LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "VOULEZ-VOUS?"
Revue de Guérin & Froday

LA MAISONNETTE RUSSE DE PARIS
6, RUE D'ARMAILLE (ETOILE) - ETO. 52-49
PARKING FACILE - VODKA A VOLONTE
Les plus célèbres et succulentes spécialités russes :
ZAKOUSKIS, BORCHTCH, CHACHLIK, BŒUF STROGANOFF, etc.
font partie des déjeuners et diners à 1.500 francs avec VODKA A VOLONTE
avec BLINIS, SAUMON et CAVIAR - 2.000 francs

Armel Guerne, a pris place parmi nos classiques. Et on ne peut s'empêcher de faire des comparaisons. De se poser des questions. Pourquoi est-ce, par exemple, au trop plaisant et juvénile Gregory Peck qu'on a confié le soin d'incarner le sombre Achab, marqué par la foudre et la malédiction ? Pourquoi aussi cette conclusion mélodramatique où l'énorme animal de baudruche qu'on a baptisé Moby Dick charge comme un taureau de Walt Disney le bateau démantelé ? Et où sont les digressions insolites et l'atmosphère de délire qui font la pâte même du roman et en rendent la lecture presque irrespirable ?

On se pose ces questions. Et on a sans doute raison de le faire. Mais ne soyons tout de même pas injuste pour Huston. *Moby Dick* est un très beau film. Il est seulement déconseillé de relire Melville avant d'aller le voir.

OPÉRA

Noces manquées

AVEC un plateau éblouissant et une mise en scène intelligente et vivace de Max de Rieux, l'Opéra-Comique a réussi le paradoxe de nous offrir une représentation des plus contestables des *Noces de Figaro*, de Mozart.

Deux raisons à cela : d'abord, la version choisie défigure le chef-d'œuvre de Mozart, en introduisant, à la place des récitatifs traditionnels, des scènes parlées extraites de la comédie de Beaumarchais qui a inspiré le librettiste Da Ponte; et chaque fois que les personnages parlent, la continuité musicale est fâcheusement interrompue. Cela atteint son comble au troisième acte, où l'on nous sert toute l'interminable scène du jugement qui, chez Mozart et Da Ponte, dure exactement trois minutes.

Il existe une version française, due à Adolphe Boschot, qui respecte scrupuleusement les indications de Mozart; pourquoi ne pas l'avoir adoptée ?

L'autre raison de l'échec doit être cherchée dans la fosse d'orchestre. M. Fournet a pris souvent des mouvements très discutables. Il n'a pas su non plus imposer un seul véritable *piano*. Résultat : dans toutes les scènes d'ensemble, les chanteurs doivent hurler pour se faire entendre, et tout le charme du *sotto voce* mozartien est évaporé.

Et pourtant, que ne pouvait-on tenter, avec Brumaire, brûlante Suzanne, avec Angelici, Chérubin vocalement parfait, avec Roux, digne rival de Fischer-Dieskau, avec Giraudeau, extraordinaire Basile, avec enfin Giovanetti, excellent Figaro !

VARIÉTÉS

Comme une cantatrice de salon

IL y a cette semaine, à l'Olympia, le plus poétique, le plus délicat, le plus intelligent des chanteurs: Charles Trenet. Il triomphe, et c'est normal. Mais au même programme, une nouvelle venue au tour de chant connaît un succès presque aussi vif, et c'est moins normal. Parce que cette chanteuse ne fait aucune concession, et qu'elle impose, d'une voix très forte, des chansons inhabituelles. Germaine Montero chante Pierre Mac-Orlan, et c'est brusquement sur la scène du music-hall, l'intrusion de l'art dramatique, noble et pathétique.

Etonnées d'abord par cette dame en

GREGORY PECK
Trop plaisant

robe de satin bleu, qui se présente comme une cantatrice de salon, et qui ne sait pas sourire pour attirer les « bravos », deux mille personnes se laissent enfin séduire. *La chanson des beaux enfants*, *Ça n'a pas d'importance*, *La fille de Londres*, *Margaret*. La qualité s'impose.

Et Germaine Montero le sait.

Au théâtre, elle ne joue que les « grands », et mène une carrière étayée sur Claudel et Pirandello, Brecht et Montherlant, car il lui faut des rôles solides, de grands rôles.

— *Au music-hall*, dit-elle, *je suis déconcertée. C'est trop vite fini.*

Cependant Germaine Montero vibre dès qu'elle est sur une scène. Elle a curieusement débuté en Espagne, attirée par ce pays dès l'enfance. Née à Paris, de parents français, elle n'est pas espagnole, comme on le croit souvent, mais l'Espagne a toujours dominé sa vie. C'est Lorca qui lui donna à Madrid sa première chance, et c'est dans une pièce de Lope de Vega qu'elle prit contact avec Paris.

C'est encore en fredonnant des folklores de Catalogne et d'Andalousie qu'elle commença à chanter. Agnès Capri lui ouvrit les portes de son cabaret pour deux jours. Elle y resta deux saisons. Maintenant, on vend ses disques partout. Pourtant, jamais encore elle n'avait chanté au music-hall. Entre les jongleurs et les antipodistes, son numéro est celui d'un dompteur : Germaine Montero dresse le public à avoir du goût.

DISQUES

Obstacles et succès

LA *Boîte à Musique* vient de publier plusieurs enregistrements d'un intérêt indéniable : *Chansons et Pièces instrumentales* de Guillaume Dufay, la messe « Quo abiit dilectus tuus » de Pierre de Manchicourt, la *Sonate pour violon et piano* de Roussel, des *Pièces* de Satie interprétées par Poulenc ainsi que des œuvres d'Edgar Varèse.

Il convient de souligner cet effort, d'autant plus méritoire que l'éditeur ne dispose pas de moyens analogues à ceux des grandes firmes internationales. Comme il ne possède pas d'usine, le prix de revient de ses disques l'empêche de leur assurer toute la publicité et la diffusion voulues. Les prix français étant plus élevés que ceux des pays étrangers (Suisse et Belgique exceptées), les disques d'une maison sans ramifications internationales passent difficilement la frontière. Or, il faut une vente de 600 à 1.200 exemplaires pour amortir les frais d'un enregistrement de musique de chambre. Pour des raisons financières également, le répertoire symphonique est presque totalement exclu.

Les obstacles sont donc nombreux. Mais loin d'assister à un découragement progressif ou à la recherche de succès faciles, on constate le souci constant d'un haute qualité artistique. Nécessairement limité, le catalogue s'étend cependant des trouvères jusqu'à Milhaud et, grâce à un choix très sûr, réussit à donner une vue d'ensemble cohérente et variée.

Pour aujourd'hui, signalons le premier enregistrement mondial de l'étrange, personnelle et fantasque *Sonate pour violon et piano* de Roussel que Gabrielle Devriès et Ina Marika interprètent avec la vivacité, la sensibilité, la sobriété requises. Au verso, le *Duo concertant* de Strawinsky est joué par Gabrielle Devriès et l'excellente Nadine Desouches.

(1 disque 25 cm. 33 t. BAM, LD 027 (A) Boîte à Musique.)

TNP
Dimanche 25 novembre
14 h. : L'ÉTOURDI
21 h. : LE TRIOMPHE DE L'AMOUR

PARAMOUNT - LUTETIA
PALAIS-ROCHECHOUART
LES FOLIES - SELECT
en version française
GEORGE V - ÉLYSÉES-CINÉMA
en version originale
Paramount présente
UNE PRODUCTION LONDON-FILMS EN ASSOCIATION AVEC LAURENCE OLIVIER
RICHARD III
DE WILLIAM SHAKESPEARE
GRAND PRIX INTERNATIONAL AU FESTIVAL DE BERLIN 1956
PRODUIT, RÉALISÉ ET JOUÉ PAR
LAURENCE OLIVIER
JOHN GIELGUD · CLAIRE BLOOM
RALPH RICHARDSON · CEDRIC HARDWICKE
Musique de SIR WILLIAM WALTON
VISTAVISION · TECHNICOLOR

Une production LONDON-FILMS
distribué par Paramount

BONAPARTE Place St-SULPICE
5ème MOIS
Sourires d'une Nuit d'Eté
toujours le meilleur spectacle de Paris !

THÉATRE DE PARIS
A partir de samedi 1er décembre
INGRID BERGMAN
Yves VINCENT
THÉ ET SYMPATHIE
de Robert ANDERSON
adapté par Roger-Ferdinand
Mise en scène de Jean Mercure
Location ouverte

PAN
G. MILLETRE
Premier Prix du Conservatoire
VOUS OFFRE UN DISQUE MICROSILLON
17 cm. (915 fr.)
DE VOTRE CHOIX
POUR TOUT ACHAT DE 5.000 FR.
(un disque 30 cm. A pour 15.000 francs)
Disques - Electrophones
Magnétophones
11, rue Jacob - DAN. 18-25
Ouvert de 10 h. 30 à 20 heures
SAINT-GERMAIN-DES-PRES

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
MOIS DU RIRE AMERICAIN
SI J'AVAIS UN MILLION
en v. o.

frede qui dirige les destinées du cabaret bien parisien LE CARROLL'S, vient de kidnapper ROBERTA aux Américains. En effet, avec quelques autres grandes vedettes de la chanson, ROBERTA devait partir pour chanter à New-York, mais c'est au CARROLL'S que nous pourrons l'applaudir à partir du lundi prochain.
Communiqué.

LOUEZ VOS PLACES
AGENCE LA MADELEINE
Tous les jours et Dimanches de 9 à 21 h.
OPE 97-93 LIVRAISON DOMICILE
14, BOULEVARD DE LA MADELEINE

CONCERT
GAVEAU - Lundi 3 déc. 21 h.
BACH, RAMEAU par AIMEE VAN DE WIELE
- et le QUATUOR DE PARIS -

EXPOSITIONS
GALERIE ROMANET
La plus belle galerie de Paris
LA RÉALITÉ POÉTIQUE
selon GISÈLE D'ASSAILLY
BRIANCHON, CAILLARD, CAVAILLÈS, LEGUEULT, LIMOUSE, OUDOT, PLANSON, TERECHKOVITCH
18, Av. MATIGNON

Galerie de France
3, Faubourg-Saint-Honoré - ANJ. 69-37
HARTUNG
Œuvres récentes

237 RUE St-HONORÉ - PARIS
Boler
TOUS LES MAITRES DE LA PEINTURE
REPRODUCTIONS SUR TOILE
BREVET TRÉMOIS-DE MUNTER
TOILES DE 4.000 à 24.000 F
TAPISSERIES MODERNES D'AUBUSSON

Galerie J. BUCHER - 9 ter, boulevard Montparnasse
BERTHOLLE
Peintures

Studio Paul FACCHETTI - 17, rue de Lille
BERNARD SCHULTZE

Paul PETRIDES, 53, rue La Boétie
FAVRE DE THIERRENS
Vern. le 23 nov. jusq. 10 déc.

SAINT-PLACIDE, 41, r. St-Placide
TSAMIS Vernissage 24 novembre Jusqu'au 7 décembre
« A la cave » PHILIPPE LELIEVRE

Galerie MAEGHT
CHILLIDA
Sculptures

On vous en parlera :

Les armes de la passion

LA TROMPETTE DES ANGES

par Laurent La Praye, Ed. Julliard, 380 pages, 900 frs.

LAURENT LA PRAYE.

LA TROMPETTE DES ANGES est un très beau roman qui parle de la guerre d'Indochine comme après 1918 ceux qui l'avaient faite écrivirent sur la guerre de 1914 ; horreur dont rien, pas même une victoire, ne peut contrebalancer la vanité.

Dans cette boue brillent toutefois des caractères d'hommes. Non pas « héros » ou « grands soldats », mais des hommes qui ne détestent pas l'adversaire, aiment ou haïssent cette partie du combat où la lutte est contre soi, et se font tuer par accident.

Toutes notions totalement étrangères à « l'arrière ». « L'arrière », mot admirable pour désigner ceux qui suivent la guerre, à plus ou moins haut échelon, avec des mots; roulements de tambours qui prétendent parler à la place de cet « avant » dont ils ignorent et trahissent jusqu'au désespoir.

Tabou sacré

Durant la guerre d'Indochine « l'arrière » c'était la métropole en son entier. Le principal personnage de « La Trompette des Anges », Gérard D., médecin de banlieue, s'est engagé pour fuir ce vieux pays qui s'enlise. Or il trouve l'Indochine : marais où patauge, imbriquée à son adversaire, l'armée française. Le Viet est partout ; et le Viet c'est moins une résistance militaire qu'une passion, la volonté de toute une terre, eaux, forêts, hommes, femmes, usant des armes de la passion : lier et désagréger.

Dans l'attaque, invisible et constante, l'armée française se replie sur des positions stagnantes ; dans chaque poste s'élabore un réseau compliqué de coutumes et de tabous, auxquels l'habitude et la peur donnent la force du sacré.

Dès son arrivée Gérard, nouveau-venu, commet des impairs impardonnables. Médecin, il prétend soigner dans un pays où la maladie n'a pas à guérir ; au cours d'une expédition, alors qu'il allait de l'honneur de demeurer froid, il laisse paraître sa peur ; il essaye aussi de forcer les masques, seule défense de chacun.

Au cœur du chaos

Toute guerre a son visage propre ; « La Trompette des Anges » dévoile celui de la guerre d'Indochine comme aucun livre, aucun document ne l'avait fait jusque là. Combat douteux où l'ennemi prend toute les formes, jusqu'à celle de Solange, jeune Vietnamienne fascinante et désorientée.

Récit où l'action est partout, dans les événements, les situations, les caractères. Roman d'un style amer, parfois grossier, où loin de niveler les hommes la guerre les individualise.

« La Trompette des Anges » rappelle Malraux : des hommes en armes discourent sur des ruines fumantes, non pour épiloguer sur la tragédie mais pour chercher ce qui, d'eux-mêmes, mérite d'être sauvé. Guerre d'Espagne, d'Indochine ou d'ailleurs, en ces lieux les conflits d'aujourd'hui, âprement posés, ébauchent, au-delà des démêlés militaires, leurs solutions humaines; des morales sont en gestation.

Laurent La Praye est de ces rares écrivains qui s'établissent instinctivement là où s'élaborent, au cœur du chaos, les valeurs de demain.

Madeleine CHAPSAL.

ROMANS LES MEILLEURS OUVRAGES DE LA LITTERATURE
Présentation raffinée - Nombreuses illustrations
Prix moyen : 125 francs le volume
GRATUIT Sur simple demande : un beau roman de 300 pages et catalogue général. Joindre 3 timbres à 15 fr.
BIBLIOTHEQUE MONDIALE (serv. EX-30)
8, rue de Berri - Paris

LA SEMAINE

Les prix

LE premier prix de la grande saison littéraire a été attribué lundi dernier. Oh ! ce n'est qu'un tout petit prix, qui ne fait pas pâlir d'envie ni les concurrents malheureux, ni les éditeurs battus. En couronnant *Descartes par lui-même* (Ed. du Seuil) par Samuel Sylvestre de Sacy, les critiques littéraires ont choisi en même temps un livre excellent et ont rendu hommage à une collection qui constitue, aussi bien par sa conception que par sa présentation et son prix, une des tentatives les plus intéressantes de l'édition française depuis la guerre.

Lundi prochain commencera le vrai combat. Comme chaque année les dames du Fémina ouvrent le feu et contrairement à leur habitude, la lutte semble cette fois circonscrite entre deux candidats. Pendant longtemps François Régis-Bastide donnait l'impression de faire cavalier seul avec *Les Adieux*. Mais ces derniers jours on signale une forte poussée en faveur des *Mensonges* de Françoise Mallet-Joris. Il est peu vraisemblable qu'un troisième larron profite d'un entêtement des deux clans opposés ; dans ce cas *Le lis de Pierre* de Pierre de Mandiargues, un des livres les plus attachants de ces derniers mois, aurait, dit-on, des chances d'outsider.

Au Goncourt, Romain Gary reste plus que jamais le grand favori, à moins que les dames du Fémina ne « chipent » leur lauréat aux Dix. Au Renaudot, la situation est encore peu claire : Loys Masson (*Les Tortues*), G.-E. Clancier (*Le pain noir*), Michel Butor (*L'Emploi du temps*), Yves Salgues (*Un ange américain*) se partagent la faveur des jurés. A l'Interallié enfin, Renée Massip est en perte de vitesse et se trouve talonnée par Armand Lanoux (*Le Commandant Watrin*), Guy Verdot (*Monsieur avec auto*) et Jean Laborde (*Les Assassins de l'ordre*).

POUR LES PRIX

Une petite fille

LA POMME ROUGE

par Francis Garnung, éd. Pierre Horay, 173 pages, 420 francs.

LEWIS CARROLL, le père d'*Alice au Pays des Merveilles*, se plaisait à s'entourer de petites filles qui cessaient de l'intéresser quand elles atteignaient un certain âge ; Lewis Carroll était poète et vivait à l'époque victorienne. L'homme dont les lettres sont réunies dans *La Pomme rouge*, pour n'être pas un aussi grand créateur, n'en est pas moins poète, lui aussi, et d'une bien charmante qualité. Il aime une petite fille mais comme il n'est pas pasteur et ne vit pas à l'époque victorienne, son goût lui apparaît à lui-même comme moins simple et moins candide.

Pourtant le petit livre qui, toujours à travers l'optique de l'amoureux — car nous n'avons pas les réponses de la fillette — nous donne l'idylle de ce couple insolite, n'a rien d'impur ni de gênant. L'intrigue néanmoins va assez loin et se complique même un moment d'un lien avec la mère.

Ce qui retient dans cette œuvre, c'est le charme — trouble certes — de ces rapports où un adulte s'efforce vers l'univers de l'enfance, y parvient quelquefois, puis d'autres fois symbolise involontairement, peut-être grâce aux objets qui l'entourent, les années qui le séparent de sa bien-aimée aimée. Ainsi quand il décrit ce train « si long, si interminable que lorsque la locomotive est dans une gare, le dernier wagon est encore dans la gare précédente ».

Comme tant d'autres, cette aventure pourrait donc s'interpréter comme la quête de l'inaccessible. L'auteur lui-même nous y invite : « *Où pourrai-je me sentir en sécurité si chaque geste est irréparable et manque son but ?* » fait-il écrire à son héros. Mais pourquoi ne pas se contenter d'aimer les nuances nouvelles de la sensibilité que nous offre ce livre, sa tendresse gaie et triste, sa douleur mal résignée de la fin. Car l'aventure se termine brusquement le jour où la fillette, devenue jeune fille, accepte la morale des adultes.

La Pomme rouge refermé, on porte en soi une petite héroïne à joindre à celles que les littératures étrangères ont su nous donner en grand nombre, mais dont la littérature française est avare. Si la petite Guillemette veut rester parmi les siennes, il lui faudra aller jouer avec les curieuses petites filles qu'a suscitées Marcel Schwob, avec Bargette la déçue, avec Magda la perverse, avec Monelle qui dit : « *Je suis perdue sitôt trouvée* ».

★

Un « Grand Meaulnes » réaliste

LE PAIN NOIR

par Georges E. Clancier. Ed. Laffont. 340 pages, 750 francs

TRAITE par quelqu'un qui n'aurait pas les qualités de Georges-Emmanuel Clancier, on imagine facilement l'œuvre réaliste, peut-être même édifiante, que serait devenu *Le Pain noir*. Car il s'agit ici de la déchéance d'une famille de petits métayers, quelques années après la guerre de 1870. L'homme est chassé par son employeur pour avoir refusé de porter un faux témoignage : c'est alors le faubourg d'une petite ville, l'inadaptation, la mère « qui fait des ménages », l'héroïne qui est « placée » dès sa huitième année, l'infirmité d'un enfant, la mort d'un autre et la naissance de ceux qu'on ne désire pas.

Aucun détail de ce livre, on le sent, n'est faux ; il semble certain qu'une solide connaissance de la vie des ouvriers agricoles de l'époque, de leurs mœurs familiales, de leurs coutumes locales, sous-tend ce livre. Pourtant, à aucun moment, nous n'avons l'impression de nous trouver devant une œuvre qui se contente de reconstituer un passé disparu. Car la précision du détail n'empêche pas une sorte de légère brume qui donne à toutes ces choses réelles une irréalité poétique. Parfois, nous pensons à ces dessins romantiques qui illustrent les contes de Nodier, par exemple ; d'autres fois — comme lors de la rencontre entre la fille du métayer et les jeunes héritiers, très dignement vêtus, d'une grande maison — nous avons l'impression de nous pencher sur une gravure de mode ancienne.

Sans doute, le charme de ce livre provient-il de ce que le récit, bien qu'à la troisième personne, est fait du point de vue d'une fillette. Mais l'on s'aperçoit alors que si nous avons souvent déjà, grâce au livre, participé, à travers la sensibilité d'un enfant, à des conflits sentimentaux, c'est la première fois que nous participons, à travers elle, à des conflits sociaux. G.-E. Clancier nous a en somme donné, avec *Le Pain noir*, un *Grand Meaulnes* réaliste.

GUY VERDOT
De l'essence...

HAN SUYIN
De l'amour...

HUMOUR

Une madone à deux chevaux

MONSIEUR AVEC AUTO

roman par Guy Verdot. Ed. Gallimard, 254 pages, 550 fr.

TOUT le monde possède ou désire une auto. Qui donc s'est adapté au monde mécanique ? Prenez ce vieux monsieur dans une ville de province : lui aussi devient mécanicien et sa vie en est changée. C'est ce que raconte Guy Verdot : *Monsieur avec une auto* est une sorte de *Monsieur Bergeret* de la motorisation.

Sans doute l'humour l'emporte : un humour calme et tranquille, sans exagération, l'humour de la constatation des choses qui « vont de soi » ; ainsi, le brave M. Dirondel, professeur de collège, automobiliste, par la grâce de sa femme, se laisse prendre dans l'engrenage. La 2 CV est commandée, mais il faut apprendre à conduire. On se doute que cela fait quelque bruit dans une ville de province, l'arrivée en auto-école du maître passant un examen !

Il n'y a pas que cela : une ville de

2 étonnantes figures de l'ORIENT
BENOIST-MÉCHIN
Mustapha Kémal
Ou la mort d'un empire
Ibn-Séoud
ou la naissance d'un royaume
immense succès
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
D'UNE BRULANTE ACTUALITÉ

province est, pour Guy Verdot, une ville de perdition. Notre professeur, archéologue à ses heures, se laisse prendre aux filets d'une robuste commerçante, découvre la passion, la détresse — et obtient son permis de conduire par faveur. Son audace ne connait alors plus de bornes, même plus celles que la route offre généralement aux conducteurs. Est-ce la débauche ? La vie du timide universitaire sera-t-elle brisée ? Une vache culbutée, la commerçante emportée par la passion dévorante ne sont pourtant pas le commencement d'une nouvelle carrière, mais les stations d'une « carte du tendre » pour automobiliste déchaîné par la puissance de la vitesse...

ALDOUS HUXLEY.
Des vitamines.

Et quand le bon professeur, assagi, conduit, sa femme à ses côtés, il sait bien désormais quelle part nouvelle de rêve il possède : *« l'homme trompait sa femme avec son auto »*. L'humour de Guy Verdet est celui d'un moraliste.

UN GÉANT DU PASSÉ

EN 1929, une des plus grandes maisons d'éditions des Etats-Unis, Scribner, reçut un beau jour un de ces manuscrits énormes et informes qui constituent la hantise de tout éditeur, à condition qu'ils recèlent le moindre talent. Les publier signifie un échec commercial certain, les refuser risque de compromettre l'éditeur aux yeux de la postérité pour avoir méconnu un génie.

Maxwell Perkins, le directeur littéraire de Scribner, s'attela donc à cette lecture désespérée et finit par être attaché par l'excès même de ce manuscrit monstrueux. Il convoqua l'auteur et il vit apparaître un géant de près de deux mètres, aussi excessif dans son comportement et ses opinions que son roman l'était par ses dimensions.

C'est ainsi que commença une carrière littéraire qui ne devait durer que dix ans, car en 1938, épuisé par une vie trépidante, Thomas Wolfe mourut à l'âge de trente-huit ans. Il disparut après avoir connu un bref succès, deux ans avant Scott Fitzgerald, aussi oublié et méconnu que l'auteur du « Grand Gatsby ».

Réhabilitation manquée

Aux Etats-Unis, où le succès est élevé au niveau d'une institution nationale, cet échec de deux grands écrivains de l'entre-deux-guerres constitue pour les critiques littéraires un remords constant. Il n'est donc guère étonnant qu'ils aient entrepris depuis une dizaine d'années une réhabilitation de Thomas Wolfe et de Scott Fitzgerald qui risque cependant de dépasser son objectif.

Thomas Wolfe a publié quatre livres de son vivant et il a laissé deux romans posthumes. Tous ces livres n'ont qu'un seul sujet : Thomas Wolfe lui-même. « Aux sources du Fleuve » (1), son quatrième livre publié en français, est au point de vue chronologique son premier. Il en reste plus de 500 pages de texte serré et il a fallu une lutte homérique entre Perkins et Wolfe pour que ce dernier acceptât de le réduire à des proportions raisonnables.

THOMAS WOLFE
Enorme et informe.

La collaboration entre les deux hommes continua pendant dix ans : Wolfe envoyait des pages à mesure qu'il les écrivait ; Perkins les lut, les réduisit et un beau jour il informa son génie sauvage qu'il convenait de s'arrêter : « Thomas, lui disait-il, ton roman est terminé. » Alors Wolfe suspendait son inspiration pour quelques jours, pour commencer aussitôt un nouveau roman qui, au fond, n'était qu'une suite de celui qu'il — ou plutôt Perkins — considérait comme achevé.

« Aux Sources du Fleuve » raconte l'enfance et l'adolescence de l'auteur dans une petite ville du Sud. Comme tant d'autres romanciers américains contemporains, Wolfe était originaire de cette partie des Etats-Unis. L'auteur raconte tout, sans rien oublier, avec un luxe de détails obsédant, de peur de ne pas serrer la réalité d'assez près. « Un roman, a-t-il écrit, n'est pas du réel, mais du réel sélectionné et interprété, le roman est du réel arrangé et chargé à dessein. » Dans une préface chaleureuse, Maurice Nadeau est pourtant obligé de convenir que cette excellente définition ne fut jamais appliquée par son auteur.

Thomas Wolfe nous livre, en effet, tout en vrac. On a comparé à celle de Proust son obsession de reconstituer un passé évanoui et pourtant il est difficile de trouver deux romanciers plus différents. Wolfe n'a jamais été à la recherche du temps perdu : le temps et surtout la durée, ces notions-clés du roman moderne de Proust à Faulkner, étaient complètement étrangers à sa conception du monde. Pour lui le temps est purement mathématique, et s'écoule uniformément, sans instants privilégiés, où tous les événements ont la même importance, car tout ce qui le touchait personnellement était d'une égale intensité. Wolfe emploie toujours des superlatifs, sans se demander si ces superlatifs sont le meilleur véhicule littéraire pour nous faire comprendre ses sentiments, qui, eux, étaient toujours au superlatif. D'où l'utilisation des termes les plus banals, dans les moments qui sont pourtant capitaux (« Son parfum enivrant lui montait au cerveau : son contact injectait dans ses membres une ardeur magique », etc.).

Un conservateur

On a souvent dit que Perkins aurait dû couper encore pour rendre plus lisible les œuvres de son poulain. Ce reproche est injustifié, car la puissance indéniable de l'œuvre de Wolfe provient justement de sa quantité. Ce sont les critiques qui, font fausse route en voulant voir en Wolfe un précurseur alors qu'il n'était que le dernier réaliste américain, plus près de Dreiser que de Faulkner ou de Hemingway.

« Il n'éprouvait pas de plus grand penchant pour la révolte que n'en ont la plupart des Américains, c'est-à-dire pas du tout », dit-il un jour de lui-même. Thomas Wolfe se connaissait mieux que ses admirateurs.

François ERVAL.

(1) Thomas Wolfe : « Aux Sources du Fleuve », Ed. Stock, 540 p., 990 fr. Préface de Maurice Nadeau.

ESSAIS

Kangourous mentaux

LE CIEL ET L'ENFER

par Aldous Huxley, traduit de l'anglais par Jules Castier. 152 pages. Ed. du Rocher. 420 fr.

UN homme qui a fait l'expérience de la mescaline (cf. *Les Portes de la Perception*) en a reçu une illumination concernant son propre esprit. Mais cette expérience lui permet aussi de comprendre d'autres esprits, ceux en particulier qui se trouvent doués pour la vision.

« Un homme — dit Huxley — *se compose de ce que j'appellerai un Monde Ancien de conscience personnelle et, au-delà d'une mer séparatrice, d'une série de Mondes Nouveaux (...) et, au-delà d'un autre océan plus vaste encore, aux antipodes de la conscience quotidienne, du monde de l'Expérience visionnaire. Si vous allez en Nouvelle-Galles du Sud, vous verrez des marsupiaux bondissant par la campagne. Et si vous allez aux antipodes de l'esprit conscient, vous rencontrerez toutes sortes de créatures au moins aussi bizarres que des kangourous. »*

La *terra incognita* peut s'atteindre soit chimiquement (mescaline ou acide lysergique) soit psychologiquement (hypnose). Dans l'un et l'autre cas, la vision permet de découvrir un monde de lumière (et brillant de l'intérieur) et un monde de couleurs. Or il existe une étroite analogie entre l'expérience visionnaire induite ou spontanée et les paradis et royaumes féeriques que décrivent religions et folklores. Celtes, Japonais, Hindous, Grecs, toutes les littératures eschatologiques parlent de « matières » semblables : lumineuses et transparentes. La pierre précieuse joue, ici et là, un rôle identique. C'est pourquoi la pierre précieuse est précieuse : parce qu'elle ressemble aux merveilles perçues par la vision.

Huxley étudie donc ce trafic entre l'Ici et l'Au-delà, finissant par dresser un catalogue des paysages, des tableaux, des objets d'art, des vitraux, etc... qui ont une vertu « transportante », choses brillantes qui rappellent à l'inconscient l'état permanent dont l'être jouit aux antipodes de l'esprit, orfèvrerie, églises, sculptures égyptiennes, peintures pouvant donner l'équivalent d'une vision. Et cette vision peut être heureuse (le ciel) ou malheureuse (l'enfer). Le monde transfiguré négativement, c'est Van Gogh, Kafka, Géricault, Browning, Charles Williams, c'est Dante, et c'est aussi celui qui absorbe de la mescaline alors qu'il a le foie en mauvais état, ou bien le schizophrène.

Huxley planifie, donnant à des effets semblables des causes trop différentes. Pourquoi le monde connaît-il moins de visionnaires et de mystiques que jadis ? Huxley répond sans ironie : parce que nos ancêtres manquaient de vitamines C. Pourquoi la technologie moderne opère-t-elle une dévaluation psychologique des matières susceptibles d'amener les visions ? Parce qu'elle répand des milliards de drapeaux, de « comic-strips », de signaux d'arrêt et de feux arrière, de pompes à incendie et de camions à coca-cola. Grock répondrait : Sans blague ? Ah ! si Jésus-Christ et Mahomet avaient lu l'*American Journal of Psychiatry !*

TRADUCTIONS

Un témoignage romancé

...ET LA PLUIE POUR MA SOIF

par Han Suyin. Trad. de l'anglais par Daria Olivier. Ed. Stock, 320 pages, 750 fr.

« *MULTIPLE SPLENDEUR* », c'est le titre du roman qui a fait connaître Han Suyin en France et le sujet d'un film qui a fait fureur aux Etats-Unis. C'est aussi, peut-être, le destin de cette ravissante Eurasienne qui, pour la troisième fois, connaît la multiple splendeur de l'amour... et l'inspiration.

Son mariage avec un général chinois a donné *Destination Choungking*, son amour pour un correspondant de guerre anglais, *Multiple Splendeur*, enfin, mariée récemment avec un officier de police britannique nommé en Malaisie, elle a pu écrire... *Et la pluie pour ma soif.*

De sang chinois et français, Han Suyin est sans cesse écartelée entre l'Orient et l'Occident, entre la démocratie et le communisme. Dans son dernier livre, il semble qu'elle se soit résignée à une sorte de sympathie nostalgique pour les « rouges » et elle nous raconte la lutte de la Malaisie contre la domination anglaise.

Han Suyin fait défiler tout un cortège de personnages, le bâtisseur qui doit collaborer pour construire, le révolutionnaire intransigeant, l'intellectuel solidaire de ce qu'il hait, le blanc qui ne sait plus ce qu'il défend, etc. Mais en surimpression se dessine le drame le plus actuel de notre époque.

Un peuple a soif de liberté, une jeunesse a soif d'avenir, mais cette soif est leur seule certitude. Car s'ils choisissaient comme moyen la révolution, sacrifiant ainsi *« les desseins raisonnables et les réalisations altruistes ; la patience et la tolérance qui supportent de petites injustices plutôt que de noyer le genre humain dans le sang »*, la fin serait-elle atteinte ? Ce que dit le général anglais pourrait bien être vrai : *« C'est uniquement parce que nous sommes ici que vous ne vous entr'égorgez pas. Si nous venions à partir, Malais et Chinois se massacreraient, tout comme les Musulmans et les Hindous aux Indes. »*

Le dernier livre d'Han Suyin est sans doute un roman par son style poétique et fleuri et par quelques intrigues psychologiques, mais c'est aussi un récit, une description, presque historique : l'histoire de la Malaisie se débattant sous la domination anglaise, héroïque parfois, presque toujours impuissante, dans sa haine fascinée de l'oppresseur.

Han Suyin est peut-être la romancière féminine par excellence : c'est par le cœur et les sens, l'imagination et l'instinct qu'elle pénètre dans le monde des hommes et réussit parfois à s'y oublier.

→

STOCK
publie :

A. DENTI DI PIRAJNO

UN MEDECIN CHEZ LES DJINNS

Un admirable conteur révèle trente ans de secrets africains.

690 Fr.

La vérité communiste sur le stalinisme, vous la trouverez dans les œuvres de TROTSKY, plus actuelles que jamais :

LA REVOLUTION TRAHIE
Grasset, éditeur .... 600 fr.

STALINE
Grasset, éditeur .... 750 fr.

ECRITS (1928-1940)
Tome I (Editions Rivière)..... 1.000 fr.

et dans

« Le rapport Khrouchtchev commenté par la IVe Internationale » 150 fr.

Commandes à « Quatrième Internationale » 64, rue Richelieu
C.C.P. Pierre FRANK, 12.648-46 Paris

LE PROPHÈTE TERRIFIÉ

UN écrivain meurt en 1937 à 47 ans. Dans la misère et la solitude, ignoré de tous. Quinze ans plus tard, les collectionneurs se disputent ses originaux à coup de dollars et l'on crie au génie devant les ténèbres chaotiques d'une œuvre que l'on s'accorde généralement à considérer comme la contribution la plus importante de ce siècle au renouveau du fantastique en littérature.

On est presque gêné devant cette accumulation de circonstances qui font de Howard Philip Lovecraft la parfaite illustration du romantisme usé de la fatalité.

Un tel être et une telle œuvre devaient nécessairement donner naissance à une légende. Certains ont cru devoir qualifier Lovecraft de matérialiste parce que l'univers qu'il crée, peuplé de monstres et de forces tapies dans les replis du monde extra-terrestre, présente une parfaite cohérence et s'ordonne avec autant de logique que le monde exploré par la science.

Ce point de vue est un hommage rendu à la nécessité interne qui a présidé à l'élaboration de toute l'œuvre de l'écrivain américain.

Des visiteurs impensables

Mais *Par delà le Mur du Sommeil* (1), recueil de textes écrits entre 1919 et 1935, que l'excellente collection *Présence du Futur* a eu l'heureuse initiative d'éditer, met en évidence ce qu'il y a de trop rigide dans la légende du matérialisme de Lovecraft. Ce choix de textes est essentiellement un échantillonnage d'histoires de sorcellerie, de magie noire, de cabale, dues à la plume d'un démonologue averti. Rien de moins matérialiste que ces récits d'envoûtements, de malédictions ancestrales, de réincarnation des sorciers de Salem qui constituent le fond de ce chef-d'œuvre du conte fantastique qu'est la nouvelle intitulée *L'Affaire Charles Dextes.*

D'aucuns ont prétendu voir en Lovecraft un auteur de science-fiction : la lecture de ce récit suffit à démontrer l'absurdité d'une si grossière approximation.

Mais — et c'est justement ici que réside la véritable originalité de Lovecraft — la magie n'est jamais un accessoire ni une simple recherche de pittoresque. Elle s'intègre à une conception d'ensemble de l'univers.

Cette conception (cette vision, plutôt), la nouvelle par laquelle s'ouvre le dernier recueil nous en fournit la clé : un pauvre d'esprit est visité

H.P. LOVECRAFT.
Des dieux infâmes.

par des rêves extraordinaires au cours desquels il entre en communion avec de toutes-puissantes entités habitant une dimension contiguë à la nôtre.

Le thème des plans d'existence transcendants, avec leur faune et leurs lois propres est le thème majeur de Lovecraft. Le fameux *Nécronomicon*, ouvrage cabalistique qu'il eut l'idée géniale d'inventer, auquel il se réfère perpétuellement et qui contient les vestiges ancestraux des contacts établis dans un passé immémorial entre la race humaine et d'impensables visiteurs pour qui notre globe ne fut et n'est qu'une simple commodité, est la transposition poétique de cette obsédante certitude de la pluralité des plans d'existence. Dans le même temps qu'il crée ses « dieux infâmes », nos maîtres ignorés et méprisants, Lovecraft s'acharne à trouver le moyen de fracturer le mur qui nous isole des dimensions que peuplent les êtres monstrueux, symboles de la réalité secrète du cosmos telle que la pressent l'auteur.

Des parents négligeables

L'onirisme est chez Lovecraft une technique de communication avec cette Ailleurs terrorisant dont il a la hantise — et qui n'est en dernière analyse que la forme donnée au vertige qu'engendre en nous le sentiment panique de la complexité profonde de cet univers dont nous ne sommes que de négligeables parasites.

Aussi, le délire romantique ne fait que voiler une longue méditation poétique sur l'homme et la place qu'il occupe. Il se dégage des écrits de Lovecraft une unité de pensée qu'il n'est guère fréquent de rencontrer dans la littérature fantastique.

Une telle œuvre ne peut se dissocier de celui qui l'a conçue dans les affres de l'angoisse. C'est peu dire de Lovecraft qu'il fut un visionnaire tragique et terrifié. Il fait partie de la fraternité de ces poètes que l'on dit maudits et dont la sensibilité nous paraît étrangère simplement en raison de leur inaptitude à porter les œillères du quotidien.

Cette voix, plus déchirante qu'orgueilleuse, qui clame dans le désert de sa solitude : « *Tel est le lot à moi imparti par les dieux — moi, le ténébreux, l'aride, le désolé...* », cette voix-là, nous la reconnaissons bien.

Michel DEUTSCH.

(1) *Par delà le mur du sommeil.* Ed. Denoël.

CORRESPONDANCE

Rilke et Mussolini

LETTRES MILANAISES, 1921-1926, de Rainer Maria Rilke. Introduction et texte de liaison de Renée Lang. Ed. Plon, 122 pages, 375 fr.

ENTRE le 29 novembre 1921 et le 25 mars 1926, Rilke adressa 22 lettres à la duchesse Gallarati Scotti. Celle-ci ne fut ni amoureuse ni poète. Pourquoi donc publier ces lettres ? D'abord, parce qu'elles ont été écrites et beaucoup ne se pardonneraient pas de laisser passer une demi-ligne de ce poète parmi les plus grands sans la dévorer goulûment. Ensuite, parce que Rilke lui-même, dans son testament d'octobre 1925, a recommandé la publication de ses lettres. Enfin, parce que cette correspondance, sans grand intérêt par ailleurs, permet de savoir ce que le poète pensait de l'Allemagne, de l'idée de patrie, de celle de liberté et du fascisme.

Le 23 janvier 1923, il écrit: « *En politique, je n'ai aucune voix, aucune — et je me défends d'y engager aucun sentiment. Sur ce terrain dévasté, les fautes sont si singulièrement semées et réparties depuis longtemps qu'on ne saurait donner complètement raison à personne. C'est un jeu de torts à qui mieux mieux.* » Voilà qui pourrait avoir été écrit la semaine dernière.

Les choses se gâtent par la suite. En janvier 1926, Rilke approuve un discours de Mussolini. Il va plus loin : il le trouve « *beau* ». Dans le gouvernement fasciste, il voit un « *gouvernement qui gouverne* », d'où la sécurité. « *Peu importe que la presse soit jugulée, que les politiciens de l'opposition soient brimés. La vraie liberté, c'est l'ordre dans la rue... Il est certain que l'Italie fasciste est un spectacle réconfortant, une solution qui fait envie, un exemple qu'on serait tenté de suivre.* »

A la même époque, il développe sa pensée, il attaque, il se défend. Et de prétendre que la liberté est une maladie, un fantôme, le parlementarisme un vide dangereux.

Rilke n'eut pas le temps de revenir sur cette opinion puisqu'il mourut le 29 décembre 1926. Nul doute qu'il l'eût exécrée. Du moins avait-il répondu avec précision et presque emportement à cette espèce de test venu de Goethe : Plutôt un désordre ou une injustice ?

Pendant quelques mois, il préféra l'injustice. La mort le priva de regarder en face le désordre entraîné par l'Ordre.

C'est un médecin qui vous parle...

...et il sait de quoi il parle. Le docteur SOUBIRAN, dans son nouveau roman, « L'ILE AUX FOUS », rapporte l'authentique témoignage d'un homme sain d'esprit, interné volontaire chez les fous les plus hallucinants : les aliénés dangereux. Rien ne nous est épargné de sa misère. C'est un livre cruel et vrai. Il y passe cependant un grand souffle de pitié et d'espoir. Le célèbre auteur des « HOMMES EN BLANC » nous livre, une fois encore, un document extraordinaire et un merveilleux roman d'amour.

Voudriez-vous avoir l'amabilité de nous conduire chez votre président ?
(NEW-YORKER.)

REVUES

Politique d'abord

LES circonstances obligent les revues, même les plus littéraires, à faire une place prédominante aux études politiques.

LETTRES NOUVELLES

LA réponse de Claude Roy aux questions posées par *Les Lettres Nouvelles* aux intellectuels communistes a déjà un petit air vieillot : tant d'événements se sont produits — et pour Claude Roy, notamment — depuis qu'il a écrit ce texte que ses hésitations et son désir de s'accrocher par tous les moyens, même les plus mauvais, à des convictions qui s'effondrent, paraissent singulièrement dépassés. De fait, les problèmes posés par les révélations du rapport Kroutchev, sur lesquelles portaient les questions des *Lettres Nouvelles* et la réponse de Claude Roy, disparaissent aujourd'hui derrière d'autres problèmes plus pressants. Si Claude Roy nous explique notamment qu'il a considéré le procès de Rajk ou celui des médecins juifs comme des « *épiphénomènes transitoires* », sans doute, dans quelques années, un nouveau Claude Roy trouvera-t-il des euphémismes aussi élégants pour parler des massacres de Budapest. En revanche, dans le même numéro des *Lettres Nouvelles*, l'article de François Fejto sur les écrivains hongrois prend une valeur plus grande et réveille plus d'échos chaque jour.

N.N.R.F.

SENTANT que le moment était venu de donner à cette revue la couleur politique que les circonstances rendent nécessaires, Jean Paulhan y publie une « Lettre à un jeune partisan ». Ce ne serait pas assez que de s'avouer déçu. Pour Jean Paulhan, qui ne se délivrera jamais de l'influence de Maurras, la politique est redevenue ce qu'elle a toujours été pour lui, sauf pendant les années de résistance où il s'est mêlé à l'action : une activité de l'esprit. Et quand on dit cela, c'est dans le sens où on peut également dire que Jean Paulhan a de l'esprit. Si bien que cette lettre nous offre des raisonnements politiques entièrement détachés du réel, dont l'intérêt est mince. Mais quelques considérations grammaticales, dont il est toujours friand, permettent à Jean Paulhan ce petit tour de force dont il doit être ravi : l'introduction de l'étude de la ponctuation et de l'emploi des majuscules dans l'analyse politique.

CONSTANTIN AMARIU
LA FIANCÉE DU SILENCE
roman
Un LORCA romancier
denoël

ENFANTS

Escarpin rouge et taille haute

Il y aura inévitablement des goûters d'enfants et des arbres de Noël au moment des fêtes. Pour acheter du « tout fait », on peut encore attendre. Mais étant donné les prix de la confection pour enfants (une robe un peu habillée coûte souvent entre 10 et 15.000 fr.) beaucoup de mères se mettent dès à présent à coudre elles-mêmes, ou à faire coudre.

Les robes de petites filles ont suivi cette année la mode de la taille haute (voir photo ci-contre. Modèles Lempereur, en vente chez Pamplemousse, 183, boulevard Saint-Germain). C'est une mode charmante qui dissimule les ventres un peu ronds des petites filles qui n'ont pas encore de taille. Presque toutes les robes que nous avons vues ont la ligne princesse et sont en velours, soit côtelé, soit uni.

Le problème des chaussures « habillées » est différent. Elles sont souvent difficiles à trouver. Madame Express a sélectionné dans différents magasins les modèles qui lui ont semblé spécialement réussis pour leur prix.

Pour les filles

La mode, cette année, reste classique dans quatre modèles :

- Le « Charles IX » en vernis noir, en cuir blanc ou rouge à bride boutonnée ou maintenue par une boucle sur le dessus du pied : 2.350 fr. du 24 au 27 inclus (Bailly).
- Le « Baby » à bride boutonnée au-dessus du cou de pied, mêmes coloris que le « Charles IX » : 2.500 fr. du 24 au 27 inclus (Berthelot).
- L'escarpin ballerine nu ou avec une garniture fantaisie. Cet article, qui existe à partir du 24, n'est pas recommandé pour la statique de l'enfant avant la taille 28. En tous coloris cuir et daim : 1.900 fr. (Galeries Lafayette), en rouge : 2.950 fr. (Berthelot).
- L'escarpin anglais rouge ou beige reste la nouveauté. Il maintient bien le pied et allie l'usage « trotteur » à celui plus « habillé ». Existe couramment à partir du 28, mais nous l'avons vu chez Cécile, avenue Franklin-Roosevelt, à partir du 24 à 3.500 fr. En cuir rouge doublé de toile écossaise : 3.695 fr. (Bailly).

Pour les garçons

Le « Derby lacé » classique a dû adopter une ligne italienne pour résister à la nouvelle mode du mocassin importé d'Italie.

- Le « Derby » en box ou en daim marron existe à partir du 24 chez les spécialistes de chaussures d'enfants (Les Enfants du Ranelagh, Aux enfants voués au bleu et au blanc). Plus couramment à partir du 28, depuis 1.500 fr. (Bata) jusqu'à 4.800 fr. (Cécile, avenue Franklin-Roosevelt).
- Le mocassin se fait en box-calf, lama ou kangourou noir, ou en daim marron. Ne se trouve couramment qu'à partir du 34. Existe à partir du 28 à 3.500 fr. (Bailly et Berthelot).

Certains spécialistes proposent aussi un Richelieu perforé en daim marron « comme Papa » : 4.800 fr. à partir du 29 (Cécile : avenue Franklin-Roosevelt).

Pour les « inévitables » arbres de Noël (Lempereur).

MÉDECINE

Attention aux pieds

Les podologues (médecins spécialistes des soins des pieds) ont de plus en plus d'enfants à soigner. Cela ne signifie pas forcément que le nombre d'enfants présentant des troubles de la marche a augmenté, mais que les parents se préoccupent davantage de maintenir les pieds de leurs enfants dans un bon état d'hygiène. Il existe un autre indice : le fait que les marchands de chaussures pour enfants fabriquent des chaussures pour soutenir la voûte plantaire.

Quels sont donc les troubles dont les enfants souffrent le plus fréquemment ? Quels en sont les causes et les remèdes ?

Les différents cas

Dans 50 % des cas, il s'agit d'affaissements de la voûte plantaire (pieds plats), et à l'étage au-dessus de déformations des genoux en « genu valgum ».

Dans d'autres cas, on s'aperçoit en examinant la statique générale de l'enfant (la colonne vertébrale, le bassin et les jambes) qu'il existe une inégalité de longueur des membres, d'origine congénitale, assez fréquente.

Enfin, il faut noter également que les troubles de la marche peuvent être dus à des lésions des hanches.

Le cas le plus fréquent, le « pied plat valgus » — affaissement de la voûte plantaire avec sa complication qui est la mise du pied en valgus (déjeté vers le bord externe) — est dû principalement à la *laxité ligamentaire.*

La laxité ligamentaire, c'est-à-dire le fait que les ligaments au lieu d'être souples et résistants, « s'étirent comme du chewing-gum », est causée, en premier lieu, par un *état général déficient,* et quelquefois par des troubles de décalcification.

Ces deux phénomènes se rencontrent très souvent chez les enfants. *Les conditions de vie actuelles* (le surmenage scolaire, le surpeuplement des écoles, le fait que l'effort et l'attention intellectuels demandés à l'enfant ne sont pas compensés par une hygiène corporelle suffisante, les hivers longs et rigoureux) provoquent en effet un mauvais état général, un état infectieux (angines, grippes, etc.), une déficience génératrice de troubles.

Le pied plat valgus ne doit pas être pris à la légère. Car si on laisse marcher un enfant avec ces déformations, sa croissance osseuse va être faussée. Il aura en cours de croissance des malformations des os du pied, qui rendront permanente une déformation passagère.

L'inégalité, plus ou moins grande, de longueur des membres, d'origine congénitale, a comme conséquence l'inclinaison de la colonne vertébrale qui, étant posée sur un bassin qui n'est plus horizontal, a tendance à s'infléchir en *scoliose.*

Remèdes préventifs

Il faut se préoccuper très tôt de la façon dont les enfants marchent, à un âge où l'on peut déjà déceler de petits défauts, qui sont alors très faciles à corriger. Dès qu'il marche, c'est-à-dire vers deux ans, deux ans et demi, on devrait examiner la statique générale de l'enfant, l'équilibre de son bassin et de sa colonne vertébrale. c'est un principe absolu. Notons au passage que la manière dont il use ses chaussures est un indice très révélateur : l'usure inégale signifie toujours un défaut de statique. Une autre remarque : un enfant peut marcher à n'importe quel âge, mais il est recommandé de surveiller davantage ceux qui sont en retard.

Thérapeutique

Le rétablissement de la statique normale se fait par des moyens orthopédiques (l'intervention chirurgicale, très rare, n'est pratiquée en général que sur les adultes).

Le raccourcissement se corrige par la surélévation, en faisant porter à l'enfant une petite semelle, du côté le plus court. Une gymnastique spécialisée est recommandée pour les lésions de la colonne vertébrale, les scolioses.

L'affaissement de la voûte plantaire se corrige par une semelle orthopédique, bien faite et adaptée exactement à chaque cas.

Cependant, il est des cas qui nécessitent, avant l'application de la semelle, un véritable remodelage de la voûte plantaire. Le remodelage est une intervention non chirurgicale que le médecin spécialisé pratique lui-même. Il maintient le pied dans sa position normale par une petite semelle plâtrée, *que l'enfant ne portera que la nuit.*

Il est recommandé de soigner, parallèlement, l'état général par des vitamines, des extraits glandulaires, une meilleure oxygénation.

Enfin, d'une façon générale, lorsqu'il y a le moindre trouble de la marche, il vaut mieux bien tenir le pied et la cheville de l'enfant par une chaussure montante, surtout en hiver.

Répercussions psychologiques

Dès que les défauts de la marche entraînent une certaine impotence fonctionnelle, il peut y avoir, bien entendu, formation d'un complexe d'in- →

AURORE
195, FG SAINT-HONORÉ (ANGLE RUE BALZAC
Couture pour jeunes filles de 15 à 20 ans
Actuellement :
COLLECTION DE ROBES « JEUNES »
en velours côtelé
à partir de 8.900 francs

vaporisateurs
que ce soit pour la toilette le voyage ou le sac
step

Jean Été
ORFÈVRE
BIJOUTIER
HORLOGER
de Père en fils depuis 1852
100 modèles de ménagères en stock
85 Av. du Gal Leclerc. PARIS-14

Habiller un sol, un escalier ?
Du classique, du moderne ?
Du linoléum, du bulgomme, du caoutchouc en tapis et dallages, des plastiques divers ?
Consultez :
PARIS-RUBBER
111, rue Lemercier (17e) - MAR. 32-79
Conseils et devis gratuits
PRIX SPECIAUX AUX LECTEURS DE « L'EXPRESS »

chez votre Tailleur
Jeunesse de LAJEUNESSE
la draperie qui tient

FRANCK & FILS
80, rue de Passy - PARIS
habille la femme élégante

ESSAIS

MADAME EXPRESS a essayé cette semaine, pour ceux dont les chambres à coucher ne sont pas chauffées, une couverture chauffante :

Texorêve de Calor

● PRESENTATION : couverture double face en laine à l'intérieur de laquelle se trouve un réseau électrique chauffant. Ce réseau est commandé par un thermostat qui permet de régler de la table de nuit la température désirée.

Existe en deux dimensions : petit ou grand lit, et trois coloris : corail, champagne et vert amande. Peut même être utilisée en double commande, chaque moitié de la couverture étant alors indépendante, pour ceux qui, dormant à deux, n'ont pas les mêmes habitudes.

● EMPLOI : très simple, il suffit de brancher la boîte de contrôle dans une prise située au pied de la couverture et de régler la chaleur, pour que celle-ci reste constante toute la nuit. Le matin, la boîte peut être enlevée et rangée séparément. Il faut simplement ne pas border la partie contenant des fils électriques sous le matelas. La couverture peut également être utilisée comme une couverture ordinaire avec un édredon. Dans ce cas, branchée un quart d'heure avant l'heure du coucher, elle déshumidifie et réchauffe le lit. Elle ne doit alors pas rester branchée toute la nuit, car les variations de la température ambiante de la pièce ne peuvent être compensés par les neufs thermostats répartis dans la couverture, lorsque celle-ci se trouve sous un édredon. La couverture risque alors de chauffer excessivement.

● REMARQUES : cette couverture évite l'impression désagréable d'entrer dans un lit froid. Nous l'avons essayée seule, et avec un édredon. C'est de cette deuxième façon que son emploi nous a paru le plus satisfaisant, quitte, s'il fait très froid, à la brancher quelques minutes au cours de la nuit, et le matin au réveil. Elle chauffe alors très rapidement.

Un petit défaut de conception : la partie sans fil qui doit en principe permettre de border le lit est trop étroite par rapport aux dimensions de la couverture et ne peut pas se border assez profondément sous le matelas.

Le fonctionnement technique nous a paru d'excellente qualité. Même après lavage de la couverture à l'eau et au savon, elle a parfaitement bien fonctionné et la laine de belle qualité a conservé son aspect. Elle peut donc remplacer une couverture ordinaire.

Son prix est justifié par l'amélioration importante que constituent les thermostats, mais il reste malheureusement élevé : 16.000 francs pour un lit d'une personne. 18.000 francs pour deux personnes. La couverture est garantie deux ans. Nous la notons 18/20.

→

fériorité. On remarque aussi que le port d'une chaussure orthopédique visible est toujours un grand handicap psychologique pour l'enfant. Il faut toujours éviter qu'il se sente « pas comme les autres ».

Conséquences chez l'adulte

Beaucoup d'adultes présentent des déformations définitives, parce que, précisément, les troubles de la statique qu'ils avaient enfants n'avaient pas été décelés ou avaient été mal soignés.

Ces malades, atteints de pieds plats avec déformations osseuses considérables, peuvent dans certains cas ressentir des douleurs pénibles, ou dans d'autres souffrir d'une véritable infirmité.

On est alors obligé de recourir à des interventions chirurgicales pour obtenir un résultat permanent.

TRAVAIL

Comment chercher

DES milliers de jeunes femmes ou de jeunes filles se trouvent chaque année dans l'obligation de travailler sans y avoir été préparées : maladie ou disparition d'un mari ou de parents, séparation, etc. D'autres, après avoir élevé leurs enfants, aimeraient pendant quelques années encore avoir une activité à l'extérieur du foyer.

Pour celles qui n'ont jamais travaillé, il est extrêmement difficile de débuter. Nous avons essayé ici de leur donner quelques adresses qui peuvent leur être utiles pour les aider à ce démarrage.

Trop classiques

Quand on ne sait rien faire, deux solutions viennent immédiatement à l'esprit des femmes : être vendeuse ou employée de bureau non qualifiée.

Pour les vendeuses, les postes intéressants sont très difficiles à trouver. Le métier demeure assez fatigant et mal rémunéré en général. La connaissance des langues étrangères et une excellente présentation sont cependant des atouts dans les commerces de luxe.

Dans les emplois de bureau, relativement agréables car ils ne nécessitent pas de grande dépense physique, il faut craindre, avec l'introduction des nouvelles techniques d'enregistrement et de classement, une réduction considérable du nombre de ces emplois dans les années à venir. Ce serait donc une erreur de s'orienter vers ces branches si l'on envisage plus de cinq ans environ d'activité professionnelle.

La formation professionnelle

Il existe cependant, pour toutes celles qui n'ont aucune compétence professionnelle, des centres de formation accélérée où elles peuvent apprendre un métier en six semaines, six ou dix mois.

Ils s'adressent aux adultes de 17 à 36 ans (des dérogations peuvent être accordées) sans emploi ou désireux de se perfectionner. Les stages durent en moyenne six mois à raison de quarante heures par semaine ; certains sont rémunérés. Les services de main-d'œuvre reçoivent les candidats, instruisent le dossier, font subir un examen médical et psychotechnique, procèdent à l'inscription au stage choisi (l'attente avant l'entrée en stage peut atteindre plusieurs semaines ou quelques mois suivant la section choisie).

Nous avons relevé tout particulièrement les centres :

● *EMPLOYES DE BUREAU :* formant dactylos facturières et sténo-dactylos en six mois (les stages commencent tous les deux mois environ) à Paris.

A Lyon, après un concours d'entrée du niveau du bac, formation en neuf mois de secrétaires de direction.

● *CONFECTION :* ces centres avaient éprouvé quelque temps des difficultés de placement ; connaissent en ce moment de nombreuses offres d'emploi. Sections spécialisées dans toutes les branches de la confection. Durée des stages : six mois.

● *MATIERES PLASTIQUES :* le centre de Paris ne répond plus aux besoins accrus et le courant 57 verra le transfert des installations et leur développement. Stage de formation de neuf mois avec salaire horaire. Est prévue l'ouverture rapide d'une seconde section d'initiation au travail des matières plastiques renforcées au verre.

● *ELECTRONIQUE :* afflux de candidatures pour le concours préludant à un premier stage de formation. L'essai sera certainement renouvelé car le placement est plus qu'assuré.

● *CHIMIE :* La Société Rhône-Poulenc forme suivant des méthodes accélérées des aides-chimistes de plus de 17 ans du niveau du brevet ou du bac.

Il est souhaitable que dans cette branche qui offre de grandes possibilités aux femmes — spécialement en biochimie — l'apprentissage professionnel soit considérablement développé.

En dehors des centres de formation accélérée

● *POUR LES MOINS DE 24 ANS :*

de grandes firmes de construction de machines mécanographiques organisent des cours privés ; les stages de formation durent environ six semaines, sont gratuits chez I.B.M. et chez Bull, payants chez Burroughs ; les candidates subissent un examen psychotechnique vérifiant la rapidité de leurs réflexes ; celles qui connaissent la dactylo sont particulièrement appréciées, le recrutement est permanent.

● *POUR LES PLUS DE 35 ANS :*

le Centre des travailleurs intellectuels (1, rue de Courcelles) annonce l'ouverture fin novembre de cours destinés à former en sept mois des secrétaires dactylos ; l'enseignement sera donné à mi-temps, matin ou soir. Des bourses pourront être accordées.

Pour celles qui ont déjà une compétence

— Sections de réentraînement au travail pour les sténo-dactylos à Paris,

— Sections de secrétariat bilingue organisées à Paris pour celles qui ont une licence de langue étrangère (débouchés assurés).

— A Strasbourg, formation d'aides-comptables en dix mois pour les étudiants de 2e année en droit.

Les répercussions de la pénurie de pétrole sur l'ensemble de l'économie française vont évidemment bouleverser et détériorer le marché du travail. Mais, outre que la pos-

PAS CHER

MADAME EXPRESS a pensé cette semaine aux mères qui doivent envoyer leurs enfants à la montagne pour les vacances de Noël. L'équipement indispensable nécessite une mise de fonds importante et qui ne dure que quelques semaines s'il n'y a pas de frères ou de sœurs plus jeunes. Après avoir couru quantité de magasins, elle peut vous signaler : un pantalon fuseau en lainage bleu-marine imperméabilisé à 2.650 francs le huit ans et un anorak en popeline rouge à 3.100 francs pour la même taille. Ces vêtements ne sont vraiment pas chers et très suffisants pour un séjour de deux semaines (Soms, 63, boulevard Haussmann).

Economisez votre parfum...
CADEAUX - CADEAUX - CADEAUX
d'une goutte faites-en mille.
VAPORISEURS Marcel Franck

Oui, Madame + de confort pour la toilette et le bain
GRACE AUX FAMEUX PETITS TAPIS DE BAIN CANDLEWICK
100 % COTON
CRÉES PAR Everwear Candlewick
MOELLEUX ABSORBANT LAVABLE COMME UN MOUCHOIR
TOUS COLORIS GRAND TEINT VIFS OU PASTELS
Vos enfants ne pataugeront plus !
EN DÉMONSTRATION DANS VOTRE GRAND MAGASIN FAVORI
Galeries Lafayette
AU RAYON HYDRO LE PLUS BEAU DE FRANCE

POUR LA TABLE ET LA MAISON
POUR VOUS... POUR VOS AMIS
CADEAUX
JACQUES
FRANCK
LE DECORATEUR DE LA TABLE
372, RUE SAINT - HONORE
(près place Vendôme)

Changez le décor de votre vie en une matinée.
nutex
la peinture murale au caoutchouc

● mate, veloutée, moderne,
● s'applique sur tout,
● sèche en moins d'une heure, hiver comme été.
C'est un produit NOVEMAIL

MAIGRIR... en mangeant ce qui vous plaît
avec le régime lacté Suédois, grâce à CARRUGAN
Régime sain
Né en Suède, le régime lacté au CARRUGAN, libère d'une façon naturelle et inoffensive l'organisme de son poids superflu. Aliment complet, le lait additionné de CARRUGAN permet d'agir à volonté sur votre poids.
Sans jeûner
2 ou 3 verres de lait au CARRUGAN remplacent, un jour sur deux les repas habituels. Et si vous n'aimez pas le goût du lait, vous pouvez l'aromatiser à votre gré. Le lait au CARRUGAN est mieux toléré et plus digestible que le lait ordinaire et la redoutable sensation de faim n'apparaît jamais.
3 Kgs par semaine
La perte de poids peut atteindre 3 Kgs la première semaine. La balance deviendra votre amie. L'Obésité fatigue votre cœur et vous vieillit avant l'âge. Votre miroir et vos amis vous confirmeront le magnifique résultat du régime CARRUGAN et vous découvrirez une nouvelle joie de vivre.
A bon compte
En épargnant le prix d'un repas sur 2, CARRUGAN se paie lui-même. Documentez-vous chez votre pharmacien,
La boîte pour une semaine : 600,—. • La double boîte : 990,—.

CARRUGAN
Uniquement en pharmacie. Vente en gros pour la France : Ets GOY 23, rue Beautreillis - Paris-IVe - Lic. Rabro Cy. N.V. - Nijmegen

Pour les soirées d'hiver mal chauffées.

session d'un métier demeure, en période de crise comme en période d'équilibre, la meilleure sinon la seule chance d'emploi, il faut voir au-delà et ne pas hésiter à se diriger, de préférence, vers les branches d'activité qui sont tout de même destinées à l'expansion.

MAISON

Faute de mazout

POUR tous ceux dont le chauffage domestique fonctionne au mazout, le rationnement actuel pose un problème. Dans certains immeubles déjà le chauffage ne fonctionne que par intermittence et s'arrête la nuit.

Quand il n'y a pas d'enfant ou de vieillard, le problème est secondaire : le froid est pénible, mais sans danger. Dans le cas contraire il est indispensable de prévoir dès maintenant un chauffage d'appoint.

Nous avions déjà donné à nos lectrices des renseignements à ce sujet mais il nous semble utile de leur rappeler les différentes possibilités. Deux solutions sont possibles : l'électricité ou l'alcool, tous les autres chauffages d'appoint fonctionnant avec des dérivés du pétrole.

Les radiateurs électriques

Avant de faire l'acquisition d'un radiateur électrique d'une puissance supérieure à 1.000 watts, s'assurer que l'installation du local le permet. Voici les différentes catégories d'appareils fonctionnant à l'électricité :

● *LES PARABOLIQUES.* — Ce sont des appareils de faible puissance, faciles à transorter, commodes par exemple pour ceux qui ont à faire la toilette d'un nouveau-né, ils peuvent se placer au-dessus d'une table, près d'une baignoire, etc. :

— Thermor-Rio laqué beige à haut rendement, 1.000 watts : 3.240 fr. (Logis Moderne).

— Parabolique Toilectro en aluminium poli, 800 watts : 3.500 fr. (B.H.V.).

● *LES APPAREILS INFRA-ROUGES.*

— Relativement puissants, ne chauffent bien que dans l'axe de l'appareil, surtout commodes dans un cabinet de toilette où ils se suspendent au plafond :

— Infra-rouge Toilectro : 6.600 fr. (B.H.V.).

● *LES RADIATEURS SOUFFLANTS.*

— Beaucoup plus efficaces, ces radiateurs sont équipés d'un moteur qui assure le brassage de l'air chauffé. Ils ont l'avantage d'être sans danger dans une chambre où sont laissés des enfants jeunes, la lampe incandescente étant protégée :

— Calor soufflant : excellent appareil robuste et efficace : 2.500 watts : 15.250 fr. (B.H.V.).

— Parabolaire soufflant : à infrarouge 900 watts : 10.575 fr. (La Demeure Moderne).

— Pulsinfra de chez Sautter 2.400 watts : 17.990 fr. L'Equipement Ménager).

— Thermor soufflant : 3.000 watts : 15.130 fr. (Equipement Ménager).

● *LES APPAREILS A CIRCULATION.*

— Ils sont basés sur le même principe que le chauffage central, mais la chaudière est remplacée par une résistance électrique plus ou moins puissante qui chauffe l'eau ou l'huile circulant dans les différents éléments de l'appareil. Ce sont des appareils plus lourds, ayant l'encombrement d'un calorifère, mais qui ont une puissance de chauffe plus grande. Surtout à recommander pour ceux qui seraient entièrement privés de chauffage ou qui doivent rester immobiles dans une pièce plusieurs heures par jour comme les personnes âgées.

— Idéal-Electric à circulation d'eau, chauffe 60 m3, 2.000 watts : 29.500 fr (Huguenin, 61, rue Daguerre).

— Thermobile à circulation d'huile, monté sur roulettes, 1.500 watts : 31.560 fr. (Le Logis Moderne).

— Isoradia à circulation d'eau, réglage automatique par thermostat, 1.500 watts : 18.400 fr. (Thecmo : 90, rue Réaumur).

Les poêles à alcool

Les nouveaux modèles sont actuellement très au point et ne dégagent aucune odeur. Ces appareils plus ennuyeux à manipuler que ceux fonctionnant à l'électricité, sont beaucoup plus économiques :

— Le Cobra, chauffe 35 m3, brûle un litre en quatre heures : 4.900 fr. (B.H.V.).

MODE

Chaud comme la soie

CREE par les Italiens, importé l'an dernier par les grands couturiers comme une amusante fantaisie fabriqué maintenant en France, le chandaile de soie prend un départ foudroyont... que la pénurie de mazout va encore accélérer.

Dans une pièce mal chauffée où il faut cependant être un peu « habillée », c'est une tenue fort agréable, presque aussi chaude lorsque l'on superpose chandail et cardigan, qu'un « twin-set » de laine.

Déjà les boutiques qui en détiennent sont pillées.

En voici deux interprétations : décolleté, tel que le vend Dior, et classique tel que nous l'avons vu chez Sunève.

Matière ravissante, coloris très fins, entretien facile, le chandail de soie a un défaut majeur : il est encore très cher (10.000 francs environ dans les boutiques les plus raisonnables).

RECETTE

Tourin gascon

— Ail : une tête.

— Farine : 1 cuillère à soupe avec chapeau.

— Œuf : 1.

— Vinaigre de vin : 1 cuillère à soupe.

— Vermicelle.

— Eau bouillante : 1 litre et demi.

● Couper finement l'ail (ne pas le hacher) ● Le faire revenir doucement dans une poêle assez grande ● Remuer constamment (attention à ne pas le brûler) ● Ajouter la farine, faire un roux ● Ajouter petit à petit l'eau bouillante (éviter les grumeaux) ● Couvrir et laisser cuire à petit feu ● Séparer le blanc du jaune ● Ajoutez en remuant le blanc d'œuf au potage qui cuit et un peu de vermicelle ● Lier dans la soupière le jaune d'œuf avec la cuillère de vinaigre ● Verser doucement le potage (ne pas cuire l'œuf) en remuant ● Servir aussitôt très chaud.

VISONS A FOISON !
JULES SACK
FOURREUR
22, RUE ROYALE
OPE. 29-77

PETIT-BATEAU
Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

19 NOVEMBRE

JE ne connais pas le dossier du professeur Mandouze, mais je connais Mandouze : un de ceux qui rendront possible cette solution politique du problème algérien que tous les partis ont inscrite à leur programme. En fait, les tentatives de pourparlers n'ont jamais été interrompues, le gouvernement les a connues et encouragées. Si elles aboutissent un jour, c'est parce que Mandouze existe, et ceux qui pensent comme lui. Il se trouve des Français qui aiment les Algériens et à qui les Algériens se fient : voilà notre dernière chance.

La police militaire a le pouvoir de les inculper, de les incarcérer, non de les déshonorer. Rien ne peut faire que Mandouze n'ait été un résistant sans peur, qu'il ne soit aujourd'hui ce chrétien exemplaire, d'une charité dévorante et qui l'a peut-être engagé dans des entreprises téméraires.

Il sert à sa manière une cause qui déborde la partie militaire engagée par M. Lacoste. Quelles imprudences il a pu commettre, je l'ignore, mais je les imagine. Il ne s'agit pas ici d'une guerre étrangère, ni même de guerre à proprement parler. Le gouvernement lui-même a recours à un euphémisme : pacification. Pour Mandouze, la notion d'« ennemi » ne saurait donc jouer dans un combat de cet ordre. Peut-être lui a-t-il échappé que l'armée n'entre pas en jeu sans que la nation tout entière ne soit engagée et sans qu'en fait chacun de nous ne le soit, même s'il est hostile à la politique de violence. Nous sommes solidaires de nos fils, de nos frères, de nos amis sous les armes.

Il reste que les deux races ne pourront un jour cohabiter pacifiquement que grâce à ces contacts maintenus contre vents et marées par des Français dont nous n'approuvons p. toujours les méthodes. J'en fais l'expérience moi-même avec nos amis marocains. Je constate que les amitiés forgées durant les jours sombres de 1953 ont résisté à toutes les tempêtes. Je crois même le moment venu de réveiller France-Maghreb non comme un organisme politique, mais comme un foyer où les amis des mauvais jours se retrouveront.

Il en sera de même en Algérie : aucun geste inconsidéré, s'il s'en est rendu coupable, n'enlèvera au professeur Mandouze l'honneur d'être de ceux à qui un jour les Algériens diront : « C'est à cause de vous que nous n'avons pas désespéré de notre union avec la France. »

20 NOVEMBRE

LE tour de chant commence : pas une goutte de pétrole pour nous tant qu'il restera à Port-Saïd un soldat français. L'Amérique nous tient, elle serrera la vis à loisir, sous le regard de Nasser. Le pire est que, pour une fois, la politique américaine est fondée en raison, qu'elle ne saurait être différente de ce qu'elle est, face à la Russie que nous avons nous-mêmes fournie d'un prétexte inespéré pour intervenir en Moyen-Orient — pour y intervenir à ciel ouvert et avec puissance. Non, l'Amérique ne peut rien faire d'autre à Suez que ce qu'elle fait. Et pourtant comment ne pas lire, dans le filigrane de sa politique, la devise cynique des peuples parvenus : « Ote-toi de là pour que je m'y mette » ?

Le gentleman qui aujourd'hui à Londres s'éloigne de la scène politique emporte avec lui infiniment plus que lui-même : c'est une ère qui se clôt, celle des vieilles nations colonisatrices. Par un étrange retour, alors que les gouvernements français, depuis un siècle, furent à la remorque de Londres, il semble que ce soient nos légers et faibles ministres qui aient entraîné à sa perte l'aimable sir Anthony Eden. Son successeur le leur rappellera dès son entrée en fonction : l'Entente cordiale est finie.

★

Nous nous rassurions sur ce qu'en Algérie un Dien-Bien-Phu était impossible à imaginer. Voici la réponse du destin : il existe des Dien-Bien-Phu diplomatiques, dont les suites ne se font sentir que lentement. On ne les épuise pas d'un coup : elles se développent et se ramifient sans fin. « Demi-échec, demi-succès ! » vient de proclamer froidement M. Maurice Faure au groupe radical. C'est le demi-succès qui porte en germe le pire, et nous le voyons déjà. Nous le verrons mieux demain, grâce à ce « recul » sur lequel compte M. le président du Conseil pour que nous admirions toute l'étendue de son joli travail.

Vers qui crierons-nous ? Quel nom nous hante sinon celui de l'homme qui, au temps où la patrie était piétinée, profanée par la présence ennemie, demeura seul à Londres et, face aux Etats-Unis et à l'Empire britannique, maintint la vieille nation souveraine quoique captive, indépendante quoique esclave, rayonnante au sein du pire désastre qu'elle ait jamais subi ? De Gaulle ! De Gaulle !

21 NOVEMBRE

THIERRY MAULNIER trouve fort plaisant que mon ami Louis Massignon ait répondu à une question sur le drame hongrois : « Je ne suis pas spécialiste des questions magyares. » Or, dans le temps que je rédigeais ce « Bloc-Notes » à « La Table Ronde » et que je commençais à soulever des fureurs, j'entends encore Thierry Maulnier me dire d'une voix neutre que les problèmes d'Afrique du Nord lui étaient étrangers. Il ne devait pas être mieux informé, j'imagine, d'une certaine révolte de Madagascar ni des méthodes qui avaient permis de la mater. Le nombre des victimes l'eût étonné sans doute. Mais Thierry Maulnier n'est pas non plus spécialiste des questions malgaches, s'il a dû l'être un peu du problème juif que « L'Action Française » a toujours étudié de fort près, et jusqu'à la fin.

Maurrassien d'étroite observance dès sa jeunesse, j'ignore si Thierry Maulnier a donné beaucoup de larmes aux Basques de Guernica et si le traitement par le phosphore que Mussolini infligea aux Abyssins scandalisa outre mesure ce nationaliste intégral à qui les crimes politiques ne font ni chaud ni froid tant que ce ne sont pas des communistes qui les commettent.

Mon ami Massignon, lui, croit que la justice est indivisible. Il a peut-être ses raisons, précisément parce qu'il est Français, pour considérer que devant le martyre des Hongrois il doit se taire. Je n'essaierai pas de faire entendre à Thierry Maulnier, pourtant si intelligent, que ce sentiment n'est pas ridicule. S'il se trouve des cadavres de pauvres sous les décombres de la médina, à Port-Saïd, cela peut suffire à inciter un personnage aussi bizarre que le professeur Massignon à prier pour la Hongrie martyre, la tête basse et en refusant de hurler avec vous.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. ELY. 88-61

Abonnements (1 an)

France, Union française : 3.000 francs
Etranger : 3.500 francs

PAR AVION

3.800 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
4.400 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U. R. S. S., Yougoslavie.
5.100 fr. - A.-E. F., A.-O. F.
5.800 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Syrie, Libye.
6.400 fr. - Congo Belge, Ethiopie.
7.200 fr. - Guyane française, Guadeloupe, Indochine, Madagascar, Martinique, Océanie, Afrique du Sud.
8.500 fr. - Canada, Etats-Unis.
9.500 fr. - Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.
12.700 fr. - Australie, Nouvelle-Zélande.

Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 francs

Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 73 78-19 Paris.

Administration, publicité, vente :
37, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. BAL. 19-68

Administrateur J.-F. Coblence

Tous les grands écaillers servent avec les fruits de mer le

Quincy-Lafitte

GRAND VIN NOBLE, SEC ET FRUITE

LAFITTE - Propriétaire à Quincy (Cher)

HERVÉ RICHARD

27, CHAMPS-ELYSÉES ★ OUVERT LE LUNDI

LA PLUS IMPORTANTE COLLECTION INÉGALABLE PAR SA QUALITÉ ET SES PRIX.

PARDESSUS. DEPUIS... 13.500 Fr

LODENS. DEPUIS... 16.500 Fr

Ecrivez plus *Souple* avec le nouveau **BIC**

" monté sur amortisseur "

Vous aussi, essayez-le : vous serez surpris d'obtenir : une écriture aussi *souple*, aussi *personnelle*,

"avec pleins et déliés"

Le nouveau BIC rétractable M. 10 vous fournit un long usage ; vous n'avez pas à le recharger : à quoi bon ? Il ne coûte pas plus cher qu'une cartouche-recharge : seulement **75** fr.

ATTENTION ! Tout ce qui roule sur bille n'est pas BIC. Seule la vraie pointe BIC vous assure une fabrication et un contrôle irréprochables. Regardez bien, si vous voyez la marque de garantie BIC.